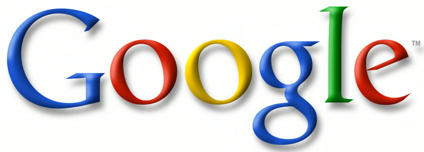
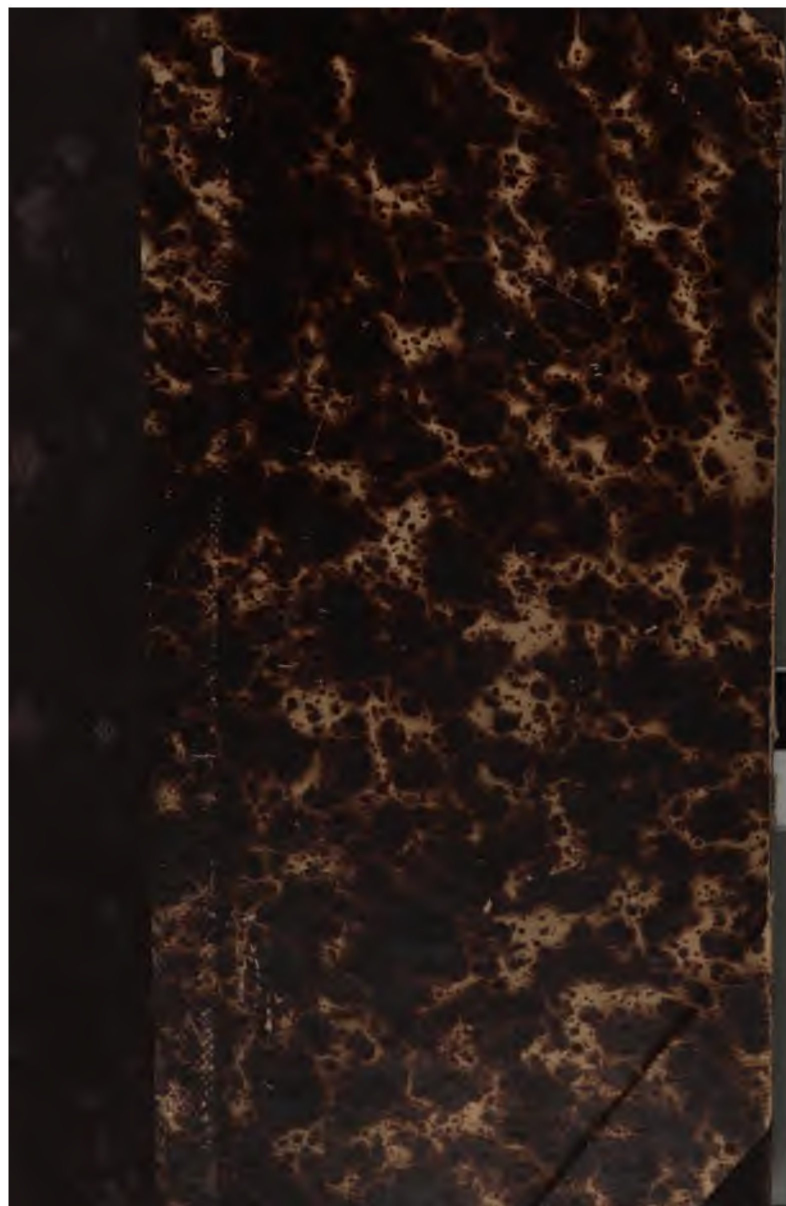








LES APHRODITES

LES

APHRODITES

OU

FRAGMENTS THALI-PRIAPIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PLAISIR

PAR

ANDREA DE NERCIAT

—

Priape, soutiens mon haleine.
PIRON, *Ode à Priape*.

—

NUMÉROS UN ET DEUX

1793 — 1864

PRÉAMBULE NÉCESSAIRE.

L'ordre, ou la fraternité des *Aphrodites*, aussi nommés *Morosophes* (*), se forma dès la régence du fameux duc d'Orléans, tout ensemble homme d'État et homme de plaisir, au surplus bien différent de son arrière-petit-fils, qui s'est aussi fait une réputation dans l'une et l'autre carrière.

Soit qu'un inviolable secret ait constamment garanti les anciens Aphrodites de l'animadversation de l'autorité publique (si sévère, comme on sait, contre le libertinage

(*) De deux mots grecs dont l'un signifie *folie* et l'autre *sagesse*. Ainsi les *Morosophes* sont des gens dont la sagesse est d'être fous à leur manière : *Insanire juvat*.

porté à certains excès), soit que dans le nombre de ses fidèles associés il y en eût plusieurs d'assez puissants pour rendre vaine la rigueur des lois qui aurait pu les disperser et les punir, jamais avant la Révolution leur société n'avait souffert d'échec de quelque conséquence; mais ce récent événement a frappé plus des trois quarts des frères et sœurs; les plus solides colonnes de l'ordre ont été brisées; le local même, qui était dans Paris, a été abandonné.

Des débris de l'ancienne institution s'est formée celle dont ces feuilles donneront une idée. On y verra se développer progressivement le lubrique système et les capricieuses habitudes des Aphrodites, gens fort répréhensibles peut-être, mais qui du moins ne sont pas dangereux, et qui, fort contents de leur Constitution, ne songent nullement à constituer l'univers.

Ci-devant il n'y avait pas eu d'exemple qu'un seul statut, un seul usage des Aphrodites eût été divulgué; mais ce n'est pas quand un nouvel ordre de choses existe, quand mille petites récréations (criminelles

du temps de l'ancien régime), comme la calomnie, les délations, les exécutions impromptues, sont, sinon encouragées, du moins tolérées, qu'ont à craindre de se livrer sans beaucoup de mystère aux leurs, des citoyens infiniment actifs qui, d'accord avec la nation, reconnaissent la liberté, l'égalité, pour bases de leur bonheur; qui, comme elle, méprisent toutes distinctions de naissance, de rang et de fortune; qui savent tirer la vraie quintessence des droits de l'homme, si heureusement dévoilés de nos jours, et ne font rien, en un mot, qui n'ait pour but la paix, l'union, la concorde, suivies (surtout pour eux) du calme et de la tranquillité.

C'est au peu d'intérêt qu'ont les Aphrodites modernes à cacher ce qui se passe dans leur sanctuaire, que nous devons les scènes fidèles dont sera composé ce joyeux recueil.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

—

Au trait, au coloris de ce tableau, et surtout à certains mots neufs (tel notamment un boute-joie), *on a cru reconnaître l'auteur des* Aphrodites *pour le même à qui l'on doit* le Doctorat impromptu, la Matinée libertine, le Diable au corps, *et d'autres folies du même genre. Du moins, si ces fragments sont d'un imitateur, on peut assurer qu'il a parfaitement saisi la manière du modèle.*

NUMÉRO UN

C'EST TOI! C'EST MOI!

TANT PIS, TANT MIEUX.

A BON CHAT BON RAT.

VIVE LE VIN! VIVE L'AMOUR!





LES APHRODITES

C'EST TOI! C'EST MOI!

PREMIER FRAGMENT

Le Chevalier (*) à peu de distance de Paris, à cheval et seul, reconnaît un local à portée duquel il se trouve pour celui que lui

(*) 1° Le mélange du dialogue au récit nous a paru plus propre que l'un ou l'autre exclusivement à prendre dans ce genre-ci. — 2° Comme le simple nom d'un personnage qu'on introduit sur la scène n'apprend rien au lecteur, afin que l'imagination n'ait aucune peine et ne se mette pas en frais de fausses idées, nous définirons exactement chaque acteur au moment où il sera fait mention de lui. — En conséquence : le Chevalier, vingt ans ; charmant jeune homme fait à ravir ; une de ces physionomies si

désigne une adresse qu'il vient de lire; alors il met pied à terre, laisse son cheval au domestique, se détourne, et, suivant un sentier, ainsi que le tout lui est prescrit, vient contre une maison de peu d'apparence, des deux côtés de laquelle s'étendent de longues murailles qui annoncent un grand emplacement. Il frappe; un portier aveugle vient lui répondre.

Le Portier (en dedans et porte close). — A qui en voulez-vous ?

Le Chevalier (en dehors). — A madame Durut.

Le Portier. — C'est ici. Êtes-vous seul ? à pied ? à cheval ? en voiture ?

Le Chevalier. — Je suis seul, mes chevaux m'attendent plus loin ; je suis à pied.

Le Portier (ouvrant). — C'est bon ! entrez. (Le chevalier entre, la porte se referme aussitôt; une grille borne le passage du côté de la cour.) On va vous ouvrir

rares qui allient à la noblesse la douceur, l'expression et la vivacité. Il revient de Malte, ayant fait ses caravanes. Absent de France depuis quelques années, il a tout le savoir-vivre, toute la candeur dont ses pareils, surtout ceux de la défunte cour, ont eu, depuis ce temps à peu près, l'affectation de se dispenser.

la grille. Il est inutile de parler à l'autre portier. Sourd, il ne vous entendrait pas; muet, il ne pourrait vous répondre. Vous irez à droite, le long du portique, jusqu'à l'angle de la cour.

Le sourd, qui a vu le chevalier, vient ouvrir la grille. Dès qu'il a passé, cet homme referme, tandis que le chevalier va du côté qu'on lui a indiqué (*). On entend un coup de sifflet très-bruyant.

Madame Durut (**) (avertie par le sifflet,

(*) Cette combinaison de deux portiers dont chacun est privé d'un sens fort nécessaire fut imaginée par les anciens Aphrodites, et les vieux serviteurs ont été conservés. La plupart des choses qu'on voudrait tenir secrètes sont ébruitées par les valets, s'il y en a dans la confidence. Comment pourrait-il transpirer au dehors que madame une telle, monsieur un tel, sont venus, si, de deux personnes nécessaires à leur introduction, la première ne voit point, et si la seconde, fixée dans l'intérieur, ne peut recevoir ni faire aucun rapport.

(**) Madame Durut, trente-six ans, brune, blanche, dodue, irrégulièrement jolie, très-bien conservée et fort piquante encore; fille d'une femme de charge, elle fut nourrie dans la maison du père du chevalier. Non-seulement elle a soigné l'enfant de celui-ci, mais elle s'est fait son précepteur d'amour; quand il a eu seize ans, elle lui a ravi ses désirables prémices. Madame Durut est bonne, vive, étonnamment active, non moins intrigante, et dominée par un indomptable tempérament, qui a décidé de sa vocation quand elle a brigué le pénible mais amusant et lucratif emploi de concierge de l'hospice des Aphrodites.

déjà sur la porte et ouvrant ses bras avec une surprise mêlée de plaisir). — Jour de Dieu! qui s'y serait attendu? Te voilà donc de retour, mon beau bijou? Est-ce bien toi, mon fils? (Ils se sont joints et s'embrassent avec la plus vive amitié.)

Le Chevalier. — Oui, maman, arrivé d'hier soir, et bien pressé de vous revoir!

Madame Durut. — Ah! point de vous, je t'en prie. Comme le voilà grand et beau, ce cher enfant! (Le prenant par la main.) Viens, viens, mon toutou! (Elle lui fait traverser la cour et le conduit à un pavillon du meilleur style.) Sais-tu bien qu'il y a quatre mortelles années que je n'ai vu mon cher Alfonse ni reçu de lui la moindre nouvelle!

Le Chevalier. — Tout autant, je l'avoue, mais il n'y a pas eu de ma faute, je te le jure. (Il s'est interrompu, frappé de l'élégance et du bon goût d'un appartement qu'on lui fait traverser pour l'amener enfin à un délicieux boudoir.) Mais, dis-moi, ma bonne, as-tu fait fortune depuis mon départ? Ce séjour diffère étrangement du modeste hôtel garni que tu tenais il y a quatre ans.

Madame Durut (souriant). — Il s'est fait quelque heureux changement dans mes petites affaires ; nous aurons tout le temps d'en causer ensemble. (Lui sautant au cou.) Mais comme il a tourné ce polisson-là ! Eh bien ! n'avais-je pas raison de dire à ton imbécile de père... oh ! mais ce n'est pas ce grand dadais-là qui t'a fait, je l'ai toujours soutenu à ta maman.

Le Chevalier. — Ne va pas m'apprendre qu'elle ait pu en convenir. (Il l'embrasse.)

Madame Durut. — Je leur soutenais donc, quand ils se plaignaient de ta figure longtemps équivoque, que tu serais un jour le plus joli cavalier de Paris... C'est pourtant moi, Fanfan, qui ai eu la gloire de t'avoir mis dans le monde ; ce fut moi qui t'appris... hein ?... tu souris, fripon !

Le Chevalier (la caressant). — Cette gloire est bien peu de chose pour toi, ma chère Durut : c'est à moi de m'enorgueillir d'avoir eu, en fait de galanterie, le plus admirable précepteur.

Madame Durut (le prenant dans ses bras). — Ce cher enfant, qui ne l'aimerait à la folie ?

Le Chevalier.—Je suis venu tout exprès, maman, pour me faire redire que tu m'aimes toujours un peu.

Madame Durut.— Un peu, petit ingrat ! Que ne peut-on, sans se donner un complet ridicule, te prouver à quel point on t'aimerait encore? Mais parlons d'autre chose !

Le Chevalier (avec feu). — Non, non, chère Agathe !

Madame Durut (lui serrant la main).— Bon cela, tu viens de me rajeunir de dix ans en me donnant mon nom de fille. (Elle soupire.) Ah! le bon temps, mon cœur!

Le Chevalier (*). — Je vais te le rappeler mieux. (Il la renverse en même temps sur un meuble propice et la trousse, mettant lui-même en évidence le plus séduisant boute-joie.)

Madame Durut (à la vue de cet objet). —Bonté divine! que vois-je là? Mais, mais, mon bel ange, voilà de quoi... Un moment, laisse-moi le contempler à mon aise... Je ne

(*) Messieurs les roués pourront se moquer de cet attendrissement de la part d'un agréable de vingt ans; mais patience, on verra qu'un bienfait (comme dit la vieille chanson) fait toujours un bon effet.

puis en croire mes yeux... Quoi! c'est-là le ci-devant joujou de poupée qui pourtant me donnait tant de plaisir!... La voilà, cette petite broquette dont j'ai fait l'éducation! Ceci tient du miracle. (Le chevalier, par modestie, veut couper court à cet éloge et occuper encore plus agréablement la bonne Durut.) Attends, attends, mon fils, que je me prosterne, que je l'adore. (Elle tombe à genoux avec une visible ferveur, et, couvrant de baisers le brûlant objet de son culte, elle continue:) Modèle et roi des vits (*), puissé-je faire ta fortune, comme tu fis et vas faire encore ma félicité! (Elle se relève et se poste savamment. Le chevalier l'*init* avec toute l'ardeur et la grâce imaginables. Après un court silence, madame Durut sentant les approches du suprême bonheur se livre aux transports et, s'agitant

(*) On s'engage avec le lecteur à lui épargner dans ce récit toute expression incongrue, mais on ne peut lui promettre de faire parler un acteur autrement que le comportent soit son éducation, soit le délire dans lequel une situation violente peut le jeter. Madame Durut, par exemple, n'est pas femme à user de périphrases, et dans un emportement de colère ou de joie elle lâche fort bien un *foutre*, un *bougre*, ou nomme quelque chose d'indécent par son vilain nom.

à l'avenant, s'écrie :) Foutre ! c'est trop de plaisir, il fout comme un dieu (*)! (Elle baise, elle mord; le chevalier est tout à fait à son unisson; quelques instants ont suffi à cette brusque jouissance. La voluptueuse Durut, frissonnante, les yeux égarés, les dents serrées, tombe dans une espèce de léthargie. Bientôt le chevalier, alarmé de cet état, se dispose à chercher autour de lui de quoi la secourir ; au premier mouvement qu'il fait pour se dégager, il se sent arrêté par les revers de son frac, et de la sorte apprend que son extatique championne n'a pas tout à fait perdu connaissance. Pour lors il devine qu'un service de plus ne pourra manquer de bien faire. Il recommence donc à se mouvoir, d'abord insensiblement, peu à peu d'un meilleur train, auquel l'intelligente Durut se conforme à merveille. L'action va toujours se précipitant par degrés, jusqu'à la dernière

(*) Voilà un de ces traits malheureux pour lesquels le rédacteur lui-même n'a pas moins d'aversion que le lecteur. Mais comment se résoudre à défigurer le caractère prononcé d'une femme qu'on verra continuellement sur la scène? Après tout, ceux qui liront ces feuillets verront bien qu'ils ne sont ni des sermons ni des pièces académiques.

vivacité. Près de la sublime crise, ils paraissent hors d'eux. Madame Durut devient presque furieuse et, faisant d'étonnants haut-le-corps, dit de ces folies que le récit ne peut que refroidir ; on les supprime pour passer à la suite de leur entretien.)

Le Chevalier (se rajustant). — On est bien aimable, ma chère Agathe, quand on sent et jouit comme toi ! Sais-tu qu'on irait au bout du monde pour trouver une femme aussi bien inspirée, aussi connaisseuse en voluptés, aussi habile à les goûter.

Madame Durut. — J'ai pourtant, comme tu vois, mes petits trente-six ans bien comptés, dont, grâce à Dieu, vingt campagnes.

Le Chevalier. — Tu peux citer avec orgueil et ton âge et tes prouesses.

Madame Durut. — Tout de bon, les hommes me gâtent un peu. La plupart de ceux qui viennent ici voudraient m'avoir, si j'en avais le temps, et me soutiennent que nombre de nos fringantes voudraient bien valoir à vingt ans ce que je vaux encore. Ma gorge, par exemple. (Elle la

découvre.) Tu n'as pas eu le loisir d'y faire attention. Nous venons de nous harponner si brusquement, une reconnaissance a quelque chose de si vif! Mais, tiens, examine maintenant! (Elle montre en entier ses tétons.) Vois-tu? Ces messieurs-là ne sont-ils pas toujours à la même place où tu les vis, il y a bien cinq ans, pour la première fois?

Le Chevalier (les baisant). — Toujours divins!

Madame Durut. — Sont-ils étayés! ont-ils fait la paix?

Le Chevalier (les maniant). — C'est toujours la plus belle contenance et la plus opiniâtre bouderie.

Madame Durut (changeant de posture). — Et ce cul superbe, que tu trouvais tant de plaisir à caresser. (Elle le met en évidence.) Le premier cul, je crois, que tu aies vu de ta vie?

Le Chevalier (le caressant). — Et le plus attrayant que j'aie jamais rencontré.

Madame Durut. — Eh bien! touche, manie; a-t-il rien perdu de ses belles formes, de son poli, de son élasticité?

Le Chevalier. — Adorable! Ne me le fais pas admirer trop; songe que je reviens d'Italie et que...

Madame Durut (sans se déranger). — Ah! parbleu! tu me la donnes belle! Et quand tu ne serais pas sorti de Paris, serais-je étonnée de te voir un caprice pour ces princesses-là? Va, va, elles en ont affriandé bien d'autres!...

Le Chevalier. — Et je n'en aurai pas l'étrenne sans doute?

Madame Durut. — Que tu es enfant avec ta question! Quand le cœur t'en dira, mon fils; mais pour aujourd'hui c'est assez. J'ai sur toi des vues qui me prescrivent de te ménager. (On entend trois coups de sifflet très-vifs.) Pour le coup, il faut que je te quitte.

Le Chevalier. — Que vais-je devenir?

Madame Durut (sonne et ouvre une porte déguisée). — Passe là dedans, tu trouveras du chocolat (*) et quelqu'un dont tu as besoin : on aura soin de toi. Nous dînons ensemble. Songe que tu es mon pri-

(*) Il n'est alors que onze heures du matin.

sonnier pour tout le jour. Sans adieu. (Elle sort.)

Tout en parlant, avant de se retirer madame Durut a rajusté les coussins de l'ottomane et réparé son propre désordre. Passant dans le cabinet indiqué, le chevalier y trouva une négrillonne de quatorze à quinze ans qui, l'aiguière à la main, se présente sans façon pour le purifier. Elle le lave et l'essuie avec un linge de coton des Indes. Aussitôt que cette toilette (qui ne laisse pas de raviver le chevalier) est achevée, un adolescent, de la plus jolie figure, habillé en jockey, paraît avec du chocolat, ce qui sauve la petite d'une attaque que l'ardent chevalier méditait déjà de lui faire; car en même temps elle a disparu en souriant avec espièglerie. Il se console de cette petite disgrâce en prenant une tasse de ce chocolat parfumé, qu'on ne peut nommer de santé dans l'acception ordinaire. Ensuite il sort avec le jockey, qui lui dit avoir ordre de madame Durut de lui faire voir les jardins de cette habitation singulière.

TANT PIS, TANT MIEUX

DEUXIÈME FRAGMENT

—

LA DUCHESSE (*), MADAME DURUT

La Duchesse (dans le déshabillé le plus négligé, mais le plus coquet, et avec beaucoup d'agitation). — Je vous avoue, ma

(*) La duchesse de L'Enginière, très-grande femme, proportions fortes, sans épaisseur et sans mollesse. Traits et caractère de Junon. Grands airs, principes hardis, conduite imprudente. Belle peau, belles dents, superbes cheveux chatain-brun. Tempérament moins ardent qu'exigeant et capricieux. En tout une femme infiniment agréable pour ses favoris et pour les femmes dont le goût est de s'écrire sur la liste de ses amants; mais peu goûtée des hommes qu'elle traite moins bien, et cordialement détestée de tout le reste de son sexe. L'âge? A peu près vingt-trois ans, dont on avoue dix-neuf.

chère Durut, que vous m'étonnez à l'excès en m'apprenant que le comte n'est point encore arrivé.

Madame Durut. — D'après son billet d'hier, madame la duchesse, il devrait être ici depuis une heure.

La Duchesse. — Et... au défaut de sa présence, pas un mot aujourd'hui !... Je ne suis pas une femme ridicule, je conçois qu'on peut être retardé, tout à fait empêché même par quelque fâcheux contre-temps; mais du moins on a des égards, on fait faire un message, et l'on n'expose pas une femme de ma sorte à se trouver au dépourvu pendant peut-être tout un jour.

Madame Durut. — Ici, madame, vous ne devez pas avoir cette crainte.

La Duchesse. — A la bonne heure; mais je pouvais consacrer cette journée à des occupations qui, certes, m'auraient bien valu ce qu'à le mettre au plus haut prix monsieur le comte pourra me procurer d'agrément.

Madame Durut. — Que voulez-vous que je vous dise, madame? Il est galant homme et je lui connais pour vous des sentiments...

La Duchesse (avec feu). — Oh ! je suis bien la très-humble servante de ses sentiments; on ne me paye point avec cette monnaie. Je veux du plus solide. Il y a quelque chose là-dessous, ma bonne; ceci m'a tout l'air d'un tour, et je le trouverais très-mauvais, je vous jure. (Elle a changé dix fois de place pendant cette conversation; elle secoue sa badine avec plus que de l'humeur.) Vite, un de vos gens à cheval ; qu'on coure chez le comte ; qu'on y prenne langue ; si l'on ne peut me le trouver sur le champ, qu'il soit lancé tout le jour de place en place, autant qu'on pourra se mettre au fait de sa marche, et qu'enfin on me l'amène mort ou vif !

Madame Durut. — Charmante vivacité ! Qu'il est heureux, ce cher comte, d'exciter une aussi flatteuse inquiétude !

La Duchesse (brusquement). — Trêve aux flatteries ; je ne suis pas de la meilleure humeur... et...

Madame Durut, — La, la, madame la duchesse, épargnez-moi. Il est agréable de vous louer, mais on peut sans efforts vous

obéir, quand vous exigez qu'on ménage votre modestie.

La Duchesse (allant et venant). — Monsieur le comte, monsieur le comte !... (A madame Durut.) Mais vous m'avez entendue et vous êtes là encore ! Allez donc ! ordonnez donc ! on veut me faire devenir folle aujourd'hui ! En vérité, madame Durut, vous remplissez très-mal, je dis très-mal, les devoirs du poste que vous occupez ici.

Madame Durut, qui par malice ne s'était pas pressée, va enfin servir l'impatience de cette femme altière ; mais en s'éloignant elle fait une mine d'irrévérence et presque de mépris que, par bonheur, la duchesse, occupée de se regarder dans une glace, ne peut apercevoir.

La Duchesse (seule, toujours agitée, se lève, s'assied, fredonne un air, soupire avec oppression, et tire enfin avec vivacité le cordon d'une sonnette. Un jockey paraît.)

Le Jockey (*). — Qu'y a-t-il pour le service de madame ?

(*) Le Jockey — ébauche d'un joli subalterne, timidité, petits moyens. — Chez madame Durut, quiconque fait le service domestique est tenu à d'autres complaisances encore. On en avertit une fois pour toutes le lecteur, afin qu'il accorde à ces êtres en sous-ordre un peu d'intérêt.

La Duchesse (avec colère). — Ce qu'il y a pour mon service? Un bain, et un autre que toi pour m'y servir. La Durut; qu'elle rentre et me parle à l'instant! (Seule.) Oh! tout ceci va mal; l'établissement dégénère à faire pitié!

Madame Durut (accourant).— Me voici. On va partir; votre comte se retrouvera sans doute; mais, pour Dieu! madame la duchesse, un peu de sang-froid, et ne tourmentez pas, à propos de rien, des gens qui vous sont dévoués de toute leur âme. Voilà mon pauvre Loulou (*) que vous avez rudoyé, je gage, et qui s'en va le cœur gros, versant des larmes.

La Duchesse. — Ah! c'est que j'ai sur le cœur aussi sa bêtise de l'autre jour.

Madame Durut. — Qu'a-t-il donc fait?

La Duchesse. — L'animal me sert au bain, tremble comme si j'étais apparemment un tigre, un crocodile! Je daigne lui faire nombre de questions, il ne sait y

(*) Madame Durut prend à ce Loulou un intérêt particulier, et, le gardant pour elle jusqu'à nouvel ordre, elle n'a garde de s'offenser des reproches que va lui faire la duchesse d'avoir un balourd qui ne devine pas les caprices des belles dames à demi-mot.

répondre. J'ai un caprice, il ne sait le deviner ; je le lui explique aux trois quarts, il ne comprend rien, et mon butor me quitte après mes avances humiliantes ! Mais vous ne savez pas, madame Durut, mettre à la porte des balourds de cette espèce !

Madame Durut. — C'est un bon petit diable ; il a craint de vous offenser.

La Duchesse. — Eh ! morbleu ! que n'avez-vous plutôt des insolents qu'on puisse souffleter pour ce qu'ils oseraient de trop, que ces timides inutiles qui vous servent ric-à-ric avec un sot respect ! (Elle hausse les épaules.) Mon bain est-il commandé ?

Madame Durut. — Oui sûrement.

La Duchesse. — Je mangerai un morceau, des drogues, ce qui se trouvera ; et comme me voilà désorientée à crever de dépit, j'attendrai ici l'heure de la seconde pièce des Italiens.

Le jockey reparaît pour avertir que le bain est prêt. Comme la duchesse marche du côté de la porte...

Madame Durut (avec un peu de mystère, l'arrête et lui dit à basse voix :) — Si

madame voulait permettre, je lui offrirais pour aujourd'hui le service d'un nouveau venu...

La Duchesse. — De quelque sot encore?

Madame Durut (saluant). — C'est mon neveu; il est tout neuf, à la vérité, pas au fait du service des bains; j'ose cependant me flatter qu'il contenterait madame.

La Duchesse. — Cela a-t-il un peu de figure, de tournure?

Madame Durut (souriant). — Il n'est pas mal. Au reste, il arrive de province ce matin, et la fatigue du voyage fait un peu de tort à ses agréments naturels;... mais...

La Duchesse (avec impatience). — En voilà dix fois de trop! (Avec ironie.) Les agréments naturels du neveu de madame Durut, voilà de l'intéressant au moins! Pauvre petit enfant gâté! Monsieur votre neveu, délicieux personnage, a fait une longue course? Il est fatigué? Eh bien, madame Durut, qu'il se délasse et recouvre à loisir ses agréments naturels!

Madame Durut. — Fort bien; je n'avais garde d'interrompre cette tirade d'orgueil et d'humeur d'une dame de cour à qui l'on manque de parole.

La Duchesse (interrompant avec courroux). — Si l'on me manque de parole, songez à ne pas me manquer de respect !...

Madame Durut. — Ma foi ! madame la duchesse, si nous voulions, le décret du 19 juin nous dispenserait de bien des formes (*) ; mais à Dieu ne plaise que j'oublie mon devoir. D'ailleurs, vous connaissez le faible que j'eus toujours pour vous. Je veux la paix, et pour cela j'insiste pour que vous daigniez voir mon Alfonse.

La Duchesse (avec aigreur). — Ah ! c'est *mon Alfonse !* Ces gens ont la fureur de se donner des noms... Eh ! madame Durut, pourquoi votre neveu ne se nomme-t-il pas tout uniment Nicolas, Claude, François ? Voilà ce qui convient tout à fait à des gens de votre étoffe.

Madame Durut (un peu piquée). — Vous verrez que je ferai débaptiser mon neveu pour enroturer ses patrons au gré de votre vanité ! quoi qu'il en soit, voyez-le ; qu'il se nomme Alfonse ou Nicolas, c'est un char-

(*) 1790. Ce fut la nuit de ce fameux jour qu'une poignée d'ivrognes biffa sans retour toute la noblesse passée, présente et à venir. Quel immortel service !

mant garçon; je n'en rabattrai pas une épingle. Souffrez que j'aie l'honneur de vous servir au déshabiller, et qu'ensuite...

La duchesse, sans dire oui ni non, va du côté de son bain; madame Durut suit et la déshabille; tout cela se passe en silence.

La Duchesse. — Quelque livre...

Madame Durut. — De quel genre, madame?

La Duchesse (avec humeur). — Autre bêtise! Du genre que j'aime, apparemment.

Madame Durut. — Ah! j'entends. (Elle disparaît un instant, et revient avec deux volumes à la main.) Voici *ma Conversion*, du célèbre Mirabeau, et *le Petit-fils d'Hercule.*

La Duchesse. — Quant au premier ouvrage, je l'aimais assez avant cette exécrable révolution à laquelle l'auteur a tant de part; mais un renégat destructeur de la noblesse et des titres ne mérite plus que ses victimes daignent sourire à ses gaietés. Donnez-moi *le Petit-fils d'Hercule.*

Madame Durut. — Le voilà... Par exemple, ce serait le cas... Mon neveu lit comme un ange.

La Duchesse. — Elle a le diable au corps avec son neveu ! J'aurai bien plutôt fait de céder à cette présentation que de chercher à m'y soustraire. Allons, voyons donc monsieur Alfonse: que j'aie le rare avantage de faire connaissance avec monsieur Alfonse Durut!

Dès que la duchesse a eu cette velléité de consentir,madame Durut s'est mise à écrire sur une carte ce qui suit :

« Viens, mon cher Alfonse, mettre à
« fin une délicieuse aventure : c'est avec
« une duchesse, que je te donnerai pour
« une actrice de province. Toi, je te fais
« mon neveu. C'est une fantaisie que j'ai :
« il faut passer par là. Point de bottes, le
« ruban noir en poche ; un peu de niai-
« serie;... accours (*). »

Madame Durut sonne, parle bas au jockey, qui disparaît avec la carte ; en même temps, la duchesse, qui a parcouru les estampes du *Petit-fils d'Hercule*, continue :
— Gravures détestables. Les artistes qui se

(*) Il est bon de rappeler aux minutieux que maintenant les affaires de plaisir se traitent en très-petits caractères, tracés avec des plumes de corbeau : ainsi l'avis de madame Durut a pu tenir tout entier sur une carte.

mêlent de décorer ces sortes d'ouvrages ne devraient-ils pas avoir autant d'esprit et d'usage que les auteurs eux-mêmes,... je veux dire que ceux qui en ont comme celui-ci, qui paraît terriblement bien connaître nos goûts et nos caprices ? Voyez, Durut. (Elle lui montre la planche d'une duchesse sollicitant à genoux les complaisances du héros.) Ici, par exemple, on a voulu représenter une de nous; ce n'est pas la posture ni l'intention que je blâme, nous sommes bien capables de tout cela; mais comme ce bélître de dessinateur a pensé le grand habit! Cette femme n'a-t-elle pas plutôt l'air d'une reine de Saba que d'une dame du palais?... C'est à faire pitié! (Elle jette le livre au loin avec mépris. — En même temps le chevalier vient montrer sa jolie mine à travers la porte, qu'il entr'ouvre avec une feinte timidité.)

Le Chevalier (à madame Durut). — On dit, ma tante, que vous me demandez?

La Duchesse (avec étonnement). — Quoi! c'est là votre neveu?

Madame Durut.—Lui-même.(Souriant.) Peut-il entrer?

La Duchesse. — Assurément. (Au chevalier, d'un ton amical.) Entrez, monsieur. (Le chevalier entre. Bas à madame Durut :) On n'a pas une plus charmante figure.

Madame Durut (au chevalier). — Fais tes remerciements à madame, à qui je viens de parler de ta vocation pour le théâtre, et qui veut bien s'intéresser en ta faveur auprès du directeur d'une troupe dont elle est la première actrice. (La duchesse, agréablement surprise du tour qu'a choisi madame Durut, sourit et lui serre la main en signe d'approbation.)

Le Chevalier (saluant la duchesse). — Ah ! madame, que de bonté !

La Duchesse. — Je n'aurai pas grand mérite à seconder vos vues, monsieur. Je prétends, au contraire, me faire de ma négociation un droit à la reconnaissance de celui de qui votre adoption va dépendre. (Elle attire à elle madame Durut pour lui parler à l'oreille.) Mais c'est un ange que ce neveu-là ! (Le chevalier s'est écarté pour feindre la discrétion.)

Madame Durut (bas). — Je ne voulais pas vous en faire tout de suite un grand éloge.

La Duchesse (bas). — J'étais bien devant mon jour, je l'avoue, quand je me défendais de le voir : je suis femme à raffoler de lui. (Haut.) Monsieur Alfonse, ayez la complaisance de relever ce livre et de me le rapporter... (Il obéit. Pour recevoir le livre de ses mains, la duchesse a la coquetterie d'écarter si bien la toile dont sa baignoire est enveloppée, que rien n'empêche le chevalier d'y voir complétement cette belle en état de pure nature ; aussi ne manque-t-il pas de plonger un regard furtif sur tant d'appas. En même temps la duchesse fixe avec méditation sur lui des regards qui par degrés s'animent de tous les feux du désir : leurs yeux venant enfin à se rencontrer, ils rougissent l'un et l'autre. La duchesse continue :) Vous me trouvez un peu curieuse ? C'est que j'ai pour principe qu'on peut saisir à certain point, dans une physionomie, les indices du caractère ; je cherchais donc à démêler dans la vôtre à quel emploi, pour la comédie, vous pouviez être le plus propre. Il me semble que celui de jeune premier est le seul qui vous convienne.

Madame Durut (au chevalier). — C'est celui qu'on nomme dans le monde les *amoureux*. (A la duchesse.) Il n'est pas au fait; il faut lui expliquer les choses. (Au chevalier.) Te sens-tu des dispositions, la, franchement ?

Le Chevalier (vivement). — Oh! oui, ma tante, d'infinies,... (baissant les yeux) surtout s'il s'agit d'entrer dans une troupe où madame...

La Duchesse (interrompant). — Je crois vous entendre. (A madame Durut.) Il n'est pas sans esprit.

Madame Durut (un peu bas). — Je m'en suis toujours doutée, et je suis sûre que, si vous aviez la bonté de lui communiquer un peu du vôtre, il ferait en peu de temps des progrès admirables.

La Duchesse (moins bas). — Soyez assurée, ma chère Durut, qu'il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour votre neveu... Il rougit! il est divin!

Cette rougeur, très-vrai, provient de l'impression plus que douce que fait sur le très-impressionnable jeune homme la fréquentation de ses yeux sur une infinité de

charmes. On siffle pour madame Durut.

Madame Durut (souriant). — Excusez-moi, mes enfants. (Elle sort.)

La Duchesse (à madame Durut, comme pour la rappeler). — Eh bien! eh bien! (Au chevalier.) Votre tante est la meilleure femme de l'univers; mais, entre nous, elle perd l'esprit. Y a-t-il du bon sens à s'en aller sans me laisser personne qui puisse m'aider à sortir du bain?

Le Chevalier. — Je croyais, madame que vous y étiez depuis bien peu de temps. Mais, quand il vous plaira d'en sortir, j'aurai soin de vous procurer tout ce qui pourra vous être nécessaire.

La Duchesse. — C'est parler raisonnablement. Mais votre tante est vraiment folle, comme je vous le disais : n'imaginerait-elle pas que j'allais me servir de vous-même!

Le Chevalier. — Permettez, madame, que je sois neutre dans cette occasion. Si, de peur de vous déplaire, je n'ose vous contredire, il n'en est pas moins vrai que ma tante pensant à me procurer tant de bonheur, je ne puis aussi la blâmer.

La Duchesse (gaiement).—Cela est clair, je suis condamnée.

Le Chevalier. — Il serait heureux pour moi que de vous-même vous voulussiez bien avoir tort.

La Duchesse (finement). — Monsieur Alfonse, vous n'êtes pas tout à fait aussi neuf qu'on a voulu me le persuader... Eh bien ! je souscris à votre arrêt, et vous allez être chargé seul de tous les petits soins d'usage. L'effet que j'espérais de ce bain est absolument manqué... Je ne sais,... au lieu de me rafraîchir il m'a mise dans une agitation !... (Elle se met debout dans sa baignoire.) Je n'y peux plus tenir ! (Faisant face au chevalier, elle expose ainsi dans tous leurs avantages ses plus attrayants appas. Alfonse, malgré son inexpérience, fait tout ce qui convient avec une adresse infinie. Ses larcins même ont une grâce qui donne de lui la plus favorable opinion. Les détails de cette toilette vont jusqu'à une espèce de pillage galant, pour lequel au surplus la duchesse, sûre de son triomphe, affecte de donner les plus engageantes facilités.)

Le Chevalier (tortillant en ce moment dans ses doigts les mèches de la toison, comme pour leur rendre leur ondulation naturelle). — Si j'étais assez maladroit pour vous faire quelque mal?...

La Duchesse. — Je vous crois bien sûr du contraire. Il faut avouer, mon cher Alfonse, que vous êtes le plus intelligent baigneur... (Dans ce moment il a l'attention de détourner de l'orifice même les pointes qui pourraient s'y être engagées... On se doute de l'effet agréable que peut produire un aussi scrupuleux détail. La duchesse ajoute :) Non, vous n'êtes point un nouveau venu. Durut m'a trompée. Vous avez passé votre vie à rendre de pareils services?

Le Chevalier. — Je vous jure, madame, que j'ai le bonheur de les rendre pour la première fois de ma vie.

Il a fini; la duchesse prend pour tout vêtement un ample et long peignoir de mousseline. Un instant de silence et d'inaction.

La Duchesse (avec l'air d'hésiter et d'être combattue). — Eh bien!... il y a de la bizarrerie à ce que je vais vous proposer... Mais

c'est une folie qui me passe par la tête.... Auriez-vous la complaisance de vous y prêter ?

Le Chevalier. — Vos volontés sont des ordres pour moi.

La Duchesse. — Je voudrais... Non, non, je ne veux plus;... c'est aussi par trop extravagant.

Le Chevalier (à genoux). — Parlez, de grâce!

La Duchesse (se hâtant de le relever.) — Y pensez-vous ! J'imaginais de vous inviter à vous mettre dans ce bain, si vous ne répugniez pas à m'y succéder; j'aurais à mon tour essayé s'il est aussi naturel que vous le dites de s'acquitter bien...

Le Chevalier (interrompant). — Vous, madame, daigner...

La Duchesse (extrêmement agitée). — Eh! pourquoi pas ?

Le Chevalier. — Si vous ne vous amusiez pas à m'éprouver...

La Duchesse (très-émue). — Quelle idée! (Elle lui serre involontairement la main.)

Le Chevalier. — Quoi! tout de bon, vous souffririez qu'à vos yeux...

La Duchesse (vivement et avec un peu d'embarras). — N'achevez pas. Ce que vous ajouteriez serait la satire de ma propre imprudence.

Le Chevalier. — Vous l'ordonnez...

Il se déshabille à la hâte. Quand il n'a plus qu'une chemise et un caleçon,il hésite. La duchesse en silence détache les boutons des manches et du col. Le chevalier se voit forcé de quitter sa chemise; la duchesse en feu, le cœur palpitant, se repaît des formes délicieuses de ce corps, dont on peut se faire une idée si l'on connaît le groupe de Castor et Pollux des jardins de Versailles. Reste le caleçon.

La Duchesse (les yeux fixés sur la ceinture). — Eh bien?

Le Chevalier (les doigts sur les boutons). — Eh bien? (Il observe avec une attention profonde les mouvements de la duchesse, qui ne lève cependant pas les yeux et paraît attendre obstinément.)

La Duchesse. — Eh bien donc?

Le caleçon tombe et met en liberté le plus fougueux prisonnier; celui-ci, par une heureuse direction, a l'air de défier... cet adversaire que recèle le peignoir.

La Duchesse (presque hors d'elle-même.) — C'est... c'est assez! (Le chevalier va s'élancer dans la baignoire, elle le retient.) Non, non, rhabillez-vous, bel Alfonse; je ne soutiendrais pas jusqu'au bout l'épreuve dangereuse que j'ai eu la témérité de tenter... Je suis une insensée: quittons-nous!

Le chevalier est à ses pieds, la serrant à cru contre lui, car le fripon a su profiter d'un moment où le peignoir s'est entr'ouvert, et ses bras brûlants enlacent les plus belles fesses de la cour. Sa bouche est à la hauteur du nombril; d'un mouvement resrectueux en apparence, il l'abaisse sur la brune tapisserie du salon des plaisirs.

— Ah! que je mérite bien ce qui m'arrive! s'écrie la duchesse.

Le chevalier, qui depuis longtemps a vu ouverte la porte d'une pièce contiguë dans laquelle est un lit, soulève légèrement la duchesse et la porte sur cet autel. Elle se défend avec un courage opiniâtre du sacrifice qu'il s'agit de lui arracher. Cette résistence paraît au chevalier d'un ridicule qu'il ne se croit point fait pour respecter. En vain la duchesse, qui s'est saisie du trait dont

elle semble redouter l'atteinte décisive, essaye-t-elle, par un jeu d'une vivacité proportionnée à l'extrémité de la circonstance, de tromper les vues du chevalier; il sait se dérober à la main experte qui s'abaisse à le travailler, il se rend maître de tout ce qui peut s'opposer à la vraie consommation de l'holocauste. Bref, la duchesse est... violée. La loi d'une guerre de siége est que le vainqueur ne fasse aucun quartier quand la place succombe à l'assaut; aussi notre adorable conquérant fait des siennes à toute outrance, darde sa rosée de vie sans le moindre ménagement. Le peu de part que semble prendre l'assiégée à la joie de ce triomphe ne veut pas dire qu'elle y soit tout à fait insensible. Elle a goûté, peut-être en dépit d'elle-même, le plus vif des plaisirs; mais à peine cet orage de bonheur a-t-il fini pour elle, qu'elle laisse échapper de désobligeantes expressions de repentir et de ressentiment. Nous n'en rapporterons que ce qui est indispensablement nécessaire à la solution de l'énigme.

— Monstre! dit-elle dans un délire de fureur, tu te crois heureux? Eh bien! si je

suis grosse de ta façon, vil petit bourgeois, tu m'auras assassinée, car je me brûlerai la cervelle !

Sans doute le lecteur ne s'attendait pas à ce dénoûment, qui n'est du tout analogue à l'imbroglio de la scène! Il faut le mettre au fait. La duchesse, par un de ces travers dont rien ne peut rendre compte, a conservé de son origine allemande et de l'éducation qu'elle a reçue le préjugé de croire qu'une femme de haut rang se doit de ne mettre au monde que de vrais gentilshommes. En conséquence, mariée depuis trois ans, il lui est assez égal que les enfants qu'elle pourra donner à son époux soient de lui ou du plus fécond des aide-maris qu'elle favorise : le point essentiel est qu'aucun levain roturier ne puisse fermenter dans ses nobles entrailles ; elle a donc fait et tenu jusqu'alors le serment de ne se livrer selon la nature qu'à des nobles. Or, elle est persuadée dans cette occurrence que le bel Alfonse est le neveu d'une femme dont la naissance est non-seulement obscure, mais abjecte. Elle a du caractère, nous l'avons dit en traçan

son portrait, aussi, quelque charmante qu'ait été pour elle la naissance de sa tentation, elle est au désespoir d'avoir été entraînée. Elle avait tout autre projet : d'abord celui de satisfaire un désir curieux; la vue d'un corps qu'elle soupçonnait être admirable lui promettait un grand plaisir. Pourquoi ne pas le goûter en entier? Pourquoi se priver, par un peu de fausse honte, de savoir si ce qui fait l'homme répondait chez Alfonse au reste de ses perfections? De là le caprice de proposer le bain, d'aider à déshabiller, d'exiger la chute du caleçon, etc... D'ailleurs, elle supposait Alfonse novice, docile, capable de s'arrêter où elle le lui prescrirait. Ensuite, la duchesse, par exemple, aime à la fureur qu'une langue complaisante et vive l'électrise et lui fasse oublier son être. C'était à ce seul badinage qu'elle se proposait d'employer son beau protégé. Mais point du tout! Le voilà qui a pris le mors aux dents, et le reste! Quel bonheur pour cette femme bizarre quand elle sera détrompée! Quelle bonne scène ridicule pour le chevalier, qui sent tout l'embarras que se donne la duchesse en

sortant soudain de son rôle de femme de théâtre pour outrer la hauteur d'une femme de cour!

Oublions-les pendant quelques moments et voyons un peu ce qui se passe ailleurs.

A BON CHAT BON RAT

TROISIÈME FRAGMENT

—

A peine la duchesse est-elle au bain, que le comte (rencontré tout près de l'hospice par l'émissaire) est arrivé. C'est à son occasion qu'on avait sifflé pour madame Durut quand elle a si brusquement laissé seuls la duchesse et le neveu supposé.

Madame Durut introduit le comte dans le même pavillon où elle avait d'abord conduit le chevalier.

Le Comte (*). — C'est qu'aussi la chère

(*) Le Comte : ce que cet homme a de plus remarquable est son extrême suffisance; il n'est d'ailleurs ni bien ni mal; mais il était ci-devant de la cour, et d'une liste dans laquelle les femmes telles que la duchesse choisissent volontiers leurs amis de boudoir.

duchesse extravague : exiger de moi, dans ma position (*), des entrevues de jour, c'est manquer totalement de bon sens.

Madame Durut. — Vous savez que, la nuit, elle ne peut ni sortir, ni vous recevoir chez elle.

Le Comte. — Jeter ensuite feu et flamme, parce que je ne suis pas à la minute au rendez-vous où elle n'a rien de mieux à faire que de se trouver même avant l'heure, c'est me tyranniser!

Madame Durut (ironiquement). — Je vous conseille de vous plaindre.

Le Comte. — Où est-elle, enfin?

Madame Durut. — Au bain.

Le Comte. — Je vole auprès d'elle...

Madame Durut. — Non pas, s'il vous plaît. (On devine la véritable raison de madame Durut. Voici ce qu'elle donne :)

(*) Membre de cette fameuse Assemblée qui s'est orgueilleusement chargée d'une besogne fort au-dessus de ses forces, le comte est tellement indifférent pour la chose publique, qu'il n'a pas été tenté un seul moment de jouer un rôle. Borné d'ailleurs (moins faute de quelque esprit que faute d'instruction), il a vainement été frappé sans-cesse : jamais il n'est jailli de lui la moindre étincelle. Par ton, pourtant, il est du côté droit; au surplus *homme à femmes*, et même libertin; car enfin il faut bien être quelque chose!

L'objet du bain est de calmer le sang : or, nécessairement, l'explication que vous auriez ensemble agiterait cette belle dame. Vous aurez donc la complaisance d'attendre que j'aie pris ses ordres à votre sujet et rapporté sa réponse.

Le Comte. — Vous avez raison, ma chère Durut; du caractère que nous lui connaissons, elle ne manquerait pas de faire une scène : il faut l'éviter. Mais je meurs de besoin! cloué, dès huit heures du matin, sur les bancs de ce maudit Manège, d'où je me suis échappé comme un voleur, sans attendre la fin de la plus intéressante discussion.... (Quoique le comte n'ait dit tout cela qu'en vue de faire l'important, madame Durut, sachant très-bien qu'il est absolument nul à l'Assemblée, et se plaisant à faire des épigrammes à sa manière, coupe cette tirade:)

Madame Durut. — Que prendrez-vous, monsieur le comte?

Le Comte. — Une croûte grillée, avec un peu de vin d'Espagne.

Madame Durut. — On va vous servir à l'instant. (Elle disparaît. Un moment après,

4.

le déjeuner du comte est apporté par Célestine (*), une charmante fille, qui passe dans la maison pour être sœur de mère de madame Durut.)

LE COMTE, CÉLESTINE.

Le Comte (allant au devant). — Quoi! c'est vous-même, belle Célestine, qui prenez la peine...

Célestine. — Pourquoi pas, monsieur le comte? On a toujours du plaisir à servir quelqu'un d'aimable.

(*) Célestine : à peine 20 ans, grande et belle blonde au plus frais embonpoint, richement pourvue de toutes les rondeurs et potelures que peuvent désirer tous les genres d'amateurs. Célestine a de grands yeux bleus plus animés que ne le sont habituellement ceux de cette couleur, et qui semblent demander à tout le monde l'amoureuse merci. Sa bouche riante, ses lèvres légèrement humides ont le mouvement habituel du baiser. Cette fille est parmi les femmes ce qu'est, parmi les fruits, une belle poire de doyenné tendre et fondante. Célestine, désirée de tout le monde, aime tout le monde ; aussi jamais cette bienfaisante créature ne put répondre non à quelque proposition qu'on ait eu le caprice de lui faire. Elle a de plus la gloire d'avoir remporté au concours la place de première essayeuse. On rendra compte en temps et lieu des fontions et prérogatives de cet important emploi.

Le Comte (avec un mouvement modeste). — Ah ! ce joli compliment met le comble à vos attentions. (Il la débarrasse du plateau.) Si vous vouliez, charmante Célestine, que ce déjeuner devînt délicieux pour moi, vous mouilleriez ce verre de vos lèvres de rose, et, buvant après vous, je croirais recevoir un baiser.

Célestine. — Voilà qui est d'une galanterie bien quintessenciée ! Pourquoi demander de ma part un baiser par ricochet quand je puis vous en donner plutôt deux qu'un directement ?...

Le Comte (les prenant avec transport). — Est-on aimable ! En vérité, Célestine, vous surpassez tout ce qui vient ici...

Célestine (interrompant gaiement). — Chut ! chut ! songez que nous avons quelque part certaine duchesse, et...

Le Comte. — Bon ! elle est au bain, si loin, si loin de nous !...

Célestine (avec finesse). — Mais si près, si près de votre cœur ! (Il ne laisse pas d'entraîner Célestine jusque vers un fauteuil, où il se jette la tenant entre ses jambes.) Allons, monsieur le comte, de la bonne foi

dans les traités ; vous n'êtes point ici pour moi.

Le Comte. — Laissons, mon cœur, ces subtilités de délicatesse. Il y aurait moyen de bien mieux employer les instants. (Il chiffonne le fichu.) Si vous m'aimiez un peu...

Célestine(défendantfaiblementsagorge.) — Nous ne nous connaissons point, pourquoi vous aimerais-je?... Vous êtes joli cavalier, pourquoi ne vous aimerais-je pas ?

Le Comte (s'animant). — Elle est divine ! Il y a un siècle, belle enfant, que tu me trottes en cervelles ; mais tu as précisément une de ces sorcières de mines qu'il faut chasser de son imagination comme la peste, si l'on ne veut pas s'enfiévrer.

Célestine. — Pourquoi, s'il vous plaît, me chasser si fort? Sachez que j'aime beaucoup, moi, qu'on se passionne un peu pour mon petit mérite... Mais voyez donc comme il m'accommode! (Les tétons sont au pillage.)

Le Comte. — Un baiser, ma petite reine.

Célestine. — A la bonne heure! (Elle le donne.)

Le Comte (en admiration). — Quelle blancheur! quelle finesse de peau!... Tu permets bien aussi que je baise?...

Célestine (le laissant faire). — Voilà comme sont tous ces hommes! Ils demandent moins que rien; on leur accorde quelque chose: tout de suite ils veulent davantage! (En effet, tout en baisant les fraises du sein de Célestine, le comte a glissé sa main le long de deux cuisses d'albâtre.) Ne le disais-je pas? — Finissez, pour le coup!... Votre duchesse... ma sœur... et tout est ouvert!

Le Comte. — Tu as raison. (Il va promptement fermer la porte.)

Célestine (feignant de s'y opposer). — Non, non! Ce n'est pas pour ce que vous pensez au moins!... (Le comte vient se rasseoir, entraîne Célestine et la tient, jambe de çà, jambe de là, en face de lui.) Quelle folie! on m'attend... chut! (Pendant la pause qu'exige cette situation, le comte s'est rendu maître du plus délicieux bijou. Célestine feint d'avoir l'oreille au guet et de ne pas consentir tout à fait au larcin de l'agresseur. Celui-ci agace un petit point très-sen-

sible chez les dames, et que chez Célestine surtout on n'excita jamais impunément.) Oh! mais!... mon cher comte, soyez donc en scène avec moi; je voulais me fâcher un peu,...je le devrais sans doute; mais si vous me faites de si jolies choses, il n'y aura pas moyen...

De ce moment, il est décidé que le comte peut pousser à bout l'aventure. Déjà l'humide paupière de Célestine palpite et s'abat sur l'œil languissant; ses roses s'animent, son sein s'agite... Elle tombe en avant, la la bouche sur celle du comte. Celui-ci, à la faveur des jupons retroussés sur son bras, a mis en campagne le grand maître des cérémonies, qui déjà faisant sentir sa douce chaleur aux lèvres du bijou doré, y remplace le doigt précurseur. Célestine est si éloignée de prendre en mauvaise part cette ruse de guerre, que soudain, d'une main aguerrie, elle s'empare du trait menaçant, et, s'en frottant vivement le corail extérieur, elle achève ainsi de se faire pâmer d'aise. Ses baisers deviennent furieux; elle abandonne le poids de son corps sur le comte, et se plonge en même temps l'ardent boute-joie, sans se faire grâce d'une ligne...

Le Comte (avec transport). — L'adorable créature !

Pour jouir plus voluptueusement de cette plénitude de possession, il demeure inactif, et, s'amusant de la plus belle mappemonde imaginable, il attend la fin de l'anéantissement de Célestine... Elle respire enfin ; alors il la soulève et la laisse retomber périodiquement, donnant ainsi l'impulsion de cette manœuvre électrique qu'exige le mécanisme de la jouissance. Presque aussitôt la lubrique Célestine est de moitié dans ce voluptueux travail. Plus elle le presse, plus le comte le ralentit, voulant se filer un moment de superlatives délices. Célestine, sentant approcher les vives annonces de la consommation, ne fait plus que s'agiter circulairement sur le comte avec l'air de le mordre. Ils atteignent ainsi le faîte du bonheur. Leurs âmes, confondues dans les postes inférieurs, se retrouvent encore en se mêlant dans les plus ravissants baisers.

Célestine (après un long silence). — Ah ! mon cœur ! quelle aubaine ! Si ta fière duchesse savait cela !... (Elle se dégage.)

Le Comte (debout). — Elle n'aurait pas

lieu, à la vérité, d'en être fort satisfaite, car (ce que je vais te dire n'est point un vain compliment, Célestine) ce début de bonheur avec toi me désenchante absolument sur le compte de l'orageuse duchesse. Tu vaux infiniment mieux, et je songe très-sérieusement à donner beaucoup de suite à cette passade.

Célestine (gaiement). — Quant à moi, sans plus y songer que tout à l'heure, je me sens fort capable de tolérer dans l'occasion tes chères impertinences. (Elle s'aperçoit à certaine restitution, que le comte a fait de grands frais dans leur impromptu.) Comme tu m'en as donné! c'est un déluge ! Si je pouvais être jalouse de ta superbe amie, j'aurais du plaisir à penser que tu n'as pas réservé grand'chose pour elle. (En disant cela elle est appuyée d'une main contre le dossier d'un fauteuil, et de l'autre s'essuie provisoirement ce qu'on sait, le corps un peu penché.)

Le Comte. — Ah ! c'est m'insulter. Voyez d'abord ! (Il se fait voir en effet encore sous les armes, et gardant très-ferme contenance.) Maintenant je vais vous répéter plus victorieusement encore...

La posture de Célestine indiquant pour lors un autre plan d'attaque, il la trousse par-dessus les reins, et met au plus grand jour les beautés occidentales. Frappé de leur rare perfection, il ne peut se défendre de différer en leur faveur l'exécution de sa seconde entreprise. Il tombe à genoux; les sœurs rebondies sont à l'instant vivement caressées et couvertes de mille baisers. Peut-être n'est-ce que la coquetterie de recevoir complétement cet hommage qui suggère à Célestine de demeurer postée, faisant semblant de renouer ses jarretières ; peut-être aussi le plus bizarre de tous les goûts pour une femme, et dont Célestine sera bientôt connue pour être dominée, fait-il qu'elle ne prend aucune précaution contre la belle Florentine qui pourrait la menacer. Déjà le comte, dans un moment de délire assaisonné des exclamations les plus passionnées, est allé jusqu'à déposer un baiser fixe et mouillant sur cette bouche impure de laquelle, en pareil cas, il serait disgracieux d'obtenir un soupir...Célestine ne peut s'empêcher de rire. Dès que le ridicule s'en mêle, tout désir disparaît. Elle se déplace

donc, laissant le comte un peu confus d'avoir trop affiché certaine prédilection dont un moment plus tard il allait donner des preuves encore plus décisives. Que ne se doute-t-il que peut-être la capricieuse Célestine lui en aurait su gré!

Célestine (gaiement). — Avouez, cher comte, que vous êtes terriblement.... de là ?... Qui vous laisserait faire...

Le Comte. — Il faudrait que Célestine eût moins de charmes, on serait moins extravagant.

Il tire de son portefeuille un assignat de trois cents livres et le lui donne . . . .

. . . .

. . . .

(On supprime ici d'inutiles lambeaux de dialogue.)

Célestine (acceptant l'assignat après quelques façons). — Ne croyez pas cependant que je veuille employer ce chiffon à réparer votre sottise. On dit qu'avant peu ce beau papier de votre fabrique ne sera plus bon qu'à cet usage; mais, en attendant, je vais bel et bien le convertir en écus.

Le Comte. — Tu me bats avec mes

armes, friponne ! Cela n'est pas généreux...

Pour l'apaiser, Célestine se jetant à son cou lui donne un de ces baisers qu'elle a le talent de rendre si doux, et échappe à l'instant. Il est bon d'avertir le lecteur que cette si complaisante Célestine avait été députée au comte par madame Durut, afin qu'il fût occupé tout le temps qu'il faudrait à la duchesse pour s'arranger avec le charmant Alfonse. On voit que Célestine ne pouvait s'acquitter mieux de son agréable commission. Le comte se purifie, aidé, comme l'a été le chevalier, par la jolie négrillonne, Ensuite il déjeune et attend, en lisant quelques feuilles du jour, qu'on vienne enfin lui donner des nouvelles de la duchesse.

ENCORE AU PAVILLON DES BOIS.

Madame Durut y était, comme on sait, revenue pour annoncer à la duchesse (dans ce moment aux prises avec le conquérant Alfonse) que le comte venait d'arriver. On se figure aisément que la maligne Durut

n'a pas trouvé, sans goûter un certain plaisir, la duchesse au désespoir d'avoir reçu, tout à travers les choux, la bordée d'un prétendu roturier. Comme après s'être un moment amusée du malentendu, rien n'était plus facile que d'y mettre fin, voici comme elle s'y prend.

Madame Durut. — Malgré tout le respect que je vous dois, madame la duchesse, vous me permettrez de vous dire que vous êtes terriblement bégueule! (La duchesse fronce le sourcil.) Eh! mon Dieu! vos gros yeux ne me font pas peur! Eh bien! quand cet adorable enfant ne serait, par aventure, qu'un petit bourgeois, où serait, s'il vous plaît, le grand malheur? voyons! (Déjà la physionomie de la duchesse s'éclaircit. Elle réfléchit un moment.)

La Duchesse. — Expliquez-vous plus clairement, ma chère Durut. Si je ne m'abuse point,... il me semble que vous venez de me donner quelque espoir que peut-être Alfonse... (Elle promène de l'un à l'autre des regards très-attentifs.)

Madame Durut (s'animant). — Eh! foutre (*)! vos bêtises me feraient sortir de

(*) Pardon, cher lecteur.

toutes les bornes, et vous mériteriez bien que je vous laissasse dans l'erreur... Monsieur Alfonse, qui n'est point mon neveu, vaut pour la naissance mille de vos fouteurs. Il n'est pas plus bourgeois que vous; il enfilera bien d'autres belles dames, et, fût-il coiffeur ou laquais, d'aussi huppées que vous se l'appliqueront sur l'estomac, sans lui demander ses preuves. Ne serait-ce pas une grande tragédie vraiment, quand un honnête particulier, qui n'aurait point de parchemins, aurait fait un enfant à une duchesse ! Comme si elle-même ne pouvait pas être, sans s'en douter, la fille de quelque valet !...

Pendant cette tirade, débitée avec humeur et rapidité, la duchesse, infiniment soulagée, n'a fait que caresser follement le chevalier, l'enlaçant de ses bras et de ses cuisses, le ballottant, se roulant sur lui, donnant, en un mot, les plus extravagantes marques d'un contentement sans bornes.

La Duchesse. — Il est noble, il est gentilhomme ! Ah, fripon ! que ne le disais-tu ? (A madame Durut.) Vous venez pourtant d'abuser de la conjoncture, madame Durut,

et de tenir de très-mauvais propos. Heureusement pour vous, ce moment m'est si doux que je ne puis me fâcher de rien. (Plus gaiement.) Démon, pourquoi m'avoir joué ce tour sanglant? (A madame Durut.) A quoi bon cette feinte? (Le chevalier ne répond que par des caresses passionnées.)

Madame Durut. — C'est moi, c'est moi, madame, qui avais imaginé ce stratagène pour me venger de vos travers, dont parfois vous m'excédez ; pour vous punir de votre morgue maudite, et (s'il était possible) pour vous en corriger. N'est-il pas honteux, dites-moi, que, faufilant depuis trois ans avec des Aphrodites, vous n'ayez jamais pu être reçue professe, faute de vous être soumise à l'égalité sans bornes et au parfait abandon sans lesquels on ne peut réunir les suffrages! Eh morbleu! mesdames de Vadouze, de Polymone, de Pompamour, de Champertuis, et tant d'autres, qui vous valent bien sans doute, n'ont-elles pas subi toutes les épreuves, prononcé tous les serments? Aussi sont-elles courues, révérées,... tandis que vous, en dépit de vos charmes (elle hausse les épaules), il a été plus d'une fois

question de vous réformer net, et même de vous interdire sans appel jusqu'à l'entrée de l'hospice.

La Duchesse (alarmée). — Ciel! que dis-tu là? Quoi! tout de bon, Durut? Tu n'exagères point?

Madame Durut. — Non, je vous jure.

La Duchesse. — Me réformer! les ingrats! Mais ce n'est pas à cause d'eux, c'est pour moi, pour le cher intérêt de mes plaisirs, que... je veux devenir tout ce qu'on peut être ici. C'en est fait, Durut, ta confidence m'arrache le bandeau : j'avais tort, je me résigne à tout... Oui, j'abjure de tout mon cœur le plus sot des préjugés. Quoi! pour un peu de vanité bien mal entendue, n'ai-je pas tout à l'heure en partie perdu la jouissance d'un de mes beaux moments? Pouvant être au comble de l'humaine félicité par la possession de cet ange (elle lui jette à la hâte quelques baisers), n'ai-je pas eu la gaucherie de combattre ma fortune et de chasser en quelque sorte le plaisir? C'en est fait, te dis-je, oui, Durut, je deviens raisonnable, et qui que ce soit au monde qui pourra me plaire et me désirer,... qu'il se

présente... Je veux faire afficher ma conversion à la porte du sanctuaire et demander pardon, la face contre terre, le jour de la plus prochaine assemblée...

Madame Durut. — Ce sera le vendredi (*) de l'autre semaine.

La Duchesse. — Ah! tant mieux! J'y veux faire amende honorable, me soumettre à tout, et me donner tout entière, si j'y suis condamnée, au plus abject des frères...

Madame Durut. — Et vous voilà toujours! Oublierez-vous donc éternellement, duchesse que vous êtes, que toute distinction entre les frères disparaît dès qu'ils mettent ici le pied?...

La Duchesse (occupée d'Alfonse).—Cher enfant! moi, t'avoir outragé! (Elle le caresse.)

Le Chevalier (répondant à ses bontés). — Quel outrage? Vos combats, votre fureur elle-même, tout cela n'avait-il pas de quoi décorer mon bonheur!

(*) On saura par la suite pourquoi ce jour était particulièrement celui des grandes cérémonies des Aphrodites, ou plutôt on devine déjà que ce choix était un hommage à Vénus.

La Duchesse (le montrant à madame Durut). — Mais ne devais-je pas à ces traits enchanteurs, à cette angélique physionomie, reconnaître quelqu'un de bien né ? (Au chevalier.) Qu'es-tu donc enfin dans le monde ? Y as-tu d'autre destination que celle d'ensorceler sans doute toutes les femmes ?...

Le Chevalier. — Je suis à Malte et à la suite des dragons, en attendant l'exercice d'une charge, aujourd'hui suspendue, mais que peut-être on n'abolira pas.

La Duchesse (avec feu). — Ah ! du moins auras-tu celle de mon premier fouteur (*) aussi longtemps que cela pourra te plaire : viens, qu'à l'instant je t'en mette en possession. (Elle enjambe Alfonse et écarte en même temps avec une sorte de fureur tout ce qui pouvait les couvrir.) Toi Durut, contemple la rare perfection de cet être-là !

Madame Durut (finement). — Nous en avons aussi quelque idée.

La Duchesse (s'exaltant). — Est-ce un homme ? Est-ce un dieu ? (Elle saisit avec

(*) Et les duchesses aussi, parfois, ont de ces gaietés ; j'en appelle aux lecteurs qui peuvent en avoir l'expérience.

transport le fier boute-joie.) Vois, admire! Quelle vigueur! quel tour! quelle grâce! (Elle se le plante avec délire.)

En ce moment, le comte, impatienté d'attendre, arrive et voit tout. En vain madame Durut s'est jetée précipitamment vers la porte, voulant la fermer au nez du comte; il résiste, repousse, et s'élance dans la chambre.

La Duchesse (doublement transportée de désirs et d'indignation, au chevalier).— Va, va toujours, mon roi: tant pis pour les sots curieux.

La duchesse s'agite avec passion sur le bel Alfonse; il en coûte d'abord quelque chose à celui-ci d'avoir pour témoin de son triomphe un homme contre lequel il n'a pas le moindre grief; mais bientôt sa position l'entraîne: il a du plaisir, il en donne, intérêt cent fois plus flatteur! Cependant le comte, stupéfait, indigné, demeure comme hébété dans les bras de madame Durut, qui croit devoir le retenir, de peur qu'il ne se porte peut-être à quelque violence.

Madame Durut (au comte). — Hélas, mon cher, la pilule est amère, mais il faut

l'avaler. Pourquoi diable aussi, vous qui ne pesez pas un zeste dans votre fichue Assemblée, demeurer en retard par air et sans autre vue que celle de jouer le capable?

Le Comte (brutalement en la repoussant). — Eh! sacrebleu! laisse-moi! (La Durut, séparée de lui, s'approche des autres, qui vont toujours leur train.)

La Durut (au comte). — Tu deviens fou, mon cher petit comte. Un autre à ta place ne perdrait pas ainsi la tête. Est-ce bien toi ce même homme si fameux chez nous par ses villettiques prouesses(*)? Est-ce lui qui peut bouder à la vue de ce superbe cu, posté comme exprès pour offrir une indemnité? Eh! viens donc, lâche fouteur! viens arracher à ton rival heureux du moins la moitié de sa conquête! Tiens, vois-tu? (Elle promène une main caressante sur les belles fesses de l'enfilée, et, d'un doigt tant soit peu pénétrant, elle marque certain but.) C'est là,... là que devrait s'éteindre ta colère et s'effacer ton affront.

(*) L'univers sait que l'équivoque marquis de Villette est le président perpétuel du formidable club des citoyens rétroactifs, partant zélé partisan de la Constitution où tout est sens devant derrière.

Le Comte. — La coquine a plus de bon sens que moi...

Il marche vers le lit, mais c'est tout juste le moment où le chevalier et la duchesse tombent en crise. Leurs agitations, leurs accents, leurs mots caressants, passionnés, sont de nature à ce que le comte soit plus humilié qu'enflammé. Il n'a fait ainsi quelques pas que pour être de plus près témoin des transports brûlants, du bonheur sublime, de l'extatique oubli des êtres qui l'outragent. Il se jette sur un siége, confus, pensif, embarrassé de sa contenance, l'œil sombre, la tête baissée et soupirant avec douleur. Un peu plus tard, un signe que fait la duchesse à madame Durut demande qu'on rejette les couvertures sur elle et le chevalier, qu'elle garde à ses côtés. Reste à savoir comment se terminera cette scène étrange. C'est à quoi vont penser les quatre acteurs pendant plusieurs minutes qui se passent dans le silence et l'immobilité.

VIVE LE VIN! VIVE L'AMOUR!

QUATRIÈME FRAGMENT

Le Comte (au chevalier, se levant brusquement). — Je connais trop la façon de penser de madame la duchesse pour pouvoir douter que vous soyez un homme comme il faut; ainsi, monsieur, nous n'aurons probablement ensemble qu'une explication très-décente sur le hasard qui vous fait recueillir le fruit d'un rendez-vous donné pour moi. Cependant, si par malheur je me trouvais encore plus lésé que je ne suppose l'être...

Le Chevalier (avec fierté). — Qu'en serait-il, monsieur?

Le Comte (fièrement à son tour).—C'est ce que je vous ferai savoir, monsieur.

Le Chevalier (se soulevant).— Je n'aime pas à différer ces sortes d'éclaircissements... (Il s'échappe du lit et suit nu le comte, qui vient de passer dans la salle du bain, où sont aussi les habits du chevalier.)

Madame Durut (leur courant après).— Holà! mes beaux champions! ce lieu n'est du tout celui des scènes tragiques.

La Duchesse (accourant aussi, à madame Durut). — Arrêtez-les, ma bonne amie! Si j'ai quelque empire sur vous, messieurs...

En même temps, madame Durut a fermé la pièce à la clef. Le chevalier s'habille en grande hâte. Madame Durut sert la duchesse, qui en fait autant, marquant par des mouvements presque convulsifs qu'elle éprouve quelque chose de bien pénible...

Le Comte. — Quel est ce jeune homme, madame Durut?

La Duchesse (vivement). — Son neveu (*).

(*) Ce mensonge a pour but à la fois et de vexer le comte et de prévenir une affaire d'honneur.

Le Comte (feignant de se calmer, et d'un ton ironique). — Digne choix, en vérité! Je n'ai plus rien à dire. (A madame Durut.) Ouvrez-moi.

Le Chevalier. — On vous trompe, monsieur. Dans un moment je retourne à Paris; si vous n'avez rien de mieux à faire que de m'y suivre, nous pourrons causer en chemin et déterminer à quel point chacun de nous offense son rival.

Le Comte. — Je suis à vos ordres.

Madame Durut. — Cela vous plaît à dire : vous êtes tous deux aux miens. Mais voyez donc un peu ces mutins! Sachez, mes beaux messieurs, que, toute taquinerie cessante, vous ne sortirez pas d'ici que je ne le veuille bien. Oh! vous êtes, en dépit de vos bouillants courages, tout à fait en mon pouvoir.

La duchesse ne sort des mains de madame Durut que pour aller tomber pesamment dans une bergère, où elle joue assez bien la défaillante.

La Duchesse (avec les mines convenables). — Je me sens mal... Durut, de l'eau de Cologne,... des sels,... de l'éther... Je n'en

puis plus,... j'étouffe,... je me meurs... (Elle est pour lors immobile, dans l'attitude la plus théâtrale, l'œil fermé, mais sans que les roses des joues et des lèvres aient pâli de la moindre nuance.)

Le Chevalier (aux pieds de la duchesse). — O ciel! quel malheur!

Madame Durut (assez calme et donnant du secours). — La! la! ne vous désespérez pas, cela n'aura pas de suites...

En effet, à peine a-t-on mis des sels d'Angleterre sous le nez de la duchesse qu'un long soupir annonce la clôture de son évanouissement.

Madame Durut (au comte). — Voilà pourtant, vilain homme, la belle besogne que vous êtes venu faire ici! Que je déteste ces vaniteux! Tout irait si bien, si l'on voulait ne mettre que de la folie à ce qui est uniquement affaire de plaisir.

Le Comte.—Vous verrez maintenant que c'est moi qui ai tort!

Madame Durut. — Assurément, et en tout point. Vous vous êtes conduit en homme qui n'a pas le sens commun. Vous arrivez trop tard, premier tort d'autant

plus inexcusable qu'il est absolument volontaire ; vous vous montrez ici avec l'assurance et la brusquerie dont on blâmerait même un mari, second tort ; vous nous rompez tous en visière, plus grand tort qui vous donne en même temps beaucoup de ridicule: la preuve en est à ce qu'il vous a été forcé de voir et d'endurer. Répondez à tout cela. Eh ! morbleu ! puisque vous aviez assez joliment passé votre temps là-bas, que n'y restiez-vous ? Célestine aurait bien eu la complaisance de vous y tenir plus longtemps compagnie.

La Duchesse (avec intérêt). — Célestine!... ils ont été ensemble ?

Madame Durut. — Assurément, et de la meilleure intelligence encore.

LES MÊMES, CÉLESTINE.

Célestine (en dehors et frappant). — J'entends qu'on parle de moi, veut-on bien m'ouvrir ?

Madame Durut ouvre et lui conte rapidement la querelle de ces messieurs.

Célestine (gaiement). — Fort bien ! (Au

comte.) Voilà donc, petit perfide, comment je puis me fier à vos belles protestations! (Avec une menace badine.) Si j'étais babillarde, comme vous seriez grondé! Allons, la paix, mes bons amis. (Au comte, en lui montrant le chevalier.) Voyez donc comme il est joli! Vous auriez la barbarie de l'embrocher en face?

Les esprits sont déjà considérablement apaisés, la duchesse et madame Durut souriant à l'épigrammatique plaisanterie de Célestine.

La Duchesse (au comte, d'un ton piqué). — Il paraît, monsieur, que nous ne sommes pas en reste l'un avec l'autre... (D'un ton mions sec.) Que tout ceci finisse donc convenablement. (Elle lui tend la main.) Je vous pardonne l'aimable Célestine; faites-vous de même une raison au sujet du charmant chevalier... Touchez-là.

Le Comte (obéissant). — Vous avez tant d'ascendant sur moi... qu'il faut bien en passer par ce que vous voulez. Allons, madame,... qu'il n'en soit plus parlé.

Célestine (avec espièglerie). — Oui-da! cela est fort aisé à dire. Je ne prends pas,

moi, la chose aussi indifféremment. J'avais fait une conquête; on m'avait juré les plus belles choses du monde; il faut que mon compte se trouve à tout ceci. Je déclare donc que je m'empare de monsieur (du chevalier),... sauf à le restituer à qui il appartiendra lorsque je croirai m'être suffisamment vengée.

Madame Durut. — La matoise! tout en riant, elle le fera comme elle le dit, ou le diable m'emporte! Oh! je la connais! Mais pensons enfin au solide : il faut dîner; qu'en pensez-vous, mes enfants?

La Duchesse. — Je meurs d'appétit.

Madame Durut. — Eh bien, allons! Nos jeunes braves videront leur querelle à table et se battront à l'aise le verre à la main. (Elle prend au comte une main; à Alfonse:) La vôtre: approchez! (Le chevalier approche. Elle réunit leurs mains.) La paix, au nom du plaisir!

Le Comte.— De tout mon cœur. (Ils s'embrassent.)

Madame Durut. — Je ne demande pas à madame la duchesse si elle trouve bon que nous ne nous séparions pas. Si sa conversion est sincère...

La Duchesse (interrompant). — Très-sincère, je te jure, ma chère Durut. Il faut que Célestine et toi soyez des nôtres; je l'aurais exigé si tu ne m'avais pas prévenue...

Madame Durut. — C'est parler, cela. Allons, je commence à espérer qu'enfin on pourra faire quelque chose de vous. (Madame Durut s'en va.)

Peu d'instants après, un des jockeys, qu'on connaît déjà, vient annoncer qu'on a servi et conduit les convives à une pièce délicieuse. Elle représente un bosquet dont le feuillage, peint de main de maître, se recourbe en coupole jusque vers une ouverture ménagée en haut et d'où vient le jour à travers une toile légèrement azurée qui complète l'illusion. On voit, sur le fond transparent, les extrémités des feuilles et quelques jets élancés se découper avec une vérité frappante. Tout autour de la pièce, au tronc des arbres régulièrement espacés on voit attachée une draperie blanche bordée de crépines d'or, qui est censée cacher tous les intervalles au-dessous du feuillage. Le bas est une balustrade du meilleur style,

peinte en marbre blanc et qui paraît se détacher. Le tapis est un gazon factice parfaitement imité. A peine s'est-on réuni dans cet agréable lieu qu'il y survient le dîner le plus sensuel.

La duchesse, le comte, le chevalier, Célestine et madame Durut sont à table et mangent.

Madame Durut. — Vous ne paraissez pas penser à me remercier, cependant vous avez l'étrenne de cette jolie salle, qui n'est achevée que depuis quelques jours et où je n'ai permis à qui que ce soit d'entrer tandis qu'on y travaillait.

Le Chevalier. — On ne pouvait rien penser de plus agréable, et l'exécution en est parfaite.

Le Comte.— L'architecte a un peu écouté aux portes. Je connaîs la pareille salle, je dis absolument pareille, chez le marquis de (*)...

(*) Le comte a raison. Cette salle existe en original chez une dame fort célèbre, que les deux sexes déchirent également, les femmes par hypocrisie, car elles ont son amour et lui prodiguent le leur, les hommes par un sot amour-propre, car près d'elle ils sont rarement heureux. Mais qui peut juger sans passion cette Sapho moderne

Madame Durut (interrompant). — Je connais, je connais! assurément vous pouvez connaître. Une chose n'a-t-elle donc de prix qu'autant qu'elle soit unique? A boire! Je passe ma vie à entendre d'insoutenables gens comparer, épiloguer, au lieu de jouir...

Célestine (interrompant). —Et ma bouillante sœur se fâche au lieu de manger! cela ne revient-il pas au même?

La Duchesse. — Célestine a raison, et je suis enchantée, Durut, qu'elle vous ait prise sur le fait. Savez-vous que vous devenez d'une humeur...

Madame Durut (avec surprise). — Et vous aussi? A votre tour, messieurs, grondez-moi. J'ai donc de l'humeur? Eh bien! il faut la noyer dans le bourgogne. (Elle s'en fait donner une bouteille et se verse rasade.) A vos santés!...

Le Comte. — J'aime mieux cela que de la morale.

ne peut s'empêcher de l'admirer et de l'aimer, et s'étonne de lui voir concilier de la manière la plus naturelle les goûts et les habitudes de la femme à la fois la plus légère et la plus réfléchie, la plus frivole et la plus essentielle, la plus capricieuse en fait de plaisir, et la plus invariable en fait de sentiments.

On boit à la ronde. Ils mangent tous du meilleur appétit et boivent à proportion. Avec le second service on a apporté des vins délicieux. Les entremets sont ingrédientés de manière à ne pas permettre que de tels convives conservent longtemps leur sang-froid et demeurent à table sans s'agacer. Quoique le chevalier ait fait passablement des siennes, il se sent déjà des velléités pour cette friponne de Célestine, dont il est voisin, et qui joue avec lui de la prunelle, à faire sauter le bouchon. La vue de plus de la moitié de ses merveilleux tétons (qu'elle découvre sous prétexte d'y pourchasser un peu de pain qui la blesse) achève de mettre en rut l'inflammable jouvenceau.

Cependant il s'observe assez bien pour ne pas se mettre dans le cas d'offenser la duchesse, qui le guette du coin de l'œil. De son côté, le comte croit de son honneur qu'avant qu'on se quitte la duchesse ait fait aussi quelque chose pour lui. Durut, qui ne perd rien de tout ce manége, rit sous cape et déjà se doute de ce qui va suivre. Au dessert, les gens renvoyés, la conversation s'anime par degrés et devient des plus

polissonnes. En voici un léger échantillon :

Madame Durut. — A propos, madame la duchesse, il y a longtemps que vous n'êtes venue par ici avec ce grand lévrier... cet étranger, si blond, si pomponné !...

La Duchesse. — Elle me divertit avec son lévrier, c'est justement un Danois... l'Opéra me l'a enlevé...

Célestine. — L'Opéra ne vous a pas enlevé grand'chose. Cet homme est bien le plus glacial bande-à-l'aise! (Gaiement.) Nous sommes tous garçons ici?

La Duchesse (souriant). — Il a donc l'avantage de vous connaître?

Célestine. — Oh! ne m'en parlez pas. J'eus un jour, je ne sais par quel caprice d'avoir quelqu'un d'encore plus blond que moi, le malheur de m'aventurer avec ce beau monsieur ; cela fut d'un nul !... Il est vrai qu'il resta sur le champ de bataille un diamant; mais vivent les gens qui savent les faire gagner!

La Duchesse (sentant une atteinte). — Comte, j'ai des cors, je vous en avertis. (Elle sourit.)

Madame Durut. — Oh! je le reconnais au langage des pieds. Chez moi, certain soir qu'il s'agissait d'enivrer un provincial et de lui souffler sa jolie femme, ne voilà-t-il pas mon maladroit qui, à table, en face du couple, se trompe, et, croyant faire une gentillesse à madame, vous appuie amoureusement un pied sur l'orteil goutteux du mari! Celui-ci de jeter le cri de quelqu'un qu'on mettrait à la broche et de retirer les jambes si promptement, si fort et si haut, qu'il soulève la table et renverse tout ce qui la couvrait. Figurez-vous le bacchanal, le tracas, la consternation d'une femme peu faite, alors, à de pareils événements!... Il est vrai que, depuis, nous en avons fait une rude lame... Comte, vous pouvez certifier ce que je dis.

Le Comte (froidement). — Qu'en faites-vous?

Madame Durut. — C'est du véreux maintenant. Elle vient encore de temps en temps dans ma maison de Paris, pour les moines.

La Duchesse. — Fi!

Le Comte. — Quant à moi, le l'ai totale-

ment perdue de vue, il y a bien six mois, depuis qu'elle m'a débauché mon valet de chambre.

Célestine. — Ce fut sans doute pour vous un grand crève-cœur que de perdre ainsi deux maîtresses à la fois?

Madame Durut. — Pourquoi pas trois? car la dame ne se faisait pas beaucoup prier pour faire le thème en deux façons.

Le Comte. — De la méchanceté! Il est assez plaisant qu'on gronde ici ces sortes de caprices, tandis qu'on veut bien les laisser en paix dans la société. Vous voilà trois femmes : laquelle de vous osera jurer de n'avoir jamais varié la manière de faire des heureux?

Célestine. — Monsieur le comte voudrait nous confesser apparemment. Quant à moi, je ne suis pas pressée de m'accuser de péchés dont il est très-possible que je n'aie aucun repentir. (Avec espièglerie.) Pends-toi, brave Crillon... (*).

Madame Durut. — Pour moi, je pose en

(*) C'est ainsi que Célestine trahit son goût bizarre, et fait sentir au comte qu'il a perdu, le matin, une belle occasion.

fait qu'il n'y a que les sots qui se privent d'user de tous leurs moyens. Je dis hommes et femmes. Avis à l'auditeur, beau chevavalier, qui semblez être à mille lieues de nous. Si j'étais un aussi joli garçon que vous, je ne me contenterais pas de tourner la tête aux femmes, je voudrais m'amuser encore à me faire lancer par tous les Villettes du royaume. Il en vient ici à qui ce chien de museau-là ferait faire, ma foi, de belles extravagances! Notre fortune serait faite à tous deux.

La Duchesse. — Taisez-vous, Durut. Voyez comme vous embarrassez ce pauvre enfant!

Madame Durut. — Lui! pas tant que vous l'imaginez, madame. Priez-le de vous raconter ses petites facéties d'écolier... Il y a passé, je vous le jure.

Le Chevalier (avec grâce). — Voilà qui est très-mal de ta part, ma chère Durut, et tu justifies le proverbe qui dit qu'on n'est jamais trahi que par ses proches.

Célestine. — Comment! on te l'a mis, mon cher petit chevalier? Si j'avais l'honneur d'être garçon, je donnerais beaucoup pour avoir la même joie.

Le Chevalier (l'embrasse et lui dit à l'oreille) : — Si des hommes pouvaient ressembler à la magique Célestine, je voudrais être la catin de tous les bougres de l'univers. (Elle lui rend son baiser avec transport, et risque, à la faveur de la table, de lui faire plus bas une visite d'amitié. En même temps, la duchesse sent une main du comte qui se faufile à travers l'ouverture de ses poches...)

La Duchesse. — Mais, mon cher comte, que voulez-vous donc me voler ?... Les mains sur la table, s'il vous plaît !

Madame Durut (avec malice). — Eh bien !... Célestine ! chevalier ! l'ordre est pour tout le monde ; à quoi diable vous amusez-vous donc là ?

Célestine (riant). — Voyez quelle tracasserie ! On ne peut donc, sans scandale, manier un peu les breloques du monde ?

Madame Durut (se levant brusquement et détournant la nappe). — Sacrebleu, quelles breloques ! C'est bien aussi la montre, ma foi !

Célestine (ainsi prise sur le fait, en donnant au charmant boute-joie un petit coup

badin) :— Au revoir donc!.. (A la société.) Puisqu'il faut reprendre le fil de la conversation, où en est-on? (Moment de silence.) Vous voyez, ma sœur, qu'on ne dit mot. C'était bien la peine de nous déranger !...

La Duchesse. — J'aime Célestine à la folie; si j'étais là, je l'embrasserais à cause de sa sincérité.

Célestine (accourant). — Ah! je viendrais de bien plus loin pour cueillir une faveur si douce. (Elles s'embrassent vivement; le chevalier a suivi sans trop savoir pourquoi.)

La Duchesse. — Eh bien! vous voilà?

Le Chevalier. — C'était pour observer de plus près la chose du monde la plus intéressante et que j'aime le mieux voir : deux jolies femmes se faisant des caresses.

La Duchesse (sans humeur). — Petit roué! tu venais tout bonnement à la piste de Célestine. Va, tu ne vaux pas les bons sentiments qu'on pourrait avoir la folie de prendre pour toi... Il me prend aussi fantaisie maintenant de consoler ce pauvre comte, avec qui j'ai bien quelques petits torts.

Madame Durut. — Quant à moi, j'aurais tort de ne pas vider cette bouteille : elle est digne de la bouche des dieux ! (Elle boit.)

Ce qu'a dit la duchesse n'avait pour but que de piquer un peu le chevalier, mais le comte l'a pris au pied de la lettre. En conséquence, profitant de ce que la duchesse s'est levée pour embrasser Célestine, il s'est glissé à la place de la première, et, méditant de la recevoir sur lui quand elle voudrait se rasseoir, il dispose tout si bien qu'en effet il se trouve qu'elle retombe à cru sur quelque chose qui surprend toujours agréablement les dames. Pour peu qu'un homme soit adroit en pareil cas, il est au but avant qu'on ait eu le temps de soupçonner son dessein... Bref, la duchesse est enfilée à cheval sur le comte et lui tournant le dos. Au même instant, cette coquette de Célestine, qui se proposait de faire au comte en passant quelque amitié, s'incline pour lui donner un baiser, qu'il reçoit en se penchant un peu sur la gauche derrière la duchesse. L'égrillard de chevalier profite de la posture de Célestine pour lui jeter ses jupons par-

dessus les hanches, et, sans dire gare, il lui plante vigoureusement ce dont tout à l'heure elle venait de s'amuser. La formation de cette assemblage est telle que les célestes figures de la duchesse et du chevalier se trouvent fort à portée l'une de l'autre. En dépit de la double infidélité, l'aimant du plaisir les attire; leurs bouches s'unissent, leurs langues s'enlacent; ils se baisent et se sucent avec fureur. Ainsi chacun des quatre acteurs se partage presque également; la volupté circule; le plaisir que la duchesse doit au comte, elle le communique au chevalier, qui le rend à Célestine, qui le ramène enfin à sa première source. Madame Durut est enchantée; elle boit un grand coup à la santé de la quadruple alliance, puis elle vient le plus près qu'elle peut examiner en tous sens cet intéressant impromptu. Elle s'assied enfin, tout contre le chevalier, dont elle caresse d'une main les dépendances, tandis que de l'autre elle se donne une électrique et très-active commotion. Bientôt on n'entend plus que soupirs, sanglots, petits mots charmants qui perdent tout à être répétés; gros mots de madame Durut

possédée d'une double ivresse, et qui ne se pique pas, comme on sait, de raffinement.

On se décompose enfin, on reprend des forces dans les flacons, on babille avec ce délire d'heureuse folie qu'aucun récit ne peut fixer. Un excellent café, suivi des liqueurs les plus fines, termine ce voluptueux dîner.

Le comte, très-pressé (ou qui feint de l'être) d'assister à l'auguste pétaudière, part tout de suite dans son rapide cabriolet. La duchesse reste. L'adroite et complaisante Célestine prête son ministère pour la mettre en état de paraître au spectacle. Le chevalier, dont on a renvoyé les chevaux et qui n'a rien de mieux a faire que de se reposer, suit aux Italiens son équivoque conquête, qui l'enlève dans un vis-à-vis d'une élégance achevée, attelé de deux anglais sans prix pour la vitesse et la beauté.

FIN DU PREMIER NUMÉRO.

NUMÉRO DEUX.

—

L'ŒIL DU MAITRE.

OU EN SOMMES-NOUS?

COLIN-MAILLARD.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

—





L'ŒIL DU MAITRE.

PREMIER FRAGMENT.

MADAME DURUT, CÉLESTINE.

Elles sont dans le logement de la première et sont occupées de compter. Chacune a sous les yeux un livre de dépense, dont elle vérifie les articles.

Madame Durut. — J'ai fait.

Célestine. — Et moi aussi, bien juste en même temps que toi.

Madame Durut. — A combien, d'après ton addition, se monte la dépense du mois?

Célestine. — A neuf mille six cent quatre-vingt-quatre livres douze sols.

Madame Durut. — Barème ne serait pas

plus correct que nous ; j'ai le même total, à six deniers près.

Célestine. — Tu as raison ; six deniers : je les oubliais à cette colonne.

Madame Durut. — La recette ?

Célestine. — Dix mille huit cent quatre-vingt-seize livres huit sols... sans deniers pour le coup.

Madame Durut. — On ne peut mieux. Eh bien, Célestine, quel est le métier, le commerce, soi-disant honnête, qui produirait par mois, à raison de nos fonds, un bénéfice net de douze cent douze livres cinq sols six deniers, tous frais faits et bien de petites fantaisies satisfaites, dont le prix se trouve englobé dans la masse des dépenses ?

Célestine. — L'observation est juste. Encore ce mois-ci n'a-t-il pas beaucoup donné.

Madame Durut. — Sans compter que j'ai réduit de près de mille écus les mémoires des bâtiments depuis l'approbation des comptes.

Célestine. — Tout doux, s'il vous plaît, ma chère sœur ; *j'ai* réduit est bientôt dit ! Oubliez-vous que ce rabais, c'est à moi qu'on

en a l'obligation, puisque j'ai fait ce qu'il fallait pour que M. du Bossage y souscrivît?

Madame Durut. — Tu cries, mademoiselle, avant qu'on t'écorche! Tiens, regarde, lis : « Trois cents livres de gratification à mademoiselle Célestine, pour le dixième d'une épargne de trois mille livres qu'elle a procurée à l'établissement. » Et cela sans préjudice de ta part d'associée.

Célestine. — C'est parler, cela, et j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à me faire trop valoir, que ce petit pince-sans-rire d'artiste s'est donné les airs de me le mettre (*) sept fois pendant la nuit qui fut le pot-de-vin de votre arrangement.

Madame Durut. — Sept fois, mon cœur; oh! sur ce pied, ce sera moi, ne t'en déplaise, qui lui compterai, le 30, les mille livres qu'il doit recevoir. Je ne me prévaudrai nullement des dix jours de grâce, et j'espère bien qu'en faveur de mon exactitude à payer il daignera me faire tâter de son savoir-faire.

Célestine. — Rien de plus assuré, car il m'a dit plus de trois fois, à travers les beaux

(*) Entre sœurs on ne se gêne pas.

transports qu'il me témoignait, que tu devais être une excellente jouissance...

Madame Durut (interrompant). — Je m'en pique...

Célestine (l'interrompant). — Mais que tu lui en imposais.

Madame Durut. — Le pauvre garçon ! Il est bien trop bon d'avoir peur de moi ! Qu'il vienne, je lui ferai connaître qu'on m'apprivoise assez facilement, et que les gens qui parlent par sept ont le plus grand droit de tout oser avec leur très-humble servante. Mais poursuivons notre besogne : combien d'abonnements reste-t-il encore à faire payer ?

Célestine. — D'abord celui du commandeur de Palaigu.

Madame Durut. — Qui ? ce grand jeudi(*)

(*) Chez les Aphrodites on nomme *jeudis* ces messieurs qui, tout au moins partagés entre l'œillet et la boutonnière (c'est-à-dire, une fois pour toutes, le cul et le con), avaient pour jour de solennité le jeudi, en l'honneur de Jupiter, le Villette de l'Olympe, comme tout le monde sait. Les femmes qui avaient la complaisance de se prêter au goût de messieurs les jeudis étaient connues sous le nom de *Janettes* (de Janus), à cause de leur double manière de faire des heureux. Les amateurs de ces sortes de femmes se nommaient en conséquence *Janicoles*. Les *Andrins*, en petit nombre, étaient ceux qui, ne faisant cas d'aucun charme féminin, ne fêtaient que des Ganymèdes.

qu'on dit malade d'un satyriasis incurable.

Célestine. — Et qui, depuis un mois à peine qu'il vient céans, a déjà fourbi tous les culs de la maison; il est homme à ne pas avoir épargné même celui de la vieille Pétronille.

Madame Durut. — Je réponds du moins du mien. Mais quelle rage! Quant à Célestine, il est clair qu'elle y a passé!

Célestine. — Eh! mais, sans doute, tout comme une autre. Un jour, il m'en contait; la fantaisie me prend de voir en quoi pouvait consister sa recommandable maladie. Ce caprice me mit en connaissance avec un engin d'une espèce tout à fait nouvelle pour moi. Figure-toi la dureté du fer, neuf ou dix pouces de fût, mais si peu, si peu de diamètre! Une manière de cerise fort étranglée dans son rétif prépuce couronne ce bel objet...

Madame Durut. — Je croyais que, pour continuer la description en termes de l'art, tu allais, après fût et diamètre, nommer le gland-chapiteau, et compter les pouces par modules. Depuis que nous sommes jusqu'au con dans l'architecture, on nous excède de ces mots techniques.

Célestine. — Laisse-moi poursuivre. Bref, j'ai dans la main le plus ridicule petit monstre de vit (celui-ci pour le coup est technique) que la nature ait jamais eu le caprice de produire. Je veux pourtant savoir s'il y a là de quoi faire passer agréablement le temps à une femme; j'essaye...

Madame Durut. — Eh bien?

Célestine. — Je suis complétement attrapée. Peu d'adresse; nul aimant; un limage sec, méthodique, dont chaque temps-poussé me fait un petit mal. Le cher commandeur s'aperçoit aussitôt que le jeu ne me plaît guère. D'ailleurs, il me paraît uu peu faisandé : la menace de ses baisers me fait détourner la tête. Il prend donc son parti galamment, déconne, et, me roulant sur le lit un demi-tour, vient tout uniment attaquer l'autre poste. Grâce à la manie que j'ai de goûter beaucoup ce genre d'hommage, cela prend; je fais même à mon homme le plus beau jeu du monde. Là, pour le coup, il est délicieux! On n'encule pas avec plus de précaution, de ménagements et d'accessoires agréables. Depuis ce temps, je distingue fort monsieur le commandeur, et me sers même

volontiers de lui, quand je suis assez en gaieté pour faire la chouette.

Madame Durut. — Sacrebleu, ma chère cadette, il eût été bien dommage que tu ne fusses pas coquine! Tu me dégotes, ou le diable m'emporte! et j'en suis jalouse quelquefois. Mais nous perdons du temps à babiller; à l'article suivant.

Célestine (d'après le registre). — L'abbé Suçonnet est en retard de trois semaines.

Madame Durut. — Peste! ne nous endormons pas, il faut se dépêcher de le faire payer. Bientôt ces malheureux calotins n'auront plus que les yeux pour pleurer. Je crains que la dette de celui-ci ne soit fort aventurée.

Célestine. — Je réponds de le soutenir dans le monde avec une certaine aisance, s'il veut s'aboucher avec quatre ou cinq femmes de mes connaissances, très-amateurs d'un service infiniment doux dont il sait parfaitement s'acquitter. Ne t'a-t-il jamais gamahuchée?

Madame Durut.—Jamais. Ces messieurs ne me voient guère qu'à la volée, à travers le tracas que je me donne pour leurs plai-

sirs. La plupart du temps on ne songe pas à me proposer la moindre chose.

Célestine. — C'est ce qui fait que parfois tu proposes toi-même, n'est-ce pas ?

Madame Durut. — Mais dame, quand le loup a faim il sort du bois !

Célestine. — Eh bien ! demande à l'abbé Suçonnet un quart d'heure de *glottinade.*

Madame Durut. — Qu'est-ce que cela ?

Célestine. — C'est le nom qu'il lui a plu de donner à sa manœuvre favorite. Monsieur Suçonnet, qui est un docteur, prétend que rien n'est plus significatif et qu'il convient absolument d'emprunter du grec le nom d'une volupté dont les Grecs nous ont transmis l'usage.

Madame Durut. — Que le mot nouveau soit grec ou parisien, tant il y a que la gamahucherie (en vieux style) est terriblement bonne. Ces Grecs ont eu bien de l'esprit d'avoir inventé cela.

Célestine. — Et sûrement l'abbé les surpasse à la pratique. Fais-toi glottiner par lui, ma chère Agathe, tu m'en diras des nouvelles.

Madame Durut. — Tope, ma chère Cé-

lestine! (Gaiement, en mettant un peu de papier dans sa tabatière.) Voilà pour ne pas oublier d'être glottinée par l'abbé Suçonnet. Après? (On reprend le travail.)

Célestine. — Ici viennent quelques articles véreux. Plusieurs aristocrates émigrants avaient écrit pour que leur abonnement continuât; ils en doivent le montant, et ils sont notés pour leur part des dépenses casuelles. Sans doute ils se flattaient de n'être pas aussi longtemps absents, mais, n'ayant point assisté, peut-être refuseront-ils d'entrer en compte?

Madame Durut. — Fi donc! Quel horrible soupçon! Ils payeront, Célestine. C'est de l'or en barre. Oh! s'il s'agissait de quelque dette d'un autre genre, comme pour habits, voitures, fournitures de domestiques, il y aurait peut-être à batailler pour le payement; mais quand il est question pour ces messieurs de demeurer Aphrodites, de n'être pas rayés avec ignominie de la plus heureuse liste, crois qu'ils y regarderont de plus près (*).

(*) Un statut de la dernière rigueur supprimait les mauvais payeurs. Les délais étaient très-courts.

Célestine. — Peut-être.

Madame Durut. — Je te dis que leur dette envers l'établissement est sacrée, et qu'ils sont trop bien avisés pour manquer d'y faire honneur.

Célestine. — Soit. J'admire en effet comment, tandis que tout le monde a l'air de mourir de faim, nous voyons venir ici nos habitués les poches pleines.

Madame Durut. — Tu serais bien plus surprise encore de voir les joueurs, quand nous aurons une partie ; ils regorgent d'or. Ce n'est pas que les espèces manquent, mais on n'ose en laisser voir, et plus on se refuse, par hypocrisie, pour de vrais besoins, ou pour un luxe extérieur que maintenant il est dangereux d'afficher, plus, en revanche, on est en état de faire des sacrifices pour de secrets plaisirs. Après?

Célestine. — Rien de plus en souffrance, quant aux abonnements ; mais voici quelques non-valeurs d'un autre genre : « Prêté, à madame de Braiseval, quinze louis. » Elle devait les rembourser au bout de huit jours, le mois est près de finir.

Madame Durut. — Passons; le lende-

main du prêt, je me suis fait rendre ces quinze louis par un vieil oncle de madame de Braiseval, assez sot pour être amoureux gratis de sa banale nièce. Si le pauvre diable savait à quel usage elle avait employé cet argent, il se repentirait bien, ma foi, d'en avoir fait le sacrifice. C'était pour récompenser le solide service d'un sauteur de chez Nicolet qu'elle venait de distinguer, mais non pas comme mademoiselle Célestine distingue le commandeur.

Célestine. — Si l'on jette des pierres dans mon jardin, gare la revanche! Au fait: quand madame de Braiseval parlera de payer, il faudra lui donner quittance?

Madame Durut. — Étourdie! que dis-tu? Il faudra recevoir (*).

Célestine. — Et si l'oncle a par hasard avec elle un éclaircissement?

Madame Durut. — Il l'aura probablement. Où sont les hommes assez généreux pour obliger incognito? Mais pour lors tu n'auras pas su, j'aurai négligé d'enregistrer cette recette et ne t'aurai prévenue de rien.

(*) Elle est un peu friponne, cette madame Durut.

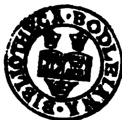
Tu me renverras la dame que je menacerai, auprès de son mari, de quelques confidences de ma part qui n'iraient à rien moins qu'à la faire coffrer pour le reste de sa vie. (Avec un air de mystère.) N'ai-je pas fourni à cette Messaline jusqu'à trois cent-suisses en un jour? Elle ne défout pas!

Célestine (soupirant). — Grand bien lui fasse! « Avances à la vicomtesse de Chatouilly, neuf cent soixante livres en différents articles. »

Madame Durut. — Cela sera bien payé. En attendant, cet argent n'est pas sorti de la maison. Il s'est répandu en petits salaires sur toute la marmaille mâle et femelle que je puis enrôler. Madame la vicomtesse a le talent d'occuper ici cette espèce pendant des matinées entières à se faire dorloter, manioter, tripoter, baisoter, suçoter, branloter, à six francs par heure pour chaque individu.

Célestine. — Voilà, par exemple, une bizarre fantaisie!

Madame Durut. — D'autant plus bizarre que si, par malheur, quelqu'un de ces petits êtres avait l'ombre d'un poil follet où tu



sais, la dame, furieuse, le mettrait brutalement à la porte et me laverait la tête d'importance. Mais est-on bien ras, bien scrupuleusement imberbe, ce sont de sa part des transports ! un délire! Après cela, c'est son tour de fêter tous ces petits engins, toutes ces petites moniches. C'est à mourir de rire, en vérité.

Célestine. — Et c'est là tout ce qu'elle fait?

Madame Durut. — Le plus souvent il faut bien qu'elle s'y borne; quelquefois pourtant un marmot précoce se trouve, à douze ou treize ans, bon à quelque chose...

Célestine. — Je le crois parbleu! bien; à neuf ans le petit cousin Georges bandait à merveille, et moi, qui n'en avais que huit, je m'amusais fort bien de sa petite broquette, que je ne suis pas même trop sûre de ne m'être pas mise une ou deux fois. Nous faisions du moins de bon courage tout ce qu'il fallait pour cela. Mais la vicomtesse, elle se donne le marmot?

Madame Durut. — Elle en fait ce qu'elle peut, cela ne fait que la mettre en train. Alors elle congédie la marionnette, et fait

entrer le premier venu de ses gens (qui sont tous des colosses), ou ce que je puis lui fournir ici de nouveau dans le même genre. Pour lors, un bracquemart du plus fort calibre la finit et la venge, cinq ou six fois, de l'innocente pinette qui vient de l'émoustiller.

Célestine. — Cela n'est pas si sot, au moins. A ce grand genre, je parierais que cette femme est du plus haut vol.

Madame Durut. — Oh ! je t'en réponds !

Célestine. — Cela parle de soi-même : qu'une petite bourgeoise se détraque, je la vois se permettre tout platement de faire cocu son imbécile d'époux avec un, deux ou six voisins de sa sorte, à travers des peurs et des périls inexprimables, et puis c'est toujours à recommencer. Mais vive la qualité ! C'est dans cet ordre que les belles imaginations déploient toutes leurs ressources. Que j'aime ces ambitieux tempéraments qui savent tout accaparer, tout s'approprier, qui font contribuer à servir leurs insatiables désirs tous les âges, toutes les conditions ! Que j'aime ces femmes brûlantes qui...

Madame Durut (lui riant au nez). — Que le diable t'emporte avec ta bouffée d'élo-

quence! Veux-tu te donner ici les airs d'une motionnaire du Palais-Royal, ou te crois-tu à la tribune d'un bordel? Allons, mademoiselle, à nos comptes, et tâchons d'en finir, car il est onze heures et ton estomac doit t'avertir, comme le mien, que nous n'avons pas déjeuné.

Elles reprennent leurs calculs sans plus s'occuper d'autre chose. Cette tâche achevée, madame Durut sonne pour avoir du café. On la fait longtemps attendre. Comme cette lenteur a quelque chose d'extraordinaire dans une maison où elle a établi la plus ponctuelle exactitude à servir, elle s'impatiente, se lève brusquement et va s'éclaircir des causes de ce retard.

MADAME DURUT, CÉLESTINE, ZOÉ (*) LOULOU. (Même lieu.)

On entend d'abord madame Durut tem-

(*) Zoé, la négrillonne dont il est parlé au premier numéro, le plus piquant museau qu'aient jamais fourni les moules camus de la Côte-d'Or. Noir d'ébène, œil phosphorique, dents admirables; taille non formée encore, mais svelte et pleine de grâces. De la sensibilité, des désirs et de l'espièglerie. Zoé, déjà depuis six ans en France, est bien élevée, n'a plus le jargon de ses semblables. On connait Loulou.

pêter. Voici les premières paroles qu'on distingue :

Madame Durut (encore au dehors). — Oh ! je vous apprendrai, sacrée graine de couilles ! à foutrailler ainsi dans ma maison, au lieu de faire votre service.

Elle entre, ramenant avec violence Loulou débraillé et Zoé décolletée. Elle les rudoie et les secoue, furieuse.

Célestine (à madame Durut). — Te voilà terriblement en colère ! Il s'est donc passé quelque chose de bien grave par là-bas ?

Madame Durut. — Je t'en fais juge. Tandis que nous croquions ici le marmot à attendre notre déjeuner, le petit scélérat, qui devait l'apporter, ne s'amusait-il pas à exploiter mademoiselle sur le coin de la table à manger ! Pendant ce temps, le café, posé sur le marbre du buffet, refroidissait à son aise. Comment donc ! si je n'étais pas survenue, ils en avaient encore pour je ne sais combien de temps ; à peine ma présence a-t-elle pu leur faire lâcher prise.

Célestine. — Je le conçois : quand on y est, il y fait si bon ! Il faut convenir pourtant que l'endroit et surtout le moment

étaient mal choisis. Voilà ce que je vois de plus criminel dans leur affaire.

Madame Durut (courroucée). — Tu te fiches de moi, je pense! J'y vois bien d'autres crimes, ma foi! et les impudents vont être corrigés en conséquence.

Loulou (à part, plus en colère qu'affligé).- — Nous verrons ça!

Ce n'est pas sans quelque peine qu'il vient à bout de renfermer dans un étroit pantalon son petit engin, encore tout en train de bien faire. Zoé demeurerait la gorge découverte, si Célestine n'avait la curieuse complaisance de lui rajuster son fichu, après avoir, chemin faisant, un peu visité les séditieux morceaux qui décorent cette poitrine satinée.

Madame Durut (à Zoé).—De quel droit, petite effrontée, au lieu de vous tenir là-bas, où vous attache votre devoir, avez-vous osé venir de ce côté, où il vous est absolument défendu de paraître quand on n'a pas sonné pour moi? Parleras-tu, coquine? (Elle lui donne un soufflet.)

Zoé (sanglotant). — Mon Dieu, maîtresse, Loulou m'avait appelée; j'ai cru que c'était de votre part.

Madame Durut (à Loulou). — Ah! c'est donc toi, petit fripon, qui...

Loulou (coupant). — Eh bien, oui, c'est moi! Quoi! ne semble-t-il pas que votre pavillon soit une église! Encore entre-t-on bien à l'église sans tant de compliments!...

Madame Durut. — Attends-moi, petit malheureux, je vais t'apprendre à parler! (Elle lève le bras comme pour le frapper, mais elle n'en a pas le courage, et certain regard qui demande presque excuse est bien d'accord avec le geste menaçant.) Pourquoi avoir appelé cette petite gueuse?

Loulou (avec humeur). — Vous l'avez bien vu, peut-être. Dame! si nous nous sommes joints, c'est qu'apparemment ça nous faisait plaisir et que j'avions nos raisons.

Madame Durut (redoublant de fureur). — Vos raisons! vos raisons! Ah! petit coupe-jarret tu fais le mutin, je pense! tu vas voir! (Elle fait semblant de chercher un bâton, mais n'a garde de paraître remarquer ce qui serait sous sa main de propre à exécuter son projet de vengeance.)

Loulou (avec arrogance). — N'y venez

pas, au moins. Il n'y a ce que vous savez bien (*) qui tienne. Sans tant de barguignage, si vous n'êtes pas contente, mettez-nous tous deux à la porte : j'nous passerons bien de vous.

Madame Durut (avec embarras)— Mais voyez un peu ce petit maroufle ! (Se tournant contre Zoé.) C'est pourtant cette gaube-là qui cause ici tout ce désordre. (Elle lui court sus pour la frapper. Célestine se met devant et la sauve.)

Loulou (en fureur). — Jarnidié, madame, ne vous avisez pas de frapper. Les maîtres n'ont plus droit de ça, je vous le soutiens. (Il jette son chapeau avec colère.) Il faut que tout ce chien de train-là finisse ! j'aime mademoiselle, je m'en pique, et je vous le dis, la. Elle me fait l'honneur de m'aimer aussi, et, fichtre ! vous le savez bien, puisque vous avez vu ça...

Célestine (avec modération). — finis, petit morveux ! tu manques à ta maîtresse.

Loulou. — Qu'est-ce que ça me fait ? Je ne voulons plus de son fichu service. Eh

(*) Allusion peu respectueuse à certaines particularités qui avaient lieu parfois entre eux.

bien! n'est-on pas libre donc? J'sortons et j'allons nous marier.

Zoé (à madame Durut, d'un ton doux).— Oh! mon Dieu oui, maîtresse, c'est pour cela...

Madame Durut (plus furieuse). — Et toi aussi, vipère. Je vais faire entrer le sourd (*), et leur en faire donner... (Elle veut tirer le cordon d'une sonnette; mais Célestine l'en empêche.)

Loulou. — Qu'il s'y frotte! (Il tire de sa poche, en menaçant, un petit couteau de six sous, à prix fixe. Madame Durut a des convulsions de rage.)

Célestine. — Un moment : ne t'emporte pas et ne fais rien dans la colère. (Elle ouvre la porte d'un cabinet.) Passez là dedans, vauriens que vous êtes, on vous parlera tout à l'heure. (Elle leur fait à part une mine d'amitié qui les décide à obéir; elle les enferme.)

Madame Durut. — Mais tu n'y penses pas! tu les mets ensemble! ils vont encore...

(*) Le portier sourd était l'inexorable exécuteur de toutes les fessées que madame Durut se croyait en droit de faire appliquer à sa marmaille domestique.

Célestine (avec humeur), Il s'agit bien, ma foi, d'avoir ce souci. Apaise-toi, et m'écoute. (*Elle baisse un peu la voix.*) Imagines-tu donc qu'une fille née dans un climat brûlant, et qui depuis deux ans ne cesse d'éponger, manier, caresser tous les engins qui viennent s'ébattre céans, va demeurer insensible comme un terme, et n'aura jamais envie de se le faire mettre ?

Madame Durut. — Fichu raisonnement! Ne dirait-on pas que la coquine chôme! Se passe-t-il une semaine sans qu'elle soit plus ou moins enfilée?

Célestine. — Oui, par des capricieux qui, le plus souvent, ne lui plaisent guère, ou qui lui en imposent, ou qui, étant d'un âge trop disproportionné, ne lui donnent pas l'ombre du plaisir. Mais avec Loulou, joli, frais, son égal, et qu'elle peut dominer, c'est autre chose; cette fortune est délicieuse pour elle. Ce n'est pas tout d'avoir l'autorité, ma sœur, il faut être juste.

Madame Durut. — Tout cela est bel et bon. Mais est-il juste aussi que cette petite salope ait appris à ce petit polisson une chose... sur laquelle je voulais qu'il demeu-

rât quelque temps encore tout à fait ignorant?...

Célestine (interrompant). — Parce que tu te réservais de la lui apprendre toi-même. Crois-moi, dans ce genre, c'est duperie d'instruire à demi. Dès qu'un écolier, une fois, a connaissance du con, le diable a bientôt fait de lui révéler tout ce qu'on en peut faire. Il fallait, tout d'un temps, passer maître ton blanc-bec, et si Zoé te l'a soufflé, tu n'as, en vérité, que ce que tu mérites. Mais laisse-moi-là ce petit balourd. Il n'y a pas un de ses camarades qui ne vaille, ou mieux, pour ce que tu faisais de lui. Léger, Lavigne, branlent et gamahuchent comme des anges; tu peux t'en rapporter à moi. Je veux que tu renvoies Loulou, dont la duchesse se plaignait encore l'autre jour, et qui me paraît avoir un mauvais caractère... Mais où vas-tu donc?

Pendant toute cette tirade madame Durut a paru distraite et rêveuse; elle vient de se mettre à genoux pour regarder par le trou de la serrure du cabinet où sont enfermés les coupables. Elle les surprend recommençant à commettre la faute pour laquelle ils sont punis.

Madame Durut (avec bruit). — Tiens, tiens, Célestine, ne l'avais-je pas bien dit? Ils n'en font pas à deux fois... Il se laisse faire! C'est elle qui le fout, la chienne!

Célestine (déplaçant sa sœur). — Il faut voir cela... (Elle regarde.) Ma foi! ce sont de bons enfants. Ils nous entendent fort bien. Ils n'en vont pas moins leur petit train; voilà de la vocation! (Elle se lève.) A leur place, j'en aurais fait autant. Rien ne console comme un petit coup à la dérobée...

Madame Durut (qui a pris la place à l'instant où Célestine l'a quittée). — C'est pour me braver! Non, non, je ne souffrirai pas...

Célestine (la prenant par le bras). — Lève-toi!... arrache-toi, te dis-je, de cette maudite serrure... (Elle chante.)

Ne dérangeons pas le monde;
Laissons chacun comme il est...

Madame Durut (ne se dérange pas encore; après une petite pose.) — Oui, oui, déchargez, chiens maudits! vous allez maintenant trouver à qui parler. La clef, Célestine! (Elle tremble de fureur.)

Célestine (donnant la clef). — La voilà, mais je gage qu'ils se seront mis sous la sauvegarde des verrous, et ils auront fait à merveille.

En effet, la clef tournée, la porte ne s'ouvre point. En vain madame Durut l'agite avec violence, s'estropie à force de frapper des pieds et des poings : l'heureux couple demeure tranquille. Pour lors, la Durut, partant comme un trait, va chercher assistance; mais avant son retour Célestine, secrète protectrice de tout intérêt libertin, a fait évader les bons enfants, leur conseillant d'aller se cacher séparément, jusqu'à ce que cette importante affaire se soit un peu civilisée. A peine sont-ils en sûreté que madame Durut rentre, suivie d'un aide-jardinier muni d'une hache.

Madame Durut (de loin encore et toujours en fureur). — Qu'on me jette cette porte en dedans, tout de suite!

Célestine (gaiement). — Ce n'est pas la peine; les moineaux sont dénichés. (Au jardinier.) Gervais, retirez-vous. (Il obéit.) Que de bruit, ma sœur! De la vilaine jalousie à l'occasion d'un morveux de domestique! tu perds l'esprit.

Madame Durut. — Que sont-ils devenus ?

Célestine.— Qu'importe?

Madame Durut. — Ils n'échapperont point à ma vengeance.

Célestine. — A bon compte, ils n'en ont pas eu le démenti ; sous ton nez ils ont fait leur affaire... Il n'y avait qu'à rire de toutes ces espiègleries. Voilà pourtant une insurrection du plus dangereux exemple pour cet ordre de serviteurs, et qui rend indispensable de chasser monsieur Loulou ; oui chasser, sans pitié pour ton fichu caprice ; j'entends que tu ne gardes le petit drôle sous aucun prétexte.

Madame Durut (un peu à contre-cœur.) — Soit. Il fera bien de ne pas se montrer devant moi ; je lui arracherais les yeux !

Célestine. — Non, tu le caresserais ; quant à Zoé...

Madame Durut (avec feu). — Chassée, sans miséricorde !

Célestine. — Cela te plaît à dire. Il faut songer qu'elle nous tient lieu de cent cinquante louis dont cet escogriffe de créole nous faisait banqueroute, sans l'accommo-

dement qui te fit agréer cette petite créature; si elle veut nous rembourser (et peut-être le pourrait-elle), à la bonne heure; sinon elle restera. Tu sais qu'elle nous est fort nécessaire, et comment la remplacer?

Madame Durut. — Oh! gâte-la donc tant que tu voudras. Je te jure, moi, qu'à sa première fredaine, puisqu'elle a tant de goût pour se faire mâtiner, je lui fais passer impitoyablement sur le corps une vingtaine de forts de la Halle, et qu'elle en aura jusqu'à ce qu'elle crève sur la place.

Célestine. — Si j'étais condamnée à mourir, je ne voudrais pas d'un autre supplice; mais remettons le jugement de ce grand procès à un moment plus calme, et d'abord déjeunons... (Elle sonne.) Je ne perds pas la tête, moi pour qui mons Loulou n'est de rien. Respirons, et nous songerons ensuite à mille petits soins qu'exige la négociation singulière pour laquelle on doit se rendre céans à cinq heures précises.

OU EN SOMMES-NOUS?

SECOND FRAGMENT.

La conversation qu'on va lire se passe dans le logement de madame Durut, où l'usage est d'introduire d'emblée toutes les personnes connues qui ont à lui parler.

LA MARQUISE (*), MADAME DURUT.

La Marquise (gaiement). — Me voici!
Madame Durut. — Soyez la bien venue,

(*) La marquise de Fièremotte : vingt et un ans ; brune, grande, svelte. Taille de Minerve, traits gracieux et fins, aux yeux près, qui sont longs, à fleur de tête et décorés de prunelles brûlantes, si grandes, qu'on n'en voit jamais que les deux tiers dans les moments de la plus pétulante vivacité. Le nez, fin, bien dessiné, n'est ni aquilin, ni en

madame la marquise. Vous arrivez la première, mais la personne que vous attendez sera probablement bientôt ici.

La Marquise. — Je n'aime pas cette négligence : elle ne présage rien de bon.

Madame Durut. — Permettez; vos ordres étaient pour cinq heures (elle regarde sa montre) : il n'est que quatre heures vingt-six minutes.

La Marquise. — Avais-je dit cinq heures? J'aurais donc pu rester quelques moments avec ce pauvre vicomte que j'ai impitoyablement jeté à la porte de sa petite maison de la barrière, sans me laisser fléchir par les instances qu'il me faisait de m'y reposer. Je le connais : il m'aurait amusée; j'ai craint d'arriver trop tard à mon rendez-vous. Quand il s'agit d'affaires...

l'air; un méplat piquant le termine. Certain duvet noirâtre à la lèvre supérieure donne à cette physionomie un air de guerre amoureuse qui n'est point menteur; jolis pieds, jolies mains; beaucoup de cheveux, peu de gorge, et tout juste le degré d'embonpoint qui précède la maigreur. La marquise est d'ailleurs petite-maîtresse sans le savoir. Exigeante, mais bonne; très-fière avec les gens qu'elle ne connaît pas; excessivement familière quand elle a fait connaissance et qu'on a le bonheur de lui plaire.

Madame Durut. — Sans doute, et d'aussi importantes encore que celle qui vous conduit ici, je conçois que l'on doit se piquer d'exactitude.

La Marquise. — Voilà pourtant une demi-heure que je vais regretter.

Madame Durut. — Vous savez, madame la marquise, qu'ici on ne manque pas de moyens de tuer le temps. Madame voudrait-elle... un livre ?

La Marquise. — Je ne lis jamais.

Madame Durut. — Madame ferait peut-être plus volontiers un tour de jardin ?

La Marquise. — Il fait trop de vent.

Madame Durut. — Je puis procurer à madame un peu de société.

La Marquise (avec indifférence). — Comme quoi ?

Madame Durut. — J'ai là-haut un baron allemand... Il n'est éveillé que depuis une heure. C'est dommage qu'il ne soit pas encore ivre, autrement...

La Marquise. — Quel amphigouri faites-vous-là ?

Madame Durut. — Je dis des choses fort raisonnables.

La Marquise. — Vous me proposez un Allemand? un ivrogne?

Madame Durut. — A la bonne heure, mais vous allez un peu vite, et vous ne m'avez pas laissé le temps de vous expliquer que mon baron n'est pas un homme ordinaire. D'abord, il est porteur d'un goupillon de huit à neuf pouces.

La Marquise (avec dédain). — Je ne vois que cela.

Madame Durut. — Que Dieu vous conserve la vue, madame!

La Marquise. — Après?

Madame Durut. — Et puis, lorsqu'il s'y met, il n'est pas chiche d'eau bénite, et ce n'est, ventrebleu! pas de l'eau bénite de cour.

La Marquise. — C'est quelque chose; la figure?

Madame Durut. — D'un gros réjoui.

La Marquise. — L'âge?

Madame Durut. — Vingt-quatre ans tout au plus.

La Marquise. — La couleur?

Madame Durut. — Il est blond.

La Marquise. — Fade?

Madame Durut. — Au contraire, une nuance de plus il serait relevé.

La Marquise. — Cela parle-t-il?

Madame Durut. — Allemand, oui; il commence à jurer passablement en français.

La Marquise (ironiquement). — Comment donc! vous me parlez là d'un petit seigneur bien aimable!

Madame Durut (avec finesse). — Il faut le voir quand il est monté.

La Marquise. — Vous êtes folle, ma chère Durut; que voudriez-vous que je fisse d'un ivrogne, moi qui les déteste?

Madame Durut. — Oh! mais celui-ci ne boit pas par défaut; c'est par régime, par nécessité...

La Marquise. — La soif est donc chez cet homme une maladie?

Madame Durut. — Non pas, mais au contraire un principe de santé. Il faut que monsieur de Widebrock ait bu pour qu'il se souvienne qu'il est au monde,... autrement on le croirait en léthargie. Vers la troisième bouteille, son âme, qui s'est cachée on ne sait où pendant les heures d'inaction, recommence à vivifier la matérielle enve-

loppe. Alors les bras, les jambes, les yeux et le reste, tout cela commence à se mouvoir et peut aller par degrés un train de diable à mesure que les flacons sont mis à sec. Il a soupé tête à tête hier avec une chanoinesse de Maubeuge, qui ne sable aussi pas mal. Elle a confessé ce matin sept crises, et je sais qu'elle ne compte ordinairement que de la troisième opération, qui est la première qui lui fait plaisir, car elle est aussi comme le baron, dans un autre genre, un peu difficile à émouvoir. Ils ont bu quatorze bouteilles...

La Marquise. — Voilà bien de l'étalage pour sept misérables services. J'ai cela en deux heures toutes les fois que je veux bien veiller avec Foutenville, qui ne soupe qu'avec une compote et deux verres d'eau. Cependant je voudrais peut-être voir ce baron comme une curiosité. Mais du secret : on me honnirait parmi mon monde si l'on savait que pareil caprice pût m'être passé par l'esprit. On se gâte au moins en fréquentant cet hospice.

Madame Durut. — J'avais cependant ouï dire qu'avant que nous eussions l'honneur

de coucher madame la marquise sur notre registre, elle avait bien voulu s'humaniser parfois avec ses laquais.

La Marquise (sans humeur). — Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? Vous aviseriez-vous de mettre en parallèle nos gens, élégants, jolis garçons, stylés la plupart du temps par nous-mêmes, avec des étrangers, des automates, c'est le mot?

Madame Durut. — J'avoue n'avoir pas d'abord saisi cet objet par le beau côté.

La Marquise. — La main à la conscience, ma chère Durut, avouez-moi que, même en France, il n'y a pour le boudoir que le militaire et la haute livrée. Tout le reste est à faire pitié... Quelquefois encore les talents se font distinguer, mais tous ces illustres sont si capricieux, si gâtés, et d'ailleurs si peu propres à la chose! Le chanteur craint d'affaiblir sa poitrine, le danseur ménage ses jambes et craint de ne pouvoir s'enlever. Un bel esprit, ne m'en parlez pas! Dans les bras d'une femme il chantonne un hémistiche, et si quelque rime longtemps implorée lui survient, il quitte son travail pour courir la mettre en écrit... Mais lais-

sons cette discussion, et parlons enfin de l'objet pour lequel je suis ici. L'homme que tu m'as choisi remplira, comme tu me l'as mandé, toutes mes vues ?

Madame Durut. — Je crois pouvoir en répondre.

La Marquise. — Il est bien fait ? ni trop, ni trop peu remarquable ?

Madame Durut. — Absolument tel que je vous l'ai dépeint.

La Marquise. — On pourra le montrer partout ?

Madame Durut. — C'est un homme très comme il faut ; il a servi quelque temps ; mais pauvre et sentant qu'il ne sortirait jamais des grades subalternes, il quitta... Au surplus, il est bon gentilhomme...

La Marquise. — C'est son affaire. Les preuves que je lui demanderai ne sont assurément pas de la compétence de Chérin. D'ailleurs, où je veux le mener il se trouve, en manière de gentilshommes, des gens... au niveau desquels il n'est pas difficile de se mettre. Ah, quel mélange j'ai vu tout par là, dans mon premier voyage ! Quelle dose de foi ne me faillait-il pas avoir pour atta-

cher l'idée de chevaliers français à des matamores en moustaches, costumés à la diable, et se donnant comme exprès une tournure de mangeurs de petits enfants! J'avoue que j'ai vu, par contre, la plus agréable jeunesse et des individus qui seraient délicieux ailleurs. Mais dans ces foyers où du matin au soir on les travaille dans le sens de leur destination, les plus aimables ont sur l'article des femmes un air de désintéressement... qui m'a réduite, en un mot, à revenir exprès à Paris chercher un être à ma fantaisie, et que je puisse à mon tour travailler selon mes projets. Je ne veux pas d'un compagnon de voyage effeminé, suspect d'aucun genre de mollesse.

Madame Durut. — Celui que vous verrez est brave comme son épée. Quoiqu'il ait un grand air de douceur, il n'en a pas moins couché déjà sur le carreau deux fendants, dont l'un était le meilleur écolier de mon cousin (*).

La Marquise. — Ce n'est pas non plus un tapageur qu'il me faut.

(*) Ce cousin est apparemment quelque fameux maître d'escrime que nous n'avons pas l'honneur de connaître

Madame Durut. — Vous serez contente, vous dit-on.

La Marquise. — Tu l'as prévenu que s'il était agréé, rien ne lui manquerait?

Madame Durut. — Ce n'est pas ce qui a paru l'intéresser le plus. Il a beaucoup demandé si vous étiez aimable. Je vous ai définie sans vous flatter. Il a paru transporté de plaisir. Comme j'ai scrupuleusement évité de parler de vos agréments, il doit supposer que vous en êtes peu pourvue ; il a eu la délicatesse de ne pas marquer à cet égard la moindre curiosité.

La Marquise (avec demi-soupir). — Voyons; tu aurais eu la main bien heureuse! Du temps qui court, les hommes délicats sont des phénix ! Puisses-tu ne t'être point abusée!... (Elle bâille.) Bon Dieu! que cette demi-heure est longue!

Madame Durut. — Il y a tout juste six minutes que vous l'endurez.

La Marquise. — Pourrait-on avoir un de ces petits amuseurs?

Madame Durut. — A votre service. Il y a une place vacante; si madame la marquise protégeait quelqu'un?

La Marquise (froidement). — Non; mon Médor est mûr, la barbe lui pousse, et il trousse déjà toutes les filles du quartier. Je vais le reléguer à l'écurie.

Madame Durut. — Je voudrais une place de ce genre pour mon Loulou, que je réforme (elle s'attendrit) et ce n'est pas sans bien du regret.

La Marquise. — Vous êtes folle, Durut; tout le monde se plaignait de ce petit malotru. L'Enginière m'en parlait encore il y a deux jours. Qu'a-t-il donc fait pour perdre votre extrême faveur, qui seule le soutenait envers et contre tous?

Madame Durut. — Il s'est permis une rébellion abominable. C'est, j'en jurerais, un fichu jacobin (*) déguisé, qui le voit ici deux ou trois fois par semaine, et qui l'aura dégoûté de mon service pour l'attirer chez lui.

La Marquise (avec effroi). — Vous venez de me glacer! Prenez garde, au moins, ma chère Durut. Ici des jacobins! Si la peste se déclare une fois dans cet asile du plaisir,

(*) Non pas un dominicain, mais un de ces Jacques Clément (ou Incléments) du Manége.

personne n'y mettra plus le pied. Vous êtes ruinée, et nous au désespoir.

Madame Durut (sonnant). — J'y regarderai de près, je vous le jure. (On frappe deux petits coups au dehors pour marquer qu'on est à portée de recevoir le commandement.) Madame la marquise veut-elle Léger? Lavigne? Criquet?

La Marquise. — Le petit brunet de l'autre jour, il a tout plein d'intelligence...

Madame Durut (à voix basse). — Je le crois! c'est Célestine elle-même qui l'a dressé. (Plus haut.) Belamour? (On frappe trois petits coups pour marquer que l'on a entendu et que la commission va être faite.)

La Marquise. — Le met-il?

Madame Durut. — Si l'on voulait; mais cela n'irait nullement à madame la marquise.

La Marquise. — C'était pour savoir seulement, car je ne donne pas dans les marmots. (On siffle pour annoncer quelqu'un d'attendu.)

Madame Durut. — Voici pour le coup votre homme... (En même temps Belamour

paraît. A Belamour :) Conduisez madame au numéro 8 et servez (*).

La Marquise passe fort gaiement avec Belamour à l'endroit qui lui est destiné. Madame Durut ferme après eux et se dispose à recevoir la personne que le sifflet vient d'annoncer. C'est en effet le cavalier attendu pour l'objet de madame de Fièremotte. Celle-ci, tandis que madame Durut va préparer encore mieux le nouveau venu, se fait rendre par Belamour un petit service fort agréable, dont elle attend l'effet en lisant un des plus chauds passages de la *Matinée libertine*, qui se trouve, avec d'autres brochures du même genre, sur une chiffonnière, conformément à l'usage établi dans cet hospice de prévenir, en tout genre, les désirs des habitués.

LIMECOEUR (**), MADAME DURUT.

Madame Durut. — Vous arrivez à pro-

(*) C'est le mot d'étiquette, afin que le petit serviteur se prête à tout ce qu'on pourra lui prescrire.

(**) Limecœur : belle figure dans la genre robuste et prononcé. Traits mâles sans dureté, physionomie grave

pos, monsieur de Limecœur. La belle dame est ici depuis quelque temps : elle commençait à perdre patience.

Limecœur. — Je crois cependant n'être pas en retard... (La pendule sonne cinq heures.) Voilà ma justification ; au surplus, ma chère madame Durut, comme je ne viens que pour me dédire...

Madame Durut (étonnée). — Comment ?

Limecœur. — J'ai réfléchi sérieusement sur le parti que j'étais sur le point de prendre avec trop de légèreté. J'ai senti qu'un homme de mon état, ayant mes sentiments, s'exposerait beaucoup...

Madame Durut (avec embarras). — Parlez bas, je vous prie... (Elle va examiner si personne n'est à portée d'entendre.) Où avez-vous dîné ? êtes-vous ivre ?

Limecœur. — Laissez-moi vous déduire mes raisons. Quel rôle, s'il vous plaît, jouerais-je là-bas, jeté parmi l'essaim de nos

sans tristesse, adoucie par le caractère sensible des yeux et spirituel du sourire. Jambe musculeuse, mais déliée du bas ; poitrine élevée. En tout, une tournure plus voisine de celle des gens de la cour que de celle des piliers de garnison ; vingt-cinq ans.

héros, que je verrais ne respirer que pour le salut de l'État et du roi, tandis que j'y serais honteusement, moi, le greluchon d'une femme? Non, ma chère Durut, la chaîne du plaisir, le bonheur de sortir du labyrinthe des embarras par la plus agréable porte, ne me tentent point assez pour me faire oublier ma naissance, un état que je regrette, en un mot ce que je dois à ma famille, au public, à moi-même...

Madame Durut. — Vous êtes fou, mon cher monsieur; mais ce qu'il y a de malheureux, c'est que vous l'êtes froidement et d'une manière bien maussade. Il faudrait toute une harangue pour réfuter les mille et une bêtises que, ne vous en déplaise, vous venez de distiller dans votre court exposé. Au surplus, j'ose espérer de votre honnêteté que vous vous prêterez du moins à ce qui convient, pour que je n'essuie point à votre occasion une scène fort désagréable.

Limecœur. — Vous pouvez tout exiger.

Madame Durut. — Il ne s'agit que de garder *in petto*, jusqu'à nouvel ordre, vos étranges scrupules, et de vous comporter

aujourd'hui comme si, tout de bon, vous aviez envie de nous tenir parole.

Limecœur. — Quel bien en résulterait-il?

Madame Durut. — D'abord je ne serai pas compromise. Ensuite que, peut-être, tout naturellement la dame en question vous ouvrira quelque porte par où vous pourrez décemment échapper. Car enfin vous n'êtes encore ni visité, ni essayé. Toutes les apparences sont en votre faveur, je l'avoue, mais nous avons sous la main tant de gens qui conviennent admirablement pour notre objet...

Limecœur. — Il y aurait moyen, ce me semble, de donner à l'arrangement projeté des formes moins humiliantes pour un homme de mon état...

Madame Durut. — Oh! nous baisons bien les mains à votre état, mais c'est de quoi nous nous foutons (*), entre nous...

Limecœur. — Ne serait-il pas bien naturel, au lieu de ces tournures qui assimilent un galant homme à un cheval mar-

(*) Nous sommes convenu, une fois pour toutes, avec le lecteur, que madame Durut a son franc parler.

chandé à la foire, que cette dame m'accordât une heure de franc tête-à-tête? Si nous nous convenions bien fort,... alors...

Madame Durut (portant avec tranquillité les mains à la culotte de Limecœur et le déshabillant). — Je vais d'abord juger d'une partie des convenances. (Elle met à l'air un boute-joie roide et d'une louable dimension.) Ceci, premièrement, ne fera nullité.

Limecœur. — Heureusement on ne me prend jamais sans vert.

Madame Durut (sans mot dire, examine en connaisseuse tous les détails principaux et accessoires). — Et combien,... mais de bonne foi, combien cela peut-il, l'un dans l'autre, fournir dans le courant du mois?...

Limecœur. — Je ne me suis point occupé de cette expérience, mais je puis, sans gasconnade, garantir pour un certain temps deux ou trois services par jour.

Madame Durut (ironiquement). — Deux ou trois! sans craindre la pleurésie! Vous êtes économe, à ce que je vois. Je ne vous demande pas si vous vous entendez à tout l'accessoire; il serait d'autant plus néces-

saire, que vous ne vous obligez pas à des merveilles quant au capital.

Limecœur. — Franchement, madame Durut, cette conversation ajoute beaucoup à mes répugnances. Forgez quelque excuse polie qui me fasse pardonner ma retraite. (Il plie boutique.) Je pars.

Madame Durut. — Et vous ferez une sottise insigne. Cependant, demeurez un moment; je vais essayer (sans savoir encore comment m'y prendre) de rompre la partie quant à l'émigration. Peut-être accrocherai-je pour vous la faveur d'une séance. Vous ne la méritez guère; n'importe. Il suffit que j'aie pris intérêt à vous, pour que je ne vous abandonne pas absolument. Attendez ici : d'ailleurs, sans mon signal, on ne vous ouvrirait nulle part.

Elle est sortie d'assez mauvaise humeur pour aller raconter, de point en point, à la marquise tout ce qu'on vient de lire. Celle-ci, fort émoustillée par le service de Belamour, et la tête montée par la lecture du livre en question, se trouve singulièrement contrariée. Après un moment de réflexion :



La Marquise. — Il est clair que cet homme est un sot; mais il est estimable et c'est peut-être ce dont nous devions le moins nous flatter. Va lui dire, Durut, qu'il n'y a rien de fait, mais qu'avant de rompre toute négociation je veux causer un moment avec lui.

Madame Durut. — Vous allez le mettre au comble de la joie.

La Marquise.— Allez. Informez-vous de ce que fait le baron allemand. Qu'il se monte, eutendez-vous? J'aurai peut-être besoin de cette distraction pour effacer le sérieux de tout ceci. Emmenez cet enfant, je vous le recommande : il sert comme un petit ange. (A Belamour, en lui donnant un louis.) Va, mon bel ami.

Belamour baise respectueusement la main de sa bienfaitrice, et se dispose à suivre madame Durut.

Madame Durut. — Ainsi donc je puis introduire notre philosophe.

La Marquise. — Oui, s'il consent au *masque aveugle* (*)... Qu'on prépare quel-

(*) Le masque aveugle n'est qu'un quart de masque de cire, noir, qui, portant sur la saillie du nez, les pommet-

ques glaces... Attendez,... apportez-moi à tout hasard... un masque de vieille,... non,... un demi-masque à la vénitienne... Allez.

Madame Durut se retire en emmenant Belamour.

Limecœur est bien content de l'audience dont on vient lui annoncer la faveur. Cependant, la cérémonie du masque ne

tes des joues et les tempes, laisse voir d'ailleurs la naissance des cheveux, l'ovale du visage, la forme du nez et la bouche en entier; mais à l'endroit des yeux il n'a point d'ouverture. C'est proprement pour priver de la vue, sans défigurer ni gêner, comme le fait un mouchoir, que ce masque fut imaginé. On l'applique à toute personne, n'importe de quel sexe, qui doit subir un examen. Il est à ressort comme les portefeuilles, et organisé de manière qu'on ne peut soi-même s'en délivrer. Il faut une clef que madame Durut, seule en possession de poser cette sorte de masque, a soin de remettre à qui il convient, afin que, selon le jugement, la personne examinée puisse recouvrer l'usage des yeux, ou soit renvoyée sans en avoir joui.—Les examinateurs usent aussi, selon l'occasion, d'une espèce de masque, à leur disposition, plus ou moins trompeur, à proportion de l'intérêt qu'ils peuvent avoir à se rendre indéchiffrables. — La marquise, dans cette aventure-ci, prend elle-même un masque, mais fort découpé (pour que ses beaux yeux puissent au besoin jouer avec tous leurs charmes) et qui laisse la bouche absolument libre : un masque moins commode nuirait à ses vues du moment.

laisse pas de lui déplaire : si ce n'est pas une mystification qu'on lui destine, du moins sa mascarade va lui faire perdre une partie des douceurs de sa bonne fortune. Telle est sa secrète pensée, dont il n'ose toutefois faire part à madame Durut qui lui a déjà montré quelque humeur. Il se résigne donc et prend courage, en brave chevalier français. On lui fait quitter tous ses habits pour ne revêtir qu'un pantalon de soie blanche, très-juste à la peau, des pantoufles à la turque, et un gilet de satin blanc, parfaitement à sa taille, sur lequel se renverse la large collerette d'une chemise de la plus belle toile de Hollande, garnie, ainsi que ses manches, d'un point de prix. Cette toilette s'exécute, sous les yeux de madame Durut, par les mains de Zoé, qui n'y néglige rien de ce que peut exiger la plus coquette propreté... Tout ce qui est nécessaire à celle de la bouche se trouve sous la main de Limecœur. Le ressort de son masque est adroitement niché dans ses cheveux, auxquels l'habile Zoé, du bout de ses jolis doigts, donne une tournure pittoresque et piquante. C'est dans

cet état que Limecœur est conduit au boudoir où la marquise l'attend (*).

(*) L'objet de cet ouvrage étant de faire connaître à fond les usages des Aphrodites, il faut que le lecteur ait un peu d'indulgence pour les détails purement descriptifs. Le rédacteur a promis de ne revenir nulle part sur ce qu'il avait une fois défini. *(Note de l'Éditeur).*

COLIN-MAILLARD.

—

TROISIÈME FRAGMENT.

LA MARQUISE, LIMECOEUR masqué, MADAME DURUT.

La Marquise (voyant que Limecœur hésite en entrant). — Approchez, monsieur.

Limecœur (bas à madame Durut). — Le délicieux son de voix !

Madame Durut, sans répondre, conduit Limecœur à portée de la marquise assise sur une... (il faut bien trancher le mot) sur une fouteuse (*). Dès qu'une main de la

(*) Dans cet hospice, où rien n'est ordinaire, on nomme *fouteuse* un meuble qui n'est ni un sopha, ni un canapé, ni une ottomane, ni une duchesse, mais un lit très-bas, qui n'est non plus un lit de repos (il s'en faut de beaucoup), et qui, long de six pieds, sanglé de cordes de

marquise a pris celle de Limecœur, madame Durut, laissant la clef du masque, se retire et enferme les acteurs.

La Marquise (avec douceur, tenant dans ses mains celle de Limecœur). — Prenez place à côté de moi. Je ne vous gronde pas de vos scrupules ; un galant homme peut en avoir ; mais (lui pressant la main) pourquoi soupçonner, au péril d'être injuste, une femme qu'on ne connaît point, du projet de déshonorer celui dont elle attend sa sûreté et ses plaisirs ? Cruel Limecœur ! vous avez voulu mettre une barrière entre nous, je la respecterai, mais je suis offensée. Il me faut une vengeance. (Avec tendresse.) Méchant ! elle sera de te donner des regrets. (Elle lui donne un baiser, dont on ne doit pas oublier que la conformation des masques laisse à tous deux l'entière liberté.)

Limecœur (avec feu). — Ah, madame,

boyaux comme une raquette de paume, n'a qu'un matelas parfaitement moyen entre la mollesse et la dureté, un traversin pour soutenir la tête d'une personne, et un dur bourrelet pour appuyer les pieds de l'autre. On a trouvé bon de nommer *fouteuse* cette espèce de *duchesse*, d'abord parce que *duchesse* et *fouteuse* sont synonymes, ensuite parce qu'on nomme dormeuse une voiture où l'on peut dormir, causeuse une chaise où l'on cause, etc.

n'ajoutez pas à ceux que font naître d'avance la justesse et la bonté de vos expressions!

La Marquise. — Non, mon ami, la vengeance est le plaisir des femmes et des dieux; je veux qu'en te séparant de moi tu détestes ton aveugle injustice! (Un baiser.) Je veux que ton repentir aille jusqu'au remords! (Un baiser plus vif, accompagné de l'application, comme involontaire, d'une main sur l'exhaussement que cause la fière contenance du boute-joie sous les mailles élastiques du pantalon.)

Limecœur (avec transport). — O magicienne! intelligence céleste! divinité!... ou qu'êtes-vous? Quoi! lorsque votre ordre cruel a condamné la voie qui peut conduire en un clin d'œil jusqu'au cœur le feu subtil de l'amour, vous savez encore y atteindre, l'embraser par la mélodie de vos accents, par la magie de vos lèvres. Déjà vous m'inspirez! déjà mon erreur est maudite!

Pendant cette tirade sentimentale dont la marquise, quoique enchantée, ne fait que sourire, Limecœur jouant des mains,

d'abord avec circonspection, est étonné de cette taille si fine, de cette gorge si séparée, si ferme qu'on lui laisse parcourir. Limecœur, qui ne sent rien à demi, s'enflamme à l'excès; il soulève avec timidité des jupes d'une légèreté non moins indicative que commode; comme on fait en même temps chez lui des progrès en proportion des siens, il se permet de palper amoureusement les cuisses et le reste... La perfection qu'il y trouve n'ajoute pas moins à sa passion qu'à son étonnement. Le bijou brûle encore à la suite du vif exercice que vient de lui donner le petit préludeur. Limecœur croyant ne pouvoir faire trop humblement amende honorable devant les charmes provisoirement outragés par ses doutes, assez peu présomptueux d'ailleurs pour ne pas abuser si vite du droit de triompher, se précipite, et, collant sa bouche sur l'adorable sillon, lui donne en maître cette magique friction que bien des dames préfèrent aux plus solides services. La marquise éprouve bien vivement qu'un cavalier mûr, et qui intéresse, donne beaucoup plus de plaisir qu'un marmot dont un livre

lascif doit seconder les tièdes fonctions. La marquise, renversée, une cuisse jetée par-dessus l'épaule du délicat Limecœur, endure jusqu'au dénoûment, qui n'est pas éloigné, cet hommage sublime. A peine son effet ravissant commence-t-il à se tempérer, que, se soulevant et saisissant en silence le savant gamahucheur (*), elle l'attire sur elle, l'en-

(*) On ne sait souvent où une langue va puiser ses richesses. J'ai vu bien des Français se creuser la tête pour trouver l'origine du mot *gamahucher*, et dire ensuite qu'il était de pure fantaisie. — Point du tout, messieurs ; il existe au fond de l'Egypte une secte de bonnes gens qui rendent un culte à l'ami de Priape. Je ne cite ni l'ouvrage où j'ai trouvé ce renseignement important, ni l'auteur trop grave et trop national pour ne pas se courroucer s'il se voyait nommer dans des écrits bouffons qui décèlent évidemment la futilité d'un esprit aristocratique. Je prie donc le lecteur de m'en croire sur ma parole, comme j'ai cru le voyageur sur la sienne... Or, il me semble que le mot *Quadmousié*, apporté d'Égypte en France, peut fort bien s'être altéré pendant la traversée. L'essentiel est que le culte lui-même se soit exactement transmis et sans doute perfectionné parmi nous. Quant à la racine de l'expression, elle peut bien être adopté sans difficulté par une nation qui de Rawensberg a fait Ratisbonne; Liége, de Luttick ; La Haye, de S'Gravenhague, etc., et qui d'après ses conventions alphabétiques, nomme Shakespeare le génie que nos voisins, d'après les leurs, nomment Chekspir. Il convient, dis-je, que cette nation reconnaisse cette savante étymologie. Je réclame de plus contre l'innovation de l'ignare abbé Suçonnet, qui ne fait dériver son terme que du grec, tandis que les Grecs auxquels il fait l'honneur de l'invention (V. p. 90) même, pourraient fort bien n'avoir fait qu'emprunter des

traîne sur son sein, le dévore de baisers, affranchit de toutes ses entraves le boute-joie bouillant d'impatience et d'ardeur, et d'une main palpitante de lubrique fureur se le plante... non brusquement (il n'y aurait pas moyen, à moins d'en être déchirée), mais avec toutes les tournures qui peuvent hâter le bonheur d'héberger un visiteur aussi recommandable. Il n'est pas encore totalement intronisé, que déjà des flots de vie ont frappé la voûte du sanctuaire des voluptés ; mais ce n'est qu'un à-compte fortuit de tout ce que cette union va faire naître de délices. Un second sacrifice succède sans nuance au premier, et tout de suite un troisième, plus doux, plus savouré des deux parts, créant de nouveaux plaisirs, fait tomber enfin ces dignes athlètes dans une délirante agonie. Que de soupirs échangés qui frappent jusqu'au fond de la poitrine ! que de mots enchanteurs ! que de palpitations, d'étreintes, de bonds, que cha-

Orientaux une pratique qui ne pouvait, au surplus, être connue nulle part sans y être adoptée et maintenue avec ferveur.

(Note du censeur, maître de la Société des Antiquités de C.....)

cun exprime et qu'aucun art ne saurait décrire, mais qu'imagineront sans peine les lecteurs assez heureux pour être eux-mêmes susceptibles de sensations aussi sublimes!

La Marquise. — Tel eût été, mon cœur, le régime de notre voyage.

Limecœur.— Tel eût été! tel sera, céleste créature,... ou tu auras juré ma mort. Crois que je ne puis plus t'abandonner,... que je m'attache à toi pour la vie,... que je suivrai tes pas,... fût-ce au centre de la terre!

La Marquise (gaiement). Quelle folie! Voilà bien la conduite d'un écervelé! gendarmé contre mes propositions avant de m'avoir vue! converti subitement pour une misère, et jeté tout aussi ridiculement que de l'autre façon dans un délire de tendresse!... Attends donc que tu saches si j'en suis assez digne.

Limecœur (s'écriant). — Toi! assez digne de mon amour! Ah! que ne suis-je un dieu moi-même pour être digne de t'aimer!

La Marquise. — Il est fou, ce cher Limecœur, mais il faut lui pardonner, il est bien aimable...

Elle lui prend la tête avec un emportement badin, le baise et lui porte ses charmants tétons à la bouche : il en dévore amoureusement les fraises durcies par le désir. En même temps elle se délecte à promener une main électrique le long du râble le plus moelleusement profilé.

La Marquise. Comme il est fait, ce démon-là! (Passant ailleurs, elle le trouve dans le plus bel état possible.) Mais je ne suis pas encore assez vengée!

Au même instant elle se remet le vigoureux boute-joie, à qui cet impromptu lascif a donné un surcroît d'ardeur... Ils s'unissent. Jouissons (dit encore la marquise)! le temps est à nous!

Limecœur (s'agitant sans pétulance). — Et tu seras assez cruelle pour ne pas rendre tout moi-même heureux? mes yeux seuls seront privés de la jouissance de mille beautés?

La Marquise. — Ah! garde-toi bien de me presser sur cet article,... l'illusion est mère du bonheur. Si tu venais à voir mon horrible visage! (Elle suspend un moment ses mouvements; Limecœur redouble les siens.)

Limecœur. — Eh! que fait un visage quand on est toi? quand on a tes attraits, ton âme, ton aimant?... Sois un monstre, et vois encore comme tu seras fêtée!

Il lime avec délices, il mord tendrement la langue de la marquise, il attire son haleine, il est complétement fou. Le jet prolifique fait frémir les entrailles de l'heureuse marquise. Mais Limecœur a trop de passion, on l'a trop irrité pour qu'il s'en tienne là. Malgré le conseil, plus amical que senti qu'on lui donne de modérer ses transports, il recommence et finit glorieusement une cinquième carrière. D'aussi beaux procédés mériteraient bien sans doute que la marquise fût généreuse à son tour et rendît à cet honnête amant l'usage de la vue; mais il vient de passer par la tête de la dame une folie dont elle se promet beaucoup d'amusement, et qui exige que sa beauté peu commune soit encore pendant quelques moments un secret pour lui...

Limecœur. — Eh bien, délicieuse horreur, que risques-tu maintenant à me montrer ta figure? Me prouveras-tu que ces dents dont le poli parfait vient d'étonner

ma langue, que ce menton satiné, que cette respiration de rose, sont d'un spectre effrayant? N'ai-je pas touché les demi-globes de tes longs yeux? Tes cils n'ont-ils pas chatouillé délicieusement mes lèvres amoureuses? Puis-je ignorer que Bérénice ne pouvait avoir de plus beaux cheveux que les tiens? Diane pouvait-elle avoir la tête mieux placée sur un col arrondi par l'amour? Prouve, prouve-moi donc ta laideur, femme cruelle, et ménage-moi l'occasion de te prouver à mon tour que tout ce dont je ne puis juger fût-il affreux, je connais déjà de toi plus qu'il n'en faut pour que je t'idolâtre le reste de ma vie!

Pendant que Limecœur peignait avec tant de feu sa très-sincère ardeur, la marquise a poussé, sans qu'il s'en soit aperçu, certain bouton qui a fait sonner où il convient pour que madame Durut se montre. Comme on n'a sonné qu'une fois (ce qui signifie qu'on veut du mystère), madame Durut (si bien toutes choses sont minutieusement soignées dans cette maison), madame Durut, dis-je, a pu ouvrir sans que Limecœur eût été le moins du monde averti.

Dès que le passage est libre, la marquise, alerte comme un chevreuil, s'élance et fuit. Madame Durut, fort tranquillement, prend la clef du masque tyrannique et rend la vue au pauvre Limecœur, qui, ne voyant rien qui lui représente sa céleste amante, demeure stupide et près de se trouver mal.

Limecœur (hors de lui). — Où donc est-elle?

Madame Durut. — Sans doute au séjour des intelligences célestes. Une déesse s'évapore comme l'odeur d'une fleur. (Ces mots ont rapport à l'inexprimable étonnement que marque Limecœur de se trouver dans une pièce éclairée d'en haut et où il n'y a aucune apparence de porte.) Vous êtes ici, mon cher ami, dans le pays des sortiléges!

Comme il est réellement dans un état à faire compassion, la bonne Durut le force à prendre un peu de vin d'Espagne qui vient de se trouver sous la main dans un tour masqué, aux différents étages duquel sont quelques fruits superbes, des biscuits, des confitures sèches et plusieurs flacons de vins de liqueur.

C'est avec assez d'indifférence que Limecœur se restaure un peu, disant:

Magique, mais fatal quart d'heure! tu me coûteras la vie, si je ne dois pas revoir bientôt celle qui t'a fait naître!... (Il tombe aux pieds de madame Durut.) C'est vous que j'implore, madame, vous seule pouvez me rendre le repos et me garantir du désespoir. Promettez-moi de m'être propice : retrouvez-moi ma sylphide ou plongez-moi tout de suite un poignard dans le cœur!

Mais tandis que l'aguerrie Durut (sur qui tous ces superlatifs de l'amour ne font guère d'impression) sourit à la frénésie du désespéré, Zoé (*) survient, munie de tout ce qui est nécessaire pour réparer le désordre de l'extravagant, et pour le remettre dans son premier costume. Elle est aussi

(*) Comment donc est entrée Zoé dans cette pièce, où l'on ne voit aucune apparence de porte, car on nous a promis une histoire et non pas des contes de fées? — Pointilleux observateurs, Zoé, comme tout le monde, a passé par une glace... — Encore? — Laissez donc parler les gens... Une glace (de six pieds de haut, jusqu'à l'imposte d'une arcade, dont le cintre est un autre morceau de glace) tient lieu de porte, glissant au moindre effort sur l'un des côtés. Qui n'a pas vu l'espace ouvert ne peut imaginer que la glace soit là pour autre objet que celui de procurer aux gens le plaisir de se voir des pieds à la tête. La niche du lit est en face de cette ouverture déguisée. Si vous m'interrompez encore par de pareilles questions, je vous renverrai tout uniment à l'architecte.

porteuse, de la part de la marquise, d'une carte qu'elle glisse adroitement à madame Durut. (Celle-ci lit dans un coin :) « Ne « serait-il pas piquant que, sans bouger, je « rendisse Limecœur clairvoyant infidèle « en ma faveur à tout ce que m'a juré Lime- « cœur aveugle? Viens me parler, Durut. « Occupe notre ensorcelé; je t'attends au « jardin. » Madame Durut a si bonne opinion des sentiments de Limecœur, qu'elle le laisse entre les mains de Zoé, pour aller à la marquise. Cette retraite afflige étrangement Limecœur, qui, s'il n'était à peu près nu dans ce moment, ne manquerait pas de courir après madame Durut pour la supplier de chercher et de retenir l'adorable invisible. Il est encore si naïf (quoique Aphrodite agréé mais non reçu), qu'il craint de parler devant Zoé du souci qui le tourmente. Tête à tête avec la négrillonne, il supporte impatiemment que cette enfant remplisse (autour des objets que veut cacher la pudeur) le plus avilissant ministère; mais c'est en vain qu'il défend (aussi un peu par fausse honte)... ses pièces, qui ne sont plus dans un état brillant : la friponne,

aussi acharnée après elles que les matassins après le derrière de M. de Pourceaugnac, ne le tient quitte qu'après qu'elle l'a épongé, séché et si dextrement patiné qu'il est, avant la fin de cette stimulante toilette, beaucoup plus montrable qu'à son début. C'est alors seulement que Zoé quitte l'air sérieux qu'elle avait auparavant. L'amour-propre de cet être sensible souffrait de ce qu'entre ses mains un jeune homme, quelque fatigué qu'il pût être, tardait à donner des signes de résurrection. Elle donne gaiement une tournure aux cheveux. Quand le moment est venu de faire entrer un petit habilleur pour la chaussure et le reste, Limecœur veut faire un présent à

Zoé (qui répond) : — Grand merci, monsieur. Je ne reçois jamais rien pour ces petits soins; j'en suis récompensée d'avance. (Elle s'échappe en riant.)

Limecœur (à lui-même). — Tout est magie dans ce lieu de délices!

LIMECOEUR, MADAME DURUT.

Madame Durut. — Mauvaise nouvelle,

mon cher. L'invisible s'en va grand train vers Paris, et c'est cette nuit même qu'elle part pour l'Allemagne. Elle était si pressée que son carrosse lui ayant manqué, elle se sert sans façon de ton cabriolet (*)... N'es-tu pas bien heureux?

Limecœur (avec transport). — Oui, sans doute, car Figaro n'a pas manqué de monter derrière. Je saurai pour le coup...

Madame Durut. — Prrr! comme cette cervelle trotte! Figaro, s'enivrant au tournebride avec la valetaille, ne s'est pas seulement aperçu qu'on dérangeait ta voiture. Quelqu'un d'ici le remplace et ramènera bien vite le cabriolet, ton invisible m'ayant promis de n'aller avec que jusqu'à la barrière, où elle prendra le premier fiacre pour se rendre à son hôtel.

Limecœur (accablé). — Il est noir, celui-là, Durut. Vous venez de m'assommer, de me tuer. Comment! vous consentez à cet arrangement funeste sans me prévenir,

(*) Ici madame Durut tutoie. Elle est naturellement familière, mais dans cette occasion-ci elle ruse. Il s'agit d'attraper Limecœur : elle affecte à dessein d'outrer l'amitié.

sans me faire avertir qu'elle s'échappait? Je suis un homme perdu! Ce scélérat de Figaro, je le mets en poussière! (Il est furieux.)

Madame Durut. — Tu es fou, mon cher Limecœur!... mais d'un mot je vais remettre ta pauvre tête : cette femme est laide à faire frémir.

Limecœur (avec feu). — Impossible!

Madame Durut. — Un monstre, te dis-je!

Limecœur.—Oui, d'astuce et de cruauté! après des moments si doux!

Madame Durut. — De là justement naît ta disgrâce; te voyant du caractère, sentant qu'il lui serait ridicule de prétendre à fixer un homme de ta tournure, et dont elle m'a dit du bien!... Oh! du moins n'est-elle pas ingrate!

Limecœur. — Eh! que m'importe son éloge? elle m'assassine en me louant!

Madame Durut. — Calme-toi. Ne trouvant pas chez toi l'étoffe dont on fait un sot complaisant à l'épreuve de la difformité, triomphant d'un moment d'illusion, tel que peut-être elle n'aura de sa vie le bonheur de faire renaître le pareil, devait-elle ris-

quer la chance d'être vue, au point de te glacer et d'essuyer la plus humiliante mortification?

Limecœur. — Quelle raison avait-elle de douter si je suis généreux?

Madame Durut. — Tu vaux beaucoup trop pour elle : il ne faut à cette femme qu'un factotum, un bon diable qui voulût bien, en voyage, se charger de mille soins et faire sans répugnance la nuit un galant service.

Limecœur. — Sans répugnance! je l'aurais trouvé ravissant; n'en a-t-elle pas déjà fait l'épreuve?

Madame Durut.— Fort bien, mais quand on y voit! Bénis plutôt la Providence, voici de quoi te désenchanter : c'est le gage qu'on m'a chargée de te remettre du cher souvenir de ton aveugle tendresse et de la reconnaissance éternelle qu'on voue à tes excellents procédés. (Elle produit en même temps une bonbonnière d'écaille blonde, à cercles d'or étoilés, sur le couvercle de laquelle est fort bien peinte une figure bizarre, horriblement camarde, avec deux gros yeux ronds et une large bouche.) C'est

le portrait fort ressemblant de ta déesse... avant sa petite vérole.

Tout ceci n'est qu'une mystification. La boîte est du magasin de madame Durut, munie d'une infinité d'objets, de mauvais comme de bon goût, qui jouent leur rôle tour à tour. Ce n'est pas pour la première fois que cette caricature est mise en scène : elle ne restera pas dans les mains de Limecœur.

Limecœur (après quelques moments de contemplation stupide). — Je dois convenir que cette tête n'est pas belle... N'importe, quand je place dessous un corps admirable...

Madame Durut. — Oh! pour bien faite, on l'est.

Limecœur. — Mais voyez donc, madame Durut, cette gorge est manquée : elle l'a céleste!

Madame Durut. — Un peu noire, et puis il y en aurait trop peu pour certaines gens.

Limecœur (soupirant). — On se ferait à ces yeux-là.

Madame Durut. — Ah! je trouve, moi, que pour toute expression ils demandent

l'aumône à la porte d'une culotte... Mais le nez en revanche! un nez qui laisse voir la cervelle! C'est à boucher le sien!

Limecœur. — Je vous jure, madame Durut, que le zéphyre n'est pas plus pur....

Madame Durut. — Que sa bouche peut-être. Mais pourquoi, vous masqué, voulait-on avoir aussi un masque? c'était pour étouffer... Suffit,... nous en savons des nouvelles.

Limecœur. — Les femmes sont sans indulgence pour leur sexe. (Il baise la boîte avec transport.) Laisse-les dire, ange du plaisir! Qui que ce soit au monde ne te fera perdre une cause que l'amour plaide si chaudement dans mon cœur. Je ne connais de toi que des charmes... Je partirai, je volerai sur tes pas. (Il s'anime de plus en plus.) Je ferai dans tous nos foyers d'émigration de si scrupuleuses recherches, qu'aidé de tòn portrait, oui, de ce portrait qui s'embellit à chaque instant pour moi, je te déterrerai enfin, et je me vengerai, je te ferai repentir de tes perfidies;... car, perfide tu l'es, oui, tu l'es jusqu'au crime!

Madame Durut. — Allons, allons, mon cher, c'est assez d'élégie; quelqu'un pourrait avoir besoin de cette pièce (*). Eloignons-nous, et, puisque tu dois attendre le retour de ton cabriolet, profitons d'un quart d'heure que j'ai de libre aussi pour aller faire un tour au jardin anglais.

Limecœur. — Il m'est égal où je passe le temps, dès que je ne suis pas avec elle, dès qu'elle fuit sans moi!... Quel raffinement! c'était pour m'empêcher de l'atteindre, la cruelle, qu'elle m'a mis traîtreusement à pied.

Madame Durut. — Raison de plus pour l'oublier. Sortons. (Elle emmène Limecœur dans le jardin.)

La conclusion de cette aventure se trouvera dans le numéro suivant. L'ordre chronologique veut qu'on rende compte à sa place de ce qui se passait en ce moment même dans un autre endroit de la maison.

(*) Il y a douze de ces boudoirs progressivement galants ou riches, et tous d'un goût original. — Nous les connaissons. L'occasion naîtra d'en décrire quelques-uns, ainsi que les principaux lieux destinés aux grandes cérémonies.

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

QUATRIÈME FRAGMENT.

Un quidam de grotesque tournure, et qu'il est impossible de ne pas reconnaître pour un Gascon tout brut, s'est présenté à la porte publique des bureaux de l'hospice. Porteur d'une lettre pour madame Durut, il l'a demandée avec une arrogance peu pardonnable à un homme fort mal en point et qui est venu à pied. Comme tout se passe avec le plus grand ordre chez les Aphrodites, et que qui que ce soit d'inconnu n'est admis dans l'intérieur sans avoir subi de rigoureuses épreuves, le Gascon, introduit dans une chambre qui se ferme aussitôt à grille de fer et reçu par un homme

fort peu accueillant, trouve ce genre fort mauvais. Il s'offense surtout des questions sèches qu'on prend la liberté de lui faire : « De la part de qui monsieur vient-il? — Eh! cap de biou! de la mienne. — Peut-on voir cette lettre? — Que me veut ce bélître? Es-tu madame Durut, l'hôtesse de céans? Qui m'a fait un tel maroufle? Apprends, faquin, que le chevalier de Trottignac (*) n'a rien à répondre à tes pareils; c'est à cette femme seule que j'ai affaire. La lettre est d'un seigneur de mes amis; mais je jure sur cette lame de ne la remettre qu'à son adresse. Qu'on me présente quelqu'un de digne, que je lui parle, je me ferai donner satisfaction d'un petit serviteur qui se donne les airs d'interroger un homme de ma qualité! »

Pour toute réplique à cette tirade, le commis insulté tourne, à sa portée, une

(*) Trottignac: trente ans, traits marqués, brun basané, larges sourcils, barbe bleue, taille moyenne, épaules énormes, corps musculeux, jambe de courrier.—Un grand chapeau à la vieille mode militaire, avec les restes d'un plumet noir rougi par les ans; mauvais uniforme des anciennes milices. Rapière de bretteur; chaussure ignoble.—Mais Trottignac décrassé, façonné, ne sera pas sans prix.

manivelle qui n'a pas fait deux tours que le pétulant Gascon, parlant encore, tombe vite, mais sans secousse, dans un trou de quatre pieds de large en carré sur six de profondeur. Une claire-voie ferme aussitôt cette trappe. On avait fait avertir d'avance madame Durut; mais dans ce moment occupée de Limecœur et de la marquise, elle a renvoyé à Célestine le soin de savoir ce que peut être un aussi scabreux original que ce nouvel arrivé. On conçoit bien que le pétulant Gascon, entre quatre murs de planches et ne respirant qu'à la faveur de la claire-voie du haut, se débat comme un démon, jure, menace. Enfin la peur le prend, il crie au secours, au meurtre, dans le moment où survient la charmante Célestine.

CÉLESTINE, LE CHEVALIER DE TROTTIGNAC
(dans sa boîte).

Célestine. — Bonté divine ! que se passe-t-il donc ?

Le commis, souriant et sans répondre, tourne la manivelle en sens contraire; on

voit monter et s'élever hors du plancher comme une guérite, qui est toute la caisse dans laquelle le pauvre Gascon s'est enfoncé. Bientôt cette machine est au niveau du sol. Un des flancs est à claire-voie de barreaux tournés, distants l'un de l'autre de sept pouces. Mons Trottignac a commencé de se rassurer quand il a senti qu'il remontait et quand ses premiers regards ont été frappés d'une beauté qui n'a nullement l'air d'en vouloir à sa vie. Ce n'est pas sans une extrême difficulté que Célestine réprime l'envie d'éclater de rire que lui cause le contraste de la tournure tapageuse du prisonnier avec son air glacé d'effroi. D'ailleurs, l'homme que nous avons décrit n'est pas un objet ordinaire pour une jeune folle qui n'a jamais vu de Gascon si complétement du cru. (Le commis s'est retiré.)

Célestine. — Je suis fâchée, monsieur, que les usages de cette maison se combinant mal avec la vivacité qui paraît vous être propre, il en soit résulté des choses dont en effet vous n'ayez pas lieu de vous louer; mais soyez persuadé qu'ici vous êtes en parfaite sûreté. Votre intérêt propre est

servi par les extrêmes précautions qu'on prend avec tout inconnu, n'importe de quel rang, qui peut paraître chez nous.

Trottignac.—Madame,.. en vérité,.. je ne suis pas déraisonnable... Si l'on m'avait prévenu ! Est-ce enfin à madame Durut que j'ai la faveur de parler ?

Célestine. — C'est à sa sœur, qui partage ici toute son autorité. Madame Durut vous prie d'excuser si elle ne peut dans ce moment vous entendre elle-même. Je lirai de sa part, si vous voulez bien, la lettre que vous avez fait annoncer...

Trottignac (hésitant). — Madame,... j'avais pourtant juré de ne la remettre qu'à la personne elle-même... Mais qui pourrait vous refuser quelque chose ?... Voici la lettre... Maintenant je puis espérer sans doute de sortir de ce capharnaüm ?

Célestine. — Dans un moment vous serez libre. (Elle décachète, et jette avec une involontaire expression de dégoût l'enveloppe fort crasseuse. Elle lit tout bas :)

« Au château de Bombardac, le ... 1791.

« Je t'envoie, très-chère Durut, un dia-

« mant brut qui bientôt aura, dans tes
« habiles mains, tout l'éclat dont il est sus-
« ceptible. Tu m'as paru embarrassée par-
« fois, lorsqu'il s'agissait de fournir, pour
« des passades, de robustes tapeurs; tu n'as
« pas toujours sous la main ce qu'il faut
« pour cet objet. Voici un grivois que tu
« auras pour un morceau de pain (*); tu
« pourras l'attacher à ton établissement, il
« y fera merveille : c'était le taureau du
« canton. Les rouées, les patraques à
« grands besoins te payeront fort cher un
« pareil ouvrier. D'après cet échantillon tu
« pourras établir une spéculation. Je suis
« au centre de cette denrée, et, quoique sur
« le point de m'absenter, je me fais fort de
« t'en fournir une pacotille. Songe que tous
« les moines manquent, et que tous les
« laquais sont en passe de devenir des

(*) Cette lettre est bonne à lire pour avoir une idée du profond mépris que certains nobles du haut vol ont pour ceux qui, manquant de fortune, demeurent confondus dans leurs obscurs foyers avec ce que les mêmes demi-dieux nomment des manants. N'en déplaise à l'insolent vicomte, peu de hobereaux d'aucun pays de France s'accrocheraient comme Trottignac à la plus vile ressource et justifieraient ce que dit cette lettre de sa très-dérogeante docilité.

(Note de l'Éditeur.)

« seigneurs. Tu pourras m'écrire, mon « chargé d'affaires t'aura bientôt fait passer « une recrue. Nos hobereaux seront trop « heureux de trouver cet agréable débou- « ché; mais ne t'attends pas à voir arriver « autant de Trottignac. Lorsque tu auras « vérifié de quoi il tourne, tu sentiras que « ces mérites-là ne se trouvent point par « douzaine. L'individu n'est que ridicule, « mais d'ailleurs fort maniable. S'il s'avisait « de prendre le haut ton, en le menaçant « du bâton tu le remettrais aussitôt à « tous devoirs. Adieu, la plus utile des « citoyennes actives et la plus ancienne « amie du vicomte de Bombardac.

« *P.-S.* Quand ma lettre, qui va chemi- « ner vers Paris au petit pas, te sera remise, « j'aurai déjà repassé les Pyrénées. Ce n'a « pas été sans peine que j'ai pu rassembler « quelques centaines de louis ; je te préviens « que Trottignac te tombera sur les bras « sans le sou, sans chemise et peut-être sans « culottes. Aide-le pour l'amour de moi ; tes « avances ne seront pas perdues... Je t'em- « brasse et baise la belle Célestine partout « où elle voudra. »

Célestine. — Voilà qui est à merveille, monsieur. D'après le bien que dit de vous un homme à la recommandation duquel nous devons beaucoup d'égards, je prends sur moi de vous assurer qu'il sera fait ici tout ce qui peut vous être convenable. (Elle sonne trois fois.) Reste une petite formalité.

Alors il entre un chirurgien examinateur, ayant autour du front un garde-vue de taffetas vert ciré qui s'abaisse jusqu'au menton en s'écartant du visage. On devine que c'est une manière d'annoncer aux gens qu'on ne songe point à regarder leurs traits, et que c'est plus bas que se dirige le ministère doctoral. Un petit domestique à la suite porte une aiguière avec sa cuvette et du linge... Cet appareil ranime les craintes du Gascon. Célestine l'apaise et lui dit fort amicalement qu'il ne s'agit que de s'assurer s'il est en parfaite santé.

Trottignac. — C'est en vérité que l'on dirait que c'est pour se foutre des gens qu'on les reçoit ici!

Célestine (un peu haut). — On ne s'y fout de personne, monsieur. Les princes

eux-mêmes veulent bien se soumettre aux inviolables usages de cet établissement. Je veux bien vous répéter que si vous devez vous y attacher, il y va de votre sûreté propre qu'aucun germe vénérien ne puisse s'introduire parmi nous.

Trottignac (radouci). — Allons donc! Avec votre diable de mine et votre raison si bien raisonnante, si vous ordonniez qu'on m'écorche vif, je serais, ou le diable m'emporte! assez fou pour y consentir.

Célestine (au chirurgien). — Visitez monsieur.

Trottignac s'exécute : il produit, à travers les barreaux de sa cage, un bracquemart énorme que Célestine voit bien du coin de l'œil, quoique, pour le décorum, elle se soit écartée de quelques pas. Le chirurgien, après avoir mis le respectable outil dans un état de propreté qui lui manquait, palpe, visite, reconnaît l'état des génitoires et des aînes, du périnée, et, trouvant le tout dans l'état de parfaite santé, fait son rapport à Célestine. Celle-ci pour lors s'approche et ouvre la claire-voie, qui est une porte

dont elle a la clef. Le bouillant Gascon, tout débraillé, s'élance, et dans son premier mouvement veut se jeter, avec la familiarité des gens de son pays, au cou de l'adorable créature. Elle le repousse sans humeur.

Célestine.—Tandis que nous y sommes, et pour ne pas abuser plusieurs fois de votre complaisance, je vais vous demander une toute petite chose encore.

Trottignac. — Ordonnez, belle poulette! Je me mettrais au feu pour vous!

Célestine. — Il s'agit de quelque chose de beaucoup moins difficile:

D'un signe compris par le petit domestique, demeuré par son ordre, elle se procure une mesure de bois d'environ un pied de diamètre; cet ustensile est relié du haut par un cercle de fer auquel sont adaptées quatre chaînes égales, symétriquement placées, et qui aboutissent à un gros anneau, suspendant ainsi ce boisseau comme un encensoir. L'anneau est épaissement et mollement bourré par dedans. Il s'agit que la personne dont on veut éprouver le degré d'érection introduise dans cet anneau le

gland de son boute-joie et soutienne plus ou moins de livres pesant de boulets et balles de divers calibres qu'on place successivement dans ce boisseau. Trottignac, résigné à subir tout ce que pourra lui prescrire une charmante personne qui a le bonheur de lui plaire, se soumet d'autant plus volontiers à l'épreuve que Célestine veut bien placer elle-même l'anneau. Cette cérémonie ne peut qu'ajouter beaucoup aux moyens du lubrique candidat. La mesure contient d'abord un quintal... Il l'enlève comme rien... Vingt livres de plus,... bagatelle!... Dix livres de plus,... il les supporte.

Celestine.—Je cesserai quand vous direz assez.

Trottignac. — Mettez toujours.

Célestine (ajoutant dix livres). — N'allez pas faire quelque effort dont vous puissiez être incommodé.

Trottignac. — Si j'avais le droit de... (Il lève une main comme pour arriver au fichu. Un geste digne et sévère l'arrête, mais le boisseau ne bouge pas encore.)

Célestine (mettant deux poids de cinq livres chacun). — Si vous soutenez ceci de

plus, vous serez l'égal de nos plus forts pensionnaires.

Trottignac. — Mettez-les à la fois! (Il les supporte, et fait même subir à cet énorme poids un petit balancement... Il ne souffre pas qu'on le retire si vite. Ce n'est qu'au bout de trois minutes qu'il le laisse descendre sur le plancher.)

Célestine. — A merveille, monsieur, vous serez des nôtres. Votre dessein n'est pas de retourner à Paris?

Trottignac. — Non, Dieu me damne! je ne connais personne dans cet enfer-là; j'ai failli m'y perdre dix fois par heure.

Célestine. — Vos effets?

Trottignac (montrant un petit sac de nuit qui est dans un coin de la chambre.) — Voilà tout; mes équipages et mes gens arriveront à loisir, si le diable ne les emporte pas.

Célestine. — Nous pourvoirons à tout, en les attendant. (Au petit domestique.) Conduisez monsieur au pavillon de retraite. Qu'on lui donne une chambre du corridor... Vous y porterez des rafraîchissements.

Trottignac. — Mieux que cela, sandis, ou je crève! Je n'ai rien pris depuis mon déjeuner, je me sens un appétit de loup.

Célestine. — Eh bien! tout ce que monsieur ordonnera. Suivez cet enfant, monsieur; on vous laissera reposer jusqu'à demain; vers midi, l'on fera demander de vos nouvelles.

Trottignac. — Mademoiselle, épargnez-moi d'avoir davantage affaire à ces marouflles de commis, de visiteurs...

Célestine. — Cette corvée est faite : ce sera tout autre chose désormais. Allez.

Trottignac. — Pour que ma fortune fût complète, il faudrait qu'une aussi charmante friponne que vous eût la bonté de la partager.

Célestine. — Rien que cela ! Vous allez grand train, monsieur de la Garonne. Allez en paix; on vous donnera ce qu'il vous faut...

Trottignac se retire à petits pas, se retournant plus d'une fois pour revoir la belle Célestine.

Célestine (seule). — Voyez un peu ce pied-plat !

Le commis rentre. Célestine fait enregistrer la lettre du vicomte, le rapport du chirurgien et le montant du poids avec la circonstance des trois minutes pendant lesquelles le vigoureux Gascon l'a supporté. Le détail de cette admission sert à faire connaître une partie de l'administration intérieure de l'hospice des Aphrodites. Bien entendu que tout le monde n'est pas encagé comme le pauvre Trottignac, son ton tapageur lui a seul valu cette disgrâce; mais le serment de tous et chacun des membres de la société comporte de se soumettre à la visite aussi souvent qu'elle sera exigée. D'ailleurs les personnes honnêtes et de bonne volonté qui se montrent pour la première fois sont examinées dans un lieu plus commode, plus décent, avec toute sorte de ménagements et de politesses.

FIN DU NUMÉRO DEUX.

TABLE

DES NUMÉROS UN ET DEUX.

NUMÉRO UN.

NUMÉRO DEUX.



LES APHRODITES

LES

APHRODITES

OU

FRAGMENTS THALI-PRIAPIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PLAISIR

PAR

ANDREA DE NERCIAT

—

Priape, soutiens mon haleine.
PIRON, *Ode à Priape.*

—

NUMÉROS TROIS ET QUATRE

1793 — 1864



NUMÉRO TROIS

—

ELLE A BIEN FAIT.

EH BIEN ! JE RESTE.

AH ! LE BON BILLET...

A QUOI BON ! ON LE SAURA.

ELLE A BIEN FAIT.

PREMIER FRAGMENT.

—

La scène est chez madame Durut, dans sa chambre à coucher : elle est encore au lit.

MADAME DURUT, CÉLESTINE (en négligé de travail du matin).

Célestine (à mi-voix). — Dort-on toujours ? Puis-je entrer ?

Madame Durut (bâillant). — Entre, entre, Célestine; je dormais encore, mais n'importe.

Célestine (faisant jour). — Ah çà! dis-moi, ma chère aînée, ne m'est-il pas un peu

permis de te chanter pouille ? Comment! une maîtresse de maison, le chef d'un sévère établissement faire l'école buissonnière, disparaître, se rendre invisible pendant quatorze heures, que dis-je? nous alarmer tous, car les conjectures n'avaient plus de bornes : chacun raisonnait de ton éclipse à sa guise! C'est quelque malheur arrivé à ses affaires de Paris qui l'aura fait partir secrètement, disait l'un. Pourvu que ce ne soit pas cet endroit-ci lui-même qui soit menacé, disait un autre, et que notre dame, qui connaît le danger, n'ait point commencé la première à s'y soustraire! Je ne finirais pas si je te rapportais tout ce qui s'est dit. Ce que nous avons ici de gens à toute épreuve venaient tour à tour me rendre compte de cette fermentation. Pendant ce temps, moi, qui n'étais pas sans embarras... Mais t'es-tu rendormie?

Madame Durut. — J'écoute.

Célestine. — Et tu me laisses parler sans répliquer un seul mot.

Madame Durut. — Qu'ai-je à dire à tout cela, moi? Les sots sont faits pour déraisonner et les gens de bon sens pour en rire.

Célestine. — Mais, en un mot, où étais-tu à l'heure du souper, à minuit, à quatre heures, à cinq heures? et quand es-tu rentrée dans ta chambre, dans ce lit, où, je pense, jamais l'heure qu'il est ne t'a surprise?

Madame Durut. — Quelle heure est-il donc?

Célestine. — Neuf heures.

Madame Durut. — Que cela? passe encore. Je veux te répondre par ordre. A l'heure du souper, je soupais; à minuit, j'étais fort bien; à quatre heures, à cinq, tout aussi bien. Je suis rentrée dans ma chambre à six, et quoiqu'il soit plus tard que l'heure où je me lève ordinairement, j'ai fait mon sommeil moins long que de coutume, car tu sais que je dors volontiers sept heures de suite, quand j'en ai le temps.

Célestine. — Fort bien; mais en me mettant au fait de tout ce dont je me passerais, tu n'as pas dit un mot de ce que je voulais savoir.

Madame Durut (se soulevant). — Tout est fermé? personne ne peut nous entendre?

Célestine (après avoir fait sa revue). — Nous sommes en sûreté.

Madame Durut (prenant une main de Célestine). — Écoute, si jamais tu trouves une occasion d'être foutue neuf fois, rubis sur l'ongle, je te pardonne d'avance une escapade telle que la mienne d'hier au soir.

Célestine. — Cela n'est pas encore fort clair.

Madame Durut. — Comment! tu ne comprends pas qu'on me l'a mis neuf fois?

Célestine. — Qui?

Madame Durut. — Lui, l'*incomparable!*

Célestine (impatientée). — Qui diable donc? tu me ferais sauter au plafond, explique-toi!

Madame Durut. — Pourquoi n'as-tu pas assez d'esprit pour deviner? Le Gascon d'hier, cet illustre chevalier de Trottignac.

Célestine. — Comment! cet original?

Madame Durut. — Oui, tu dis bien, original, et dont il est même assez difficile d'avoir des copies.

Célestine. — Ceci commence à m'intéresser; conte, conte-moi tout.

Madame Durut. — Tu me fis dire que tu prenais sur toi d'agréer un nouveau venu recommandé par le vicomte de Bombardac, et que tu avais permis qu'on servît à cet homme tout ce qu'il demanderait.

— *Célestine.* — Eh bien?

Madame Durut. — Comme après avoir dévoré six côtelettes, une volaille, gobé huit œufs au jus, et arrosé le tout de trois bouteilles de vin d'Épernay, monsieur le chevalier demandait le second service, les gens effrayés vinrent me faire part de cette singularité... Je voulus voir un peu quel était donc ce mortel doué d'un si remarquable appétit. Comme d'ailleurs on se plaignait de la hauteur et de la rudesse de son ton, je ne venais assurément pas disposée à lui faire des compliments... J'arrive... Mon grivois ne voit pas plutôt un cotillon mettre le pied dans sa chambre, que, s'élançant par la ligne droite et franchissant la table, culbutée avec tout ce qui la couvrait, il me joint, me saisit avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche... Je ne suis pas de plume;

eh bien ! malgré cela, je suis enlevée, portée, jetée sur le lit, et, sans qu'on m'ait dit gare, j'en ai de neuf à dix pouces au travers du con.

Célestine (gaiement). — Ouf! quel accident !

Madame Durut. — Pendant ce temps, mon tempérament et ma colère se prennent aux crins. Je crois me débattre, je fous; je crois mordre, je baise; je crois égratigner, je chatouille ; une bordée, décochée si roide qu'il me semble que je vais la rendre par le nez, me donne un moment l'illusion d'une pompe à feu dont on m'aurait appliqué l'embouchure. Je suis suffoquée de rage et de plaisir; l'endiablé Gascon double, triple, me secoue, me met en eau, me mâte enfin. Oui, Célestine, je l'avoue à ma honte, trois coups foutus d'une seule pièce m'avaient mise à bas, moi, si fière d'avoir fait tête à trois carmes relevés de trois dragons, à cette gageure de la Courtille (*).

(*) Madame Durut a bien voulu nous mettre à même de satisfaire plus amplement la curiosité du lecteur, à propos de l'anecdote dont elle vient de toucher un mot

Célestine. — C'est le cas de dire que les armes sont journalières; mais trois coups, cela n'a pas dû être si long!

Madame Durut. — Non; mais il fallait bien se parler ensuite. Et puis, comment m'en aller? Mon drille restait planté là,

en passant. Certain jour de carnaval, au temps où chez le peuple on se masquait pendant quelques jours pour s'amuser, comme maintenant on est déguisé toute l'année pour commettre des crimes, certaine nuit, disons-nous, madame Durut s'étant fourvoyée à la Courtille, elle eut le bonheur, ou le malheur, de tomber sous la main de six chie-en-lit qui s'étaient défiés, trois contre trois, à qui le ferait en honneur, le plus de fois à une femme. Madame Durut rechigna bien d'abord un peu contre son élection forcée; cependant, de peur d'essuyer quelque insulte, elle se soumit; bientôt elle prit goût à la chose, et servit les deux partis avec une chaleur, une égalité, qui font tout l'honneur possible à son caractère. Il se trouva que trois de ces messieurs, qui n'étaient que des dragons, l'eurent solidairement dix-sept fois, mais les trois autres, plus importuns, la prirent vingt-deux fois en tout à la même épreuve. Ceux-ci étaient de jeunes carmes échappés du noviciat, et qui le lendemain devaient prendre la cocarde. Toute cette débâcle (tant madame Durut s'évertua pour sortir plus vite d'affaire) ne dura que de onze heures du soir jusqu'à sept heures du matin. Madame Durut avoue qu'elle rentra chez elle un peu fatiguée; cependant, elle observa qu'elle l'eût peut-être été davantage si elle n'eût fait que de danser avec la fureur qu'elle mettait alors à cet exercice. Au surplus, elle ne parle de cette aventure que comme d'une erreur du moment, mettant, comme toutes les femmes délicates, la qualité dans ce genre fort au-dessus de la quantité.

(Note de l'Éditeur.)

dur comme fer! Oh! je suis bien élevée! je n'aurais jamais eu l'impolitesse de déloger un vit qui me faisait l'honneur de se trouver bien chez moi. Je n'avais plus du tout envie de gronder, malgré le dégât que venait de faire la pétulance de cet homme, et l'irrévérence qu'il y avait de sa part à brusquer de la sorte une maîtresse de maison.

Célestine. — Je conçois, en effet, que si tu avais pu te douter de ses dispositions, tu lui aurais bien laissé le temps de faire le tour de la table et de te dire un petit mot de galanterie avant de se ruer sur toi. Au reste, sa fougue avait quelque chose d'obligeant qui devait te flatter, et je la lui pardonne.

Madame Durut. — Et moi de toute âme! Vous êtes pourtant un drôle de corps, lui ai-je dit, car il fallait bien...

Célestine. — Sans doute, la dignité du sexe et de l'administration! Cela se sent, tu le grondes pour la forme; eh bien?

Madame Durut. — Sandis! me réplique le grivois, une belle enfant, que j'ai vue là-bas, m'avait dit qu'on me donnerait tout ce qu'il me faudrait; il me fallait justement

une jolie femme, on me députe une Vénus! Je suis Mars, Vénus est foutue!

Célestine. — Le compliment n'est pas neuf, mais il est court, et le débit a de l'énergie.

Madame Durut. — Vénus est bonne! Il faut savoir justifier une comparaison : « Tu m'as l'air d'un luron! lui dis-je en riant. — Je m'en pique! » Et en même temps, lui, de recommencer à jouer du croupion; moi, polie, je ne laisserai pas un galant homme avoir toute la peine : j'en détache donc à mon tour. Dame! il fallait voir comme nous nous portions des bottes de longueur! Ce n'est pas pour rire quand un vit de neuf à dix pouces recule jusqu'à deux doigts de son museau pour se rengouffrer tout de suite jusqu'au poil avec majesté. Sacrebleu! le foutre moussait de chaque côté comme une savonnade (*)!... Voyons ce que cela deviendra. Bast! c'est tout comme si l'on ne faisait que de commencer. Il m'en flanque encore une dose, et

(*) Il fallait priver le lecteur de cette scène ou défigurer madame Durut. On n'a pu s'y résoudre. Il faut aimer ses amis avec leurs défauts. A trente-six ans, la jureuse Durut n'est plus corrigible.

moi, qui suis en fonds, je ne lui fais pas attendre la monnaie de sa pièce.

Célestine. — En voilà quatre, de bon compte!

Madame Durut. — Tout autant. Nous respirons. Je n'avais pas soupé. Il n'en fallait pas tant pour me donner de l'appétit. Je sonne, je fais mettre un gigot, un fricandeau, avec cette grosse moitié de pâté que tu sais et un panier de six bouteilles assorties. Nous nous campons bravement tout cela sur l'estomac.

Célestine. — Tout?

Madame Durut. — Il n'en est, parbleu! resté miette ni goutte.

Célestine. — Il y avait de quoi crever.

Madame Durut. — Je ne m'en suis pas sentie. Voilà comme je suis; c'est de la même bagatelle, je n'en fais pas débauche, je sais même m'en passer, mais si je me débride une fois... ah! dame, ce n'est pas pour peu! Et puis, jamais le petit mot pour rire; je crois, par exemple, que Trottignac n'a pas inventé la poudre; du moins, s'il a de l'esprit, ce n'est pas à table qu'il peut en faire preuve: toute son âme est alors

dans ses dents et son gosier. Je l'agaçais, il ne me répondait que par monosyllabes, mais il gobait les tranches de gigot comme des pilules. Et le vin!... Buvant dans un verre à sirop, il entonnait à chaque coup sa demi-bouteille.

Célestine. — Ce sera un dispendieux pensionnaire que ce monsieur-là.

Madame Durut. — Bon! cela ne peut durer; le pauvre diable n'avait peut-être pas mangé depuis Bayonne. Son air affairé, distrait, me faisait mourir de rire. Tout d'un coup, il s'oublie et, se croyant apparemment au cabaret, il se lève, et frappant de son enragé de vit un grand coup sur la table, il me fait tressaillir sur ma chaise comme si on m'avait tiré un coup de pistolet.

Célestine. — Quel démon que cet homme! et que voulait-il dire donc?

Madame Durut. — Un cure-dent.

Célestine. — Que le diable l'emporte!

Madame Durut. — J'en avais à son service. Mais du reste j'aurais moi-même appelé, pour avoir de quoi nous purifier de nos saloperies. M'entendant demander de

l'eau : « Tout au moins un baquet, dit-il, car nous en aurons besoin. » A peine nous avons réparé notre désordre, que mon Mars, de nouveau sous les armes, ou plutôt qui ne s'est point désarmé, vous reprend Vénus au toupet, et pan! là, comme un houzard, au moment où je lève le cul de dessus le bidet...

Célestine. — Ce n'est pas un niaiseur, à ce que je vois.

Madame Durut. — Me voilà donc prise en levrette à la volée! et bourrée, Dieu sait! Rien pour m'appuyer, je marche vers le lit; lui, sans déconner, suit; j'y tombe à plat ventre... Miséricorde, comme il fout, ce chien d'homme!... quel cogneur! Mon embonpoint, l'attitude, le souper, tout cela fait qu'au moment définitif il m'échappa une petite incongruité. « Je t'entends, l'ami, dit-il, mais point de jalousie, il y en a pour tout le monde! » En même temps, découvrant saint Pierre pour habiller saint Paul, il vous plante à l'indiscret un bâillon.

Célestine. — Comment! et ces provinciaux aussi se donnent les airs d'être bougres! Je croyais qu'on ne connaissait cette rocambole qu'à Paris.

Madame Durut. — Voilà bien le raisonnement d'un enfant de la capitale du Badaudais.

Célestine. — A la bonne heure, mais point de digression; ton histoire est assez intéressante pour qu'elle puisse se passer d'ornements étrangers... Achève...

Madame Durut. — Le reste n'en vaut plus la peine. Je ne sais comment j'avais fait, moi qui puis boire comme un Suisse, je me trouvai grise : le fichu clystère achevait de me barbouiller. Je n'ai pas la force de quitter cette chambre; Pétronille vient me déshabiller. Je me couche tout bonnement avec l'ami Trottignac. Je ne sais ce qu'il a pu me faire tandis que je dormais, mais j'ai du moins connaissance de trois bons petits coups fourbis dans les draps, et, foi d'honnête femme ! vers six heures, j'ai fait sortir de table ce galant homme encore avec la faim (*).

(*) C'est ici l'occasion de faire observer à quel degré madame Durut a su établir l'ordre et le secret dans l'hospice des Aphrodites. Plusieurs domestiques, employés tant au souper qu'à la toilette, savaient fort bien qu'elle était en ribote. Ils ont entendu murmurer, conjecturer, aucun n'a dit un mot, pas même à Céles-

Célestine. — Que Dieu le maintienne en santé ! Je vois bien maintenant que ce n'est pas à propos de rien qu'il peut soutenir au bout de son maître vit un poids de cent soixante livres pendant trois minutes. Le vicomte avait raison : un mérite de cette force est rare. Nous devons au protecteur de grands remerciements de ce qu'il a bien voulu nous adresser ce phénomène; mais c'est à Paris qu'il faudra tirer parti de ce monsieur-là.

Madame Durut. — Pourquoi donc à Paris?

Célestine. — Le monde qui vient ici ne donne pas trop dans ce genre brut, car, n'en déplaise à la faveur où ce quidam s'est mis auprès de toi, c'est une espèce de rustre.

Madame Durut. — Oui. J'ai surpris chez lui, par ci, par là, quelques feuillettes de bonnes dispositions : on a sitôt dressé un homme, un Gascon surtout ! Je gage qu'il n'aura pas servi deux mois quelques-

tine. Née homme, cette madame Durut aurait pu devenir un grand général, un habile ministre.

(Note de l'Éditeur.)

unes de nos tireuses du grand genre, qu'on ne le reconnaîtra plus. Il a déjà le fonds d'impertinence, de morgue et de haute opinion de lui-même qu'il faut pour que bientôt il puisse singer avec succès l'homme du bon ton, et tenir son coin dans certain monde. Et puis n'auras-tu pas pour lui quelque complaisance? ne te mêleras-tu pas un peu ce son éducation?

Célestine. — Je t'avouerai franchement qu'il m'a déplu.

Madame Durut (avec espièglerie). — Quoi! tu n'en voudrais pas même pour apothicaire?

Célestine. — Voici de la méchanceté! c'est pour me remercier d'avoir laissé libre d'amuser ma chère sœur un homme que, première en date, sans parler des prérogatives de ma charge (*), je pouvais fort bien confisquer à mon profit; mais le cœur ne m'en a pas dit.

Madame Durut. — Tu vois que je suis moins difficile. Mais parlons d'autre chose. Comment tout s'est-il passé pendant mon éclipse?

(*) Voyez la fin d'une note, page 42, premier numéro.

Célestine. — Ma régence n'a pas été sans orage. Tu sais que la marquise prévoyante, et qui d'abord n'avait pas auguré grand'chose de son Limecœur, avait ordonné qu'à tout hasard on montât le baron (*) !

Madame Durut. — Eh bien?

Célestine. — Quand il a été à son point, ne se voyant pas employé, ce braillard s'est mis à faire un train de diable.

Madame Durut. — Il y avait justice.

Célestine. — Je n'avais pas prévu ce caprice de la marquise de s'accrocher à son céladon. Au lieu de lui donner du frais, je n'avais que du courant à fournir au maudit baron. Il s'était lâché dans le jardin, galopait en rut après tout ce qui pouvait avoir figure humaine. J'allai pour savoir quelle composition il serait possible de faire avec lui; mais point du tout : du plus loin qu'il me voit, il fait volte-face et, le vit en arrêt, il me court sus, de l'air d'un homme qui n'écoutera pas la raison. J'ai peur, je l'évite, mettant entre nous deux la grande

(*) Voyez page 126, second numéro.

pièce d'eau circulaire; me voilà lancée comme un lièvre, mais je ne cours pas si bien. Cependant, désespérant de m'atteindre assez tôt au gré de sa luxure, l'enragé saute, et se met à traverser la pièce. C'était fait de moi s'il n'allait pas étourdiment trébucher contre le canal rampant du jet d'eau, qui, s'écartant de la perpendiculaire, le couche à plat ventre dans l'élément détesté. Le pauvre diable en a par-dessus la tête, et comme il est tombé rudement, il ne peut être assez tôt debout pour éviter d'avoir bu. Gervais (*) est là, par bonheur; il vient au secours du baigné, qui se désespère d'avoir avalé de l'eau pour la première fois, dit-il, depuis qu'il a quitté les pages. On le porte chez lui, on le sèche, on lui panse un genou écorché. Il se remet à boire, du vin, pour le coup. On lui avait confié pour ses menus besoins le doux et complaisant Lavigne. Bientôt il s'enferme avec cet enfant à double tour; nulle force humaine ne peut ensuite obtenir l'ouverture de cette porte. Le maudit Berlinois a la cruauté de le

(*) On a eu l'honneur de le présenter au lecteur, page 106, second numéro.

mettre quatre fois à la plus délicate créature : le pauvre petit n'en a été quitte qu'à cinq heures ; il est maintenant au lit, moulu, et même avec un peu de fièvre.

Madame Durut. — Monsieur le baron, monsieur le baron ! je suis bien votre très-humble servante. Quatre louis de pension par jour sont bons à prendre, mais je ne veux point de violence dans cet asile de l'ordre et de la tranquillité ; à la porte, dès aujourd'hui !

Célestine. — Je t'en aurais priée.

Madame Durut.— Moi, garder cette bête féroce ! Il faudra le montrer ce soir pour la dernière fois. Nous lui laisserons le Pot-de-Chambre (*), qui lui en donnera sa suffisance. Un bon narcotique à la suite, et

(*) Fille inscrite qui s'est attachée à l'établissement et y sert sans gages. L'universalité de ses infatigables services, qu'elle rend par goût et dont elle se plaint toujours qu'on ne fait pas assez d'usage, lui a valu le sobriquet ridicule qu'on vient de citer. On regrette d'ailleurs que madame Durut, ayant de si bonnes qualités et une excellente politique, tolère une impertinente qualification qui dégrade un sujet essentiel, auquel il semble qu'elle devrait au contraire beaucoup d'égards et de reconnaissance.

(*Réflexion de l'Éditeur.*)

le perturbateur reporté dans son hôtel garni (*) !

Célestine. — Cela est d'une sagesse qui me charme ; mais pour le payement ?

Madame Durut. — J'ai touché d'avance, et il y aura même quelques louis à remettre à ses hôtes, contre un reçu. Mais la marquise et Limecœur, que sont-ils devenus?

Célestine. — Elle a passé la nuit ici. Quant à lui, vers minuit, il est parti, jubilant, pour Paris. Je ne sais point encore

(*) Madame Durut avait pour son compte, au delà des jardins, un pavillon où elle tenait quelques pensionnaires. C'était à Paris que se faisaient les arrangements. On était transporté, de nuit, dans une voiture sans glaces et scrupuleusement fermée, où l'air était renouvelé par un ventilateur. Arrivé, on se trouvait dans un lieu fort agréable, mais d'où l'on ne découvrait ni Paris ni le moindre village. Le pensionnaire jouissait là de tout ce qu'on peut souhaiter au monde, excepté de la liberté. Il payait, comme on le voit, par jour, à proportion de ce qu'il pouvait avoir exigé lors de sa convention. Dès qu'il voulait retourner, on le renvoyait avec les mêmes précautions. On usait des narcotiques dans le cas d'une retraite involontaire. Sur ce pied, le baron, d'ailleurs amené dans un moment d'ivresse, devait se retrouver à Paris chez lui, sans qu'il lui fût possible de savoir par quel chemin il y aurait moyen de revenir à la pension fortunée. Il était seul pour lors ; la chanoinesse avec laquelle il en avait décousu la veille n'était qu'une promeneuse aspirante, mais non encore Aphrodite.

comment ils se sont arrangés ensemble; mais elle a expressement ordonné qu'on fît jour chez elle avant dix heures. L'une de nous peut y passer sous prétexte de prendre ses ordres, on saura comment son stratagème aura réussi.

Madame Durut. — Je me lève et veux lui rendre moi-même les devoirs. J'aime cette femme, et regrette sincèrement qu'elle prenne le parti d'émigrer.

Célestine. — Que veux-tu? Paris devient si détestable.

Madame Durut. — Cela ne peut durer.

Célestine. — Et moi, je meurs de peur que cela n'aille de mal en pis... Mais dépêche-toi de voir la marquise. Tu sais que nous avons tantôt un combat en champ clos : il faut que j'aille faire préparer la lice... J'ai déjeuné; que veux-tu, toi?

Madame Durut. — La croûte au pot, suivie d'un verre de bourgogne,... bonjour. (Célestine sort.)

EH BIEN! JE RESTE.

SECOND FRAGMENT.

—

Madame Durut s'est levée, a quitté son bonnet de nuit et déroulé ses boucles ; son gros chignon est soutenu d'un peigne. En lui apportant son déjeuner, on lui annonce que la marquise est éveillée et demande à la voir. Madame Durut fait dire à cette dame que dans un moment elle viendra recevoir ses ordres. Elle déjeune sans beaucoup se presser et monte ensuite chez la marquise.

LA MARQUISE, MADAME DURUT.

La Marquise (avec amitié). — Bonjour, ma chère Durut. Je mourais d'impatience de vous voir.

Madame Durut. — Je suis au désespoir de m'être fait attendre. Comment madame la marquise a-t-elle reposé ?

La Marquise. — Tout au mieux. Mais où étiez-vous donc hier au soir ? Je vous ai fait demander à cor et à cri.

Madame Durut. — Je m'étais dérobée pour vaquer sans contre-temps à des occupations dont je ne voulais me rapporter qu'à moi seule. Je ne prévoyais pas le bonheur de vous être de quelque utilité. Du moins je me flatte qu'on m'aura suppléée ?

La Marquise. — Sans doute : on n'est pas plus attentif, plus exact que tout le monde de votre maison ; cet ordre admirable vous fait infiniment honneur, ma chère Durut. J'aurais été cependant bien aise de vous dire un mot quand Limecœur s'est retiré ; je craignais de ne pas m'endormir tout de suite ; je m'effrayais de n'avoir personne avec qui causer.

Madame Durut. — Causer !... Il y avait d'autres moyens d'attendre le sommeil, et même de l'inviter...

La Marquise (minaudant). — Quelle folie !... après ce qui s'était passé tout le

jour... J'ai failli pourtant m'informer du baron... N'est-ce pas monsieur de Vit... Vit?.. Il y a du vit dans ce nom-là, c'est tout ce que j'en ai retenu.

Madame Durut. — C'est monsieur de Widebrock qu'on le nomme; mais il est fini, ce baron.

La Marquise (avec intérêt). — Comment donc?

Madame Durut. — Il s'est conduit hier abominablement. (Elle raconte succinctement à la marquise l'aventure de la pièce d'eau et comment ce diable de baron a fourbi quatre fois sans pitié le délicat Lavigne.)

La Marquise. — Je suis enchantée de ce que vous m'apprenez là. Croiriez-vous bien qu'à minuit j'avais une velléité de faire venir cet homme?... pour causer, bien entendu.

Madame Durut. — Vous auriez sauvé de ses griffes mon pauvre petit Lavigne...

La Marquise. — Bien obligée! Vous voudriez donc que j'eusse eu la préférence pour essuyer l'orage! Cet homme (qu'en sait-on?) aurait peut-être eu l'insolence de

me proposer la même infamie qu'à cet enfant,... moi qui n'ai jamais pu m'accoutumer à ce genre.

Madame Durut. — Le cas eût été différent : vous aviez de quoi le payer en monnaie courante...

La Marquise. — Et Limecœur donc! j'aurais sitôt trompé cet honnête garçon?

Madame Durut. — A propos, parlons-en, puisqu'il vous revient à l'esprit. Eh bien, madame, où en êtes-vous ensemble? en avez-vous fait un infidèle?

La Marquise. — Pas tout à fait; j'ai supplanté la camarde, mais il est plus amoureux que jamais de l'Invisible du boudoir.

Madame Durut. — Cela n'est pas fort clair : ayez la bonté de me parler sans énigme.

La Marquise. — La suite de notre aventure est un vrai roman... Mais j'y ai trouvé des longueurs... qui ont failli ne pas me permettre d'aller jusqu'à la queue.

Madame Durut. — Il y a eu queue? C'est déjà en partie ce que j'étais bien aise de savoir.

La Marquise. — Tu vas être étonnée des difficultés que j'ai trouvées à conduire mon homme jusque-là. Tu t'étais aperçue, et même scandalisée, du peu d'attention que ton protégé avait fait à moi, lorsque, se promenant avec toi dans les bosquets anglais, je vous avais croisés plusieurs fois sans qu'il me fût accordé plus qu'une distraite révérence ?

Madame Durut. — Cette indifférence (sacrifice fort inutile et fort sot à ce vilain portrait) m'avait chassée. Je conviens d'avoir planté là notre homme avec humeur.

La Marquise. — Eh bien! quand il s'est trouvé seul, son admiration pour la camarde n'a plus eu de bornes. Je l'ai croisé encore deux fois presque en le touchant. Il avait l'air gêné de me sentir si près de lui. Cependant, à moins de faire volte-face, il ne pouvait m'éviter. Lasse de voir qu'il me comptait pour si peu de chose, et voulant qu'il m'abordât, je le passe tout de suite, je fais un faux pas ; un petit cri vif m'échappe en même temps. « Ah! madame (dit-il, se retournant avec intérêt), vous venez de

vous faire grand mal! — Ce ne sera rien, monsieur. — Pardonnez-moi; vous me paraissez saisie... voici de l'eau de Cologne. (J'en prends un peu pour ne pas déroger à ma feinte.) — Si madame pouvait gagner le banc de gazon que nous voyons à six pas ? ou si elle me permettait... (Il se met en devoir de m'enlever.) — Ne prenez pas cette peine, monsieur; je me crois en état de marcher jusque-là. — Daignez du moins vous appuyer bien fort sur mon bras. » Ce n'est qu'alors qu'il remet dans sa poche la fatale 'camarde... Je l'empoigne, lui boitant tout bas; j'ai l'air de me traîner; nous arrivons au banc propice... Assise et mon pied touchant la terre, je marque l'effet d'un étonnement douloureux. « Mon Dieu, madame, je crains que cette entorse ne soit sérieuse! vous souffrez considérablement? — Un peu de repos me soulagera sans doute,.. je vous prie seulement, monsieur... Auriez-vous bien la complaisance de me dire naturellementsi ma chevillen'enflepoint?.. » Il se précipite, je n'étais point fâchée de lui faire admirer un pied qui, sans vanité, jouit de quelque réputation de finesse et de tour-

nure. « Je vous jure, madame, que l'œil ne peut voir entre vos deux pieds aucune différence... » Le prétendu malade était horizontalement arrangé, de manière qu'un moins préoccupé se serait sans doute avisé de chercher d'heureux points de vue... « Si j'osais toucher le tendon, je vous dirais mieux?... — Eh! touchez, touchez, monsieur, vous êtes bien bon, bien serviable... » C'était le cas de donner quelques facilités de plus. En mésuser un peu, c'eût sans doute été caresser mon amour-propre. Point du tout, un chirurgien ne m'aurait pas plus froidement visitée... « Vous fais-je quelque mal, madame? — Aucun. — Eh bien! soyez sans alarmes, ce ne sera rien du tout. — Vous croyez? — Je n'en doute nullement. — Je ne voudrais cependant pas risquer de marcher tout de suite. Vous seriez bien aimable,... pourvu que vous n'ayez pas d'affaires ailleurs, de rester quelques moments auprès de moi. Je prendrais la liberté de me servir ensuite de votre bras pour me rendre jusqu'à ce petit pavillon où je demeure. — Je suis absolument à vos ordres, madame. — Je me fais cepen-

dant un scrupule de vous enlever à la profonde rêverie dans laquelle vous m'avez paru plongé. Vous preniez tant de soin à ne pas être distrait, que c'est à cause de vous surtout que je me reproche ma maladresse. »

Madame Durut. — Vous lui serriez le bouton un peu fort; voyons comme cela prendra.

La Marquise. — « Avouez, continuai-je, que vous avez du guignon. Vous venez exprès vous égarer dans une solitude. Un portrait vous occupe... Oui, monsieur, j'ai très-bien vu, tout en lisant, qu'un portrait, charmant sans doute, était l'objet de votre amoureuse attention, que vous auriez voulu vous trouver seul au monde avec lui. Point du tout, il faut qu'une étourdie vienne se donner une entorse à côté de vous... — Ne vous occupez pas de moi, madame : comment vous trouvez-vous maintenant? — Je ne sens presque plus de mal; au surplus, vous faites bien de prendre quelque intérêt à mon accident, car vous en êtes cause... — Moi, madame, je serais assez malheureux! — Il n'y a pas de votre faute, mais... vous

savez que les femmes ont le défaut d'être curieuses. Intriguée de ce portrait tant admiré, l'objet de tant de soupirs et de regards vers le ciel, j'ai voulu m'élever sur la pointe du pied pour voir par-dessus votre épaule cette jolie mine. Par malheur, je prenais mon point d'appui sur un caillou rond, et il a tourné sous mon pied. — Que n'ai-je pu deviner votre envie, madame! Comme la figure qui m'occupait n'a rien dont un homme puisse tirer vanité, j'aurais pu... — Me le montrer, et vous allez avoir cette complaisance? — A condition que si, par hasard, vous connaissiez l'original, quoique ma liaison avec cette dame soit fort innocente, vous auriez la bonté de garder le secret? — Cela se doit. — Maintenant, trouvez bon que je vous prévienne que ce portrait ne peut flatter au monde que moi; que le reste de l'univers doit en juger d'une manière défavorable... »

Madame Durut. — Il avait, parbleu! raison; je ne sais où le peintre avait été chercher ce fichu modèle, car, par malheur, le portrait n'est pas de fantaisie.

La Marquise. — Laisse-moi achever

mon récit. « Vous cherchez une défaite, lui dis-je, et je commence à comprendre que je n'ai pas le sens commun; pouvant me comparer à la dame qui vous touche, et sentant qu'à sa vue j'aurais du dépit de me trouver si bien effacée... — Peu de beautés, je pense, sont dans le cas d'avoir sur vous cet avantage! — Vous êtes galant. — Et le pied, madame? — (En me levant :) Je vous comprends, monsieur... Ce que vous vouliez me consacrer d'instants est expiré... Je me sens fort en état de marcher,.. et je vous rends à vos méditations amoureuses... — Je ne vous quitte pas, madame; vous avez bien voulu prendre avec moi l'engagement d'aller ensemble jusqu'à votre pavillon. — Mais si j'étais aussi avare de ma présence (quoique fort indifférente) que vous d'un portrait... qu'après tout je vais maintenant supposer horrible... Oui, c'est à cause de cela que, vous retranchant dans les respectables remparts de la discrétion, vous sauvez finement l'intérêt de votre amour-propre. — J'ignore, madame, s'il est des modèles qui doivent exclusivement obtenir ou manquer les

suffrages;... mais le ciel m'est témoin... »

Madame Durut. — Oh! le voilà! vous l'imitez à merveille. Il me semble l'entendre et le voir...

La Marquise. — « Bon Dieu! m'écriai-je, vous venez de faire des yeux! (Je riais.) — Charmante femme! répliqua-t-il en me serrant une main, vous avez apparemment le cœur libre; vous vous égayez, et je sens en effet que je prête infiniment à la plaisanterie;... mais je n'aurais pas à dire deux mots,... vous me plaindriez... » Je me suis rassise et l'ai fait asseoir à côté de moi: « Savez-vous, monsieur, que vous m'intéressez? Il est rare de voir par ici des êtres à élégie; il y a de l'Young ou, tout au moins, du d'Arnaud dans votre ton et vos manières. C'est de cela d'abord que je vous plains... Eh bien! si vous me connaissiez, vous me feriez confidence entière: je suis parfois de bon conseil... » Alors le bon humain me conte naïvement son histoire: la négociation, ses répugnances, l'audience au boudoir, mais pas un mot des faveurs. « A force d'amabilité, dit-il, cette femme m'ensorcèle... Et quand je croyais enfin être

assez heureux pour la voir,... elle m'a fui par le plus inconcevable caprice! Un portrait qui devait me guérir ne fait qu'accroître mon malheur;... car ce que j'ai senti tête à tête avec cette femme obtiendrait à mes yeux la grâce d'un monstre,..et vous avouerez (en me montrant la boîte) qu'on peut fort aisément s'accoutumer à ces traits-là?... » J'avais la malice de faire attendre mon jugement; je regardais avec fixité la ridicule boîte, de l'air de dire : Je voudrais trouver un sens à la passion que peut inspirer cette horreur, mais nul effort n'y suffit... Pendant ce temps-là, mon homme continue comme un fou. « C'était bien la peine de m'embraser! au même moment voler en Allemagne! me laisser ignorer son nom, son état! le lieu où son dessein est de se fixer!... Elle est affreusement laide! et cette laide est pour jamais là (dans sa tête!) là! (dans son cœur)! » J'attendais, ma foi! ma chère Durut, qu'il marquât d'un troisième *là* cette partie de sa personne que j'ai certainement un peu plus sérieusement occupée que tout le reste; mais il est si circonspect! « Cette femme (en lui rendant la boîte)

ne peut être qu'une magicienne qui vous aura jeté quelque sort. Je défie que sans diablerie un humain puisse accorder le moindre sentiment à ce monstre-là... Mais voulez-vous bien me reconduire? » Je prends son bras. On ne peut pas mettre plus d'intérêt et de complaisance au service qu'il croit me rendre... Nous marchons en silence... Tout était dit, jamais entretien n'était tombé plus à plat; au moment d'entrer dans le pavillon : « Adieu, monsieur, lui ai-je dit, affectant de la tristesse; vous êtes bien complaisant, mais nous n'avons guère à nous louer ni l'un ni l'autre de nous être rencontrés... (Il paraît frappé.) Allez, cruel homme, vous venez de me faire bien du mal!... » Ce propos l'étonne à l'excès, il me prie de lui éclaircir... « Eh bien, monsieur, lui dis-je après avoir feint de combattre avec moi-même, sachez que je suis ici à cause de vous; que je vous y savais, que j'étais instruite des vues d'une dame sur vous pour vous faire émigrer avec elle... Je la connais... Je m'étais trop orgueilleusement persuadée qu'une autre qui voudrait lui disputer la préférence de votre part pour le

même objet aurait sur elle de grands avantages ; j'espérais, en un mot, que vous, effrayé de cette figure et ne pouvant consentir à vous engager, seriez moins rétif pour... moi, puisqu'il faut vous le dire, pour moi qui me présenterais dans le moment où vous auriez déjà accepté des propositions et où l'individu proposant aurait seul fait naître un obstacle ; j'espérais, en un mot, que moi, qui sais aussi peut-être apprécier les hommes, je vous déterminerais à me suivre... Mais, étrange, et sans doute unique, vous êtes allé donner dans le piége d'une femme... qui, malgré le succès de son art insidieux, n'a pas osé croire elle-même à l'existence du prestige! »

Madame Durut. — J'aurais voulu voir la sotte figure qu'il devait faire en ce moment.

La Marquise. — C'est la mienne, au contraire, qu'il a rendue fort ridicule. « Qu'elle me connaît mal ! s'est-il écrié. — Soyez franc, vous l'avez eue! et par un excès de délicatesse vous vous croyez obligé... — Le secret de notre entrevue n'étant pas tout entier le mien, je suis forcé

de me taire... » J'étais sur ma prétendue porte; il me baise respectueusement la main et va me quitter; je le retiens. « Vous ne m'avez donc pas entendue? — C'est vous sans doute, madame, qui ne m'avez pas compris ? — Je n'ai que trop compris, monsieur, votre extravagance d'aimer une femme qui ne le mérite à aucun égard, qui d'ailleurs, de votre aveu, s'est donné les plus grands torts avec vous. — Ajoutez encore : mais que je n'oublierai jamais!... — C'en est trop! et vous ne voulez pas qu'il me reste un regret de n'avoir pu vous déterminer à faire avec moi, sur le pied de simple amie, la course que vous consentiez cependant à faire comme amant avec cette odieuse femme... » Il s'en allait à grands pas. J'étais si piquée, que j'ai failli le livrer à son entêtement, à son absurde caprice;... mais je n'y ai pas tenu: « Limecœur! » ai-je crié, courant après lui du pas d'une femme bien éloignée d'avoir une entorse. Il m'attend, immobile de surprise; je me jette à son cou. « C'est trop abuser, tu triomphes et je me mets toute à ta discrétion; c'est moi!... » Il a failli se trouver mal de sur-

prise et de bonheur, car à peine avait-il passé ses bras autour de moi, qu'il avait reconnu ma taille, dissimulée jusque-là par l'ampleur d'une chemise sans ceinture, et dès le premier de mes baisers : ... « Ah! oui! c'est bien elle! » Je l'entraîne au cabinet des bains; il tremblait, il était suffoqué; je le rassure par mille caresses, chacune lui fait retrouver quelque renseignement : bientôt il a tous ceux qui peuvent rendre sa conviction complète. Il reconnaît ces tétons orgueilleux, malgré leur petitesse; cette motte ingrate qui dans les moments où les plus doux baisers l'électrisaient frappait brutalement et à coups redoublés le nez de son bienfaiteur; il reconnaît le sentier brûlant et serré qui ramène son âme à la mienne; à la douceur extatique de leur transfusion il reconnaît que c'est bien moi, et: « C'est elle! c'est elle! » répété sans cesse dans le délire de la félicité vaut pour mon amour-propre tout l'encens de mille académies. Ce n'est pas assez de lui prouver une seule fois qu'il a bien réellement retrouvé son invisible : je recommence toutes mes preuves, et ne sors de ses bras

que lorsqu'il ne lui est plus possible d'éclaircir le moindre doute, s'il lui en restait.

Madame Durut. — J'avoue que j'ai eu peur un moment que tout le projet de société ne s'en allât au diable.

La Marquise. —Nous sommes convenus de nos faits. Il me reste... Nous partirons dans deux jours... Eh bien, Durut, croirais-tu que malgré le roman de cette aventure et son plein succès je ne suis pas parfaitement contente?

Madame Durut. — De votre homme? ah! je trouve qu'il a fait les choses à merveille.

La Marquise. — C'est à moi que j'en veux. Tu ne pouvais choisir mieux pour moi; j'ai besoin que l'homme qui m'accompagnera soit absolument tel qu'est Limecœur. Eh bien, malgré cela,... certain je ne sais quoi semble m'assurer que je fais une sottise.

Madame Durut. — Oui bien, de vous expatrier! Mais si vous devez exécuter le maussade projet de quitter Paris, vous ne pouvez le faire avec plus d'agrément

et de sûreté qu'accompagnée de notre homme.

La Marquise. — Oh! pour cela je n'en fais aucun doute.

Madame Durut. — Qu'est-ce donc qui vous chicane?

La Marquise. — Son caractère trop ardent et trop délicat: ce fou va m'aimer.

Madame Durut. — Et vous?

La Marquise. — Mais moi?... Chacun a sa manière d'aimer, ma chère Durut. Je veux bien accorder à ton protégé toute ma confiance; je lui serai vraiment obligée s'il daigne partager avec moi, comme le ferait mon frère, une aisance dont je ne puis faire un meilleur usage qu'en le comblant de bienfaits... Mais s'il allait souhaiter quelque préférence exclusive, se croire offensé de mes inévitables infidélités, perdre de vue que je suis Aphrodite, vouloir m'assujettir à son sentimentage, me reprocher des principes qui ne seraient pas les siens, une conduite qu'il a bien l'air de n'être pas homme à prendre pour modèle, s'il allait, en un mot, prétendre à l'ascendant, en usurper, peut-être?

Madame Durut. — Voilà bien des craintes à la fois. A votre place, je prendrais le temps comme il viendra. Dans ce moment, n'est-ce pas, Limecœur vous plaît ?

La Marquise. — Beaucoup ; mais je ne prétends pas en perdre la tête.

Madame Durut. — Eh bien, profitez de sa passion. Usez votre caprice; dès qu'il vous intéressera moins, témoignez-le-lui doucement ; définissez-lui net sur quel pied vous entendez qu'on vive avec vous, comment il vous conviendra qu'il se conduise, à quelles conditions pourrait subsister votre société... S'il ne s'accommode pas de vos plans : « Bonjour, allez vous promener, monsieur ; je veux être heureuse à ma guise. » Ah ! pardi ! vous ne manquerez pas d'adorateurs prêts à passer par tout ce que vous aurez la fantaisie d'exiger.

La Marquise. — Sais-tu, ma chère Durut, que tu as une excellente judiciaire ? On ne raisonne pas mieux, on n'a pas plus de sens, et personne n'est d'aussi bon conseil.

Madame Durut. — Auriez-vous tout

de bon quelque confiance en mes almanachs ?

La Marquise. — Infiniment.

Madame Durut. — Eh bien, ne vous absentez pas !

La Marquise. — Mais Paris devient détestable.

Madame Durut. — Tout détestable qu'il est, et dût-il être pire un jour, je le crois de beaucoup préférable à Worms (*), à Bruxelles, à Fribourg.

La Marquise. — Il est vrai que je n'ai guère été contente lors de ma tournée, mais toute la France se jette aujourd'hui de ces côtés-là ; j'y trouverai des amies, tous mes amis...

Madame Durut. — Les nôtres, tous mes correspondants se récrient déjà contre l'ennui.... Puisse-t-il n'être pas suivi de la misère !

La Marquise. — Mais c'est que ces démocrates sont exécrables ; on n'entend parler que de crimes, de meurtres, d'in-

(*) Coblentz n'est point cité, parce que ce fameux foyer n'existait alors que depuis quelques semaines.

cendies... N'ont-ils pas voulu piller un de mes châteaux !

Madame Durut. — S'il avaient cette fatale envie, serait-ce votre absence qui la leur ferait passer ?

La Marquise. — Ils ne m'égorgeront pas, du moins...

Madame Durut. — Ah ! leur fureur n'a point encore été jusqu'à tuer les jolies femmes;... violer, peut-être,... tout au plus.

La Marquise. — A la bonne heure ; on n'en meurt pas. Il est vrai que mes sœurs ne m'encouragent guère à venir les joindre. Elles me mandent que dans cette Allemagne on n'est ni logé ni nourri, et qu'elles s'ennuient comme des marmottes. On n'est pas jour et nuit dans son boudoir... Mais c'est l'affaire de quelques mois.

Madame Durut. — Tout le monde n'est pas de cet avis.

La Marquise. — Le chevalier de Belespoir m'écrivit la semaine dernière qu'avant la fin de l'été tout le monde serait rentré chez soi, vainqueur, triomphant et paisible...

Madame Durut. — Va-t'en voir s'ils viennent !...

La Marquise. — Durut, Durut, tu te gâtes; tu n'es plus une bonne aristocrate comme cet hiver !

Madame Durut. — Voilà précisément le mot de tous ceux à qui la tête tourne. Dès qu'on ne croit pas à leurs nouvelles, qui ressemblent fort aux *Mille et une Nuits,* on n'est pas bon à jeter aux chiens. Et qui me fait donc vivre, moi, si ce n'est la chère aristocratie? La fichue nation nous apporte-t-elle un écu? Est-ce ici que les infâmes jacobins dépensent l'argent qu'ils puisent à pleins sacs dans les coffres publics ? Non, tout cela s'éparpille en petits écus parmi les culs crottés et les sans-culottes. Je suis, et m'en pique, aristocrate à pendre; mais je n'ai pas mis mes bésicles à l'envers, et je vois que de longtemps... nous ne verrons rien. La politique n'est pas de ma partie; je consens pourtant qu'il n'y ait plus de vits (*) pour moi sur la terre; si la contre-

(*) A ce serment sacré, on reconnait que madame Durut était inspirée : il n'est pas étonnant qu'elle ait prophétisé.

révolution se fait avant un an, et Dieu sait encore!...

La Marquise. — Sais-tu que ton éloquence ébranle furieusement ma résolution?...

Madame Durut. — Plût à Dieu qu'elle vous fît renoncer tout à fait!

La Marquise. — Il est vrai que je pourrais me repentir d'avoir abandonné mon charmant hôtel,... mes loges,... mes amis...

Madame Durut. — Tout serait sacrifiés, et quelles compensations, s'il vous plaît?

La Marquise. — Mais j'étais donc folle? Eh bien, je ne pars plus.

Madame Durut. — Touchez là, brave dame, et souvenez-vous qu'un jour vous croirez devoir à cette bonne diablesse de Durut quelques remerciements de vous avoir désabusée...

La Marquise. — Je ne veux pas que ce retour change la moindre chose à la position de Limecœur. Je le garde; mais tu m'aideras à lui faire prendre patience jusqu'à ce qu'on puisse enfin lui déclarer que nous ne partons pas.

vel associé qu'en faveur d'un enfant, car elle a tout de bon *in petto* le dessein de se le faire mettre par Belamour. Tout de suite il vient à cette dame l'heureuse idée qu'elle n'est engagée à rien avec Limecœur, jusqu'au moment où, réunis, ils commenceront à n'avoir plus qu'un intérêt. Sur ce pied, elle est près de sonner pour donner d'autres ordres ; mais le hasard vient au-devant de son caprice, comme on va le voir.

AH! LE BON BILLET (*)...

TROISIÈME FRAGMENT.

—

De retour chez elle, madame Durut a trouvé beaucoup de besogne faite ou à faire. D'abord, un pari (pour l'après-midi) qui ne devait occuper que deux ou trois couples en occupera sept. On sera mis au fait de cette importante affaire en temps et lieu. Et puis, tandis que la bonne Durut s'amusait à babiller chez la marquise, monsieur le commandeur de Palaigu, avec un de ses anciens amis, monsieur de Cuforé, ci-devant procureur d'une maison de chartreux en province, sont venus incognito pour déjeuner à l'Ermitage (**). Ils se

(*) Qui ne connaît pas l'excellent mot de Ninon faisant cocu le bien-aimé La Châtre!

(**) On saura dans le temps ce que c'est que l'Ermitage.

sont emparés de Criquet et de Belamour: celui-ci ne se trouve donc plus à la disposition de madame Durut. Mais un heureux hasard a fait arriver, presque en même temps que les Villettes, l'aimable Alfonse, le chevalier du premier numéro. Ce bon enfant venait avec la franche intention de rendre quelques petits devoirs à sa chère Agathe, ou peut-être à l'amie Célestine. Mais celle-ci a des occupations par-dessus les yeux; l'autre a si bien passé la nuit, que les sens ne la dominent pas absolument pour l'instant. D'ailleurs, avant tout, elle est jalouse que le service se fasse coulamment dans l'hospice. Il faut donc que la marquise soit servie. Pour cela madame Durut, se sacrifiant, exige de la complaisance de son pupille (peu récalcitrant en pareil cas) qu'il veuille bien suppléer Belamour auprès de la belle dame. En conséquence, Alfonse se laisse transformer en servant-aspirant : on lui chausse un pantalon de fil gris et des escarpins à rosettes; il endosse un gilet de basin et une veste à la marinière de casimir de la couleur du pantalon; on lui roule les cheveux, et il est

encore charmant dans ce modeste équipage. Madame Durut lui fait le bec : on convient qu'il aura l'air docile et timide d'un débutant auquel il importe de faire avec succès les premiers pas. Quand tout est prêt, on lui met à la main le déjeuner de la marquise avec ce petit mot cacheté d'une oublie : « Les *jeudis* donnent ce ma-
« tin : ils occupaient déjà Criquet et Bela-
« mour quand je suis rentrée. Lavigne est
« pourfendu. Zoé n'aurait pas fait votre
« affaire. Croyez-moi, belle dame, servez-
« vous de ce grand innocent, dont je serais
« d'ailleurs bien aise que vous puissiez me
« rendre assez bon compte pour qu'il mé-
« ritât d'être attaché, comme il le désire, à
« cet établissement. Bon appétit, et bien du
« plaisir, respectable autant qu'aimable et
« belle marquise. — Agathe Durut. »

LA MARQUISE (au lit), ALFONSE (avec le déjeuner et le billet).

La Marquise (étonnée). — Eh bien, vous vous trompez, mon ami; ce n'est pas pour ici.

Alfonse (feignant de l'embarras). — Pardonnez-moi, madame la marquise, j'apporte, avec votre chocolat, un mot de la part de la maîtresse.

La marquise, en recevant ce billet, ne peut s'empêcher d'examiner le porteur, de la tête aux pieds, avec une excessive attention. Il fait semblant de n'y pas prendre garde; il approche du lit une chiffonnière à dessus de marbre; il y établit son plateau, et tandis que la marquise lit, il fait mousser le chocolat. Le billet parcouru, la marquise se garde bien de laisser rien remarquer qui puisse trahir son émotion intérieure. Cependant elle n'est pas tout à fait maîtresse de ses regards captivés, qui ne peuvent se détourner d'une figure où, plus on la regarde, plus on découvre quelque chose d'attrayant. Elle a mille choses sur le bord des lèvres, mais elle n'ose en laisser échapper une seule, de peur de dire trop;... elle éprouve un embarras aussi réel que celui d'Alfonse est bien imité. Cette femme sent que, réaliser avec le serviteur imprévu ce qu'elle projetait de ne faire qu'avec un marmot, ce serait aggraver considérable-

ment une trahison qu'après tout l'honnête Limecœur n'a pas méritée. A travers ce rude combat avec elle-même, elle prend son chocolat. Alfonse debout, les yeux fixés à son tour sur des traits divins auxquels il était bien éloigné de s'attendre (car Durut a l'excellente qualité d'aimer à ménager des surprises, elle sait combien elles ajoutent au bonheur), Alfonse s'enflamme à loisir. Une sédition subite qui s'élève dans le pantalon l'oblige enfin à y prendre quelque arrangement qui puisse sauver les apparences. Cette déclaration a été, dès le premier moment, saisie par la marquise, qui en a pris une teinte animée dont l'effet est de la rendre d'une beauté céleste.

La Marquise. — Je souffre de vous voir debout, mon ami, prenez un siége.

Alfonse. — Ah, madame!

La Marquise. — Asseyez-vous...

Alfonse. — Je ne puis; mon devoir...

La Marquise. — Le premier devoir est d'obéir.

Alfonse. — Madame veut m'éprouver, mais je sais qu'un être de ma sorte...

La Marquise (avec dignité). — Si j'ai mes raisons pour excuser...

Alfonse. — Je n'ai plus rien à répliquer. (Hésitant.) Mais si je fais une sottise, madame voudra bien ne me donner aucun tort.

La Marquise. — Ce chocolat est brûlant... Vous êtes nouveau ici, mon ami ?

Alfonse. — Depuis quelques heures, madame, et j'étais bien éloigné... (Il feint de se troubler.)

La Marquise. — Que voulez-vous dire ?

Alfonse. — Rien, madame; j'allais oublier que je dois répondre sans aucune amplification aux questions qu'on daigne me faire.

La Marquise. — Eh bien, je demande, j'ordonne que vous acheviez ce que vous avez interrompu... Vous étiez bien éloigné ?...

Alfonse (avec peine). — De prévoir que dès le premier moment... un état... auquel je ne me consacrais pas... sans quelque répugnance... (Il a l'air de s'être perdu dans son idée.)... m'offrirait... (Il se tait.)

La Marquise. — Vous offrirait ?...

Alfonse (avec plus d'embarras). — Des encouragements qui présagent...

La Marquise. — Qui présagent quoi? Faut-il vous arracher les paroles de la bouche? A moins d'écrire ce que vous dites, j'en pourrais perdre le fil...

Alfonse (fort agité). — Je l'ai perdu moi-même, madame... Du moins ayez pitié de moi ; daignez ne pas me dénoncer à madame Durut comme un téméraire, un insolent!

La Marquise. — Vous déraisonnez, mon ami. De quoi pourrais-je me plaindre?

Alfonse (se levant). — Pardonnez-moi, madame, je sens que j'ai dit autant de bêtises que de mots; mais n'allez pas croire au moins que j'aie pu penser... (La marquise se disposant à remettre elle-même sa tasse sur le plateau, il se hâte et veut la lui reprendre.)

La Marquise (s'opposant). — Laissez-moi faire; je vous vois si troublé, je ne sais à propos de quoi, que vous seriez homme à tout casser.

Elle le dévore des yeux, et pose en même temps sa tasse avec précaution. Alfonse escamote sur le lit, avec une feinte maladresse, une lèche de pain grillé dans laquelle la marquise a mordu.

La Marquise (qui a vu). — Eh! quel enfant! que voulez-vous faire de cela?

Alfonse (feignant d'être déconcerté.) — Moi, madame?

La Marquise. — A-t-on oublié de vous faire déjeuner? Ne voilà-t-il pas des morceaux entiers?

Alfonse. — Celui-là seul me tentait, madame; mais, pour Dieu! ne me compromettez pas auprès de madame Durut.

La Marquise (avec bonté). — Il n'y a pas à tout cela de quoi fouetter un chat; cependant, si vous vous fixez à servir, il faut vous abstenir de tout ce qui peut avoir l'air singulier ou ridicule... Par exemple (rougissant), on ne regarde pas une femme entre deux yeux comme vous faites;... je dis toute espèce de femme.

Alfonse. — Je le sais bien, madame... Mais c'est qu'il y en a...

La Marquise (se méprenant). Qu'on doit respecter plus que d'autres, et je suis de ce nombre,... entendez-vous?

Alfonse. — Non, madame...

La Marquise (stupéfaite). — Il est fort, celui-ci!

Alfonse (tendrement). — Je n'ai, je vous jure, aucun dessein de vous offenser...

La Marquise (émue). — Comment! encore! vous continuez à me regarder comme un fou!

Alfonse. — C'est que je le suis, madame.

La Marquise (à elle-même, ne pouvant s'empêcher de rire). — Eh bien! on voulait faire faire à Durut une belle acquisition!

Alfonse. — Ma folie n'est pas d'une espèce dangereuse; d'ailleurs, elle ne me prend que par moments. (Il fait un mouvement comme pour jeter les bras autour du corps de la marquise. Elle a marqué quelque effroi; cependant elle ne sonne point.)

La Marquise. — Écartez cette chiffonnière... (Il obéit.) Mettez-une chaise là,... plus près... Bon,... placez-vous. (Il hésite.) Soyez assis, vous dis-je. (Alfonse assis, mais décontenancé, paraissant mal à son aise, regarde avec distraction du côté de la porte.) Qu'examinez-vous avec cet air distrait, égaré, quand vous devriez comprendre que j'ai quelque chose à vous dire?

Alfonse. — Cette porte, madame...

La Marquise. — Eh bien! quoi, cette

porte? Que ne l'avez-vous fermée en entrant?... (Il y court, la ferme et met le verrou.) A quoi bon cela?... quelle témérité!...

Alfonse. — Comment donc, madame? C'est que si madame Durut survenait... avant qu'elle sût que vous m'avez ordonné d'être assis près de vous,... et pour n'avoir fait que vous obéir,... peut-être...

La Marquise. — A la bonne heure. Remettez-vous là...

Alfonse. — J'ai tant à cœur de n'être point exclu de cette maison, que je tremblais d'être surpris dans un état...

La Marquise. — Est-ce que votre accès de folie dure encore?

Alfonse. — Si c'est ce que j'entends, madame, il durera tout le temps que j'aurai le bonheur de vous voir.

La Marquise (sans humeur). — Plaît-il?

Alfonse. — Pardon, madame. (De ses deux mains il lui en prend une.)

La Marquise (à elle-même). — Mais c'est que, tout de bon, je crois qu'il est fou.

Alfonse. — Hélas! je n'ai que cette excuse, madame; quand...

La Marquise (à elle-même). — Voilà pourtant un drôle de corps ! (A Alfonse.) Qui vous a produit dans cette maison ?

Alfonse. — Une bonne dame qui m'a vu naître et qui m'a élevé (*).

La Marquise. — Et qu'avez-vous fait depuis que vous êtes au monde?

Alfonse. — J'ai été fou de bonne heure, et puis je me suis engagé dans les dragons.

La Marquise. — Dans quel régiment ?

Alfonse. — De la Reine.

La Marquise. — Vous ne pouviez choisir un plus aimable colonel. Avez-vous connu dans ce régiment un certain monsieur de Limecœur, qui doit y avoir servi quelque temps ?

Alfonse. — J'ai eu cet honneur-là.

La Marquise. — C'est un de mes alliés.

Alfonse (avec feu). — Il est bien heureux, madame !... (Elle sourit. Il prend une main ; on a l'air de n'y pas faire attention.)

La Marquise. — Limecœur n'est pas riche...

(*) En cas d'oubli, voyez page 5, premier numéro, la note concernant madame Durut.

Alfonse. — Mais c'est un excellent sujet, bien bon officier... Nous l'avons tous regretté.

La Marquise. — Vous connaît-il ?

Alfonse. — Peut-être, madame.

La Marquise. — Il vous remettrait donc, s'il vous voyait ?

Alfonse. — Peut-être que non; nous sommes tant de dragons! Ces messieurs ne connaissent pas tout le monde.

La Marquise. — Enfin, voilà que vous parlez comme un homme raisonnable.

Alfonse. — A la bonne heure, madame; mais aussi ne suis-je pas dans mon état naturel.

La Marquise (avec un peu d'art). — Eh bien, je suis donc folle de laisser ainsi dans vos mains la mienne, que vous brûlez ? Laissez-moi !

Alfonse. — Je ne puis, madame.

La Marquise. — Vous ne pouvez me rendre ma main ?

Alfonse. — C'est ma folie. Quand, par accident, il m'arrive de m'accrocher à une jolie femme, mes nerfs se roidissent, mes muscles se contractent, il faut des choses

infinies pour qu'elle puisse se délivrer de moi... Je suis bien heureux de ne m'être pris qu'à la main, autrement vous auriez été réduite à me faire jeter par les fenêtres.

La Marquise (à elle-même). — Il est fou à mettre aux petites-maisons ! (A Alfonse.) Êtes-vous encore dragon?

Alfonse. — Oui, madame, mais je suis en semestre.

La Marquise.— Et vous cherchez à vous attacher ici ?

Alfonse. — Je profite de la confusion générale, et déserte... On m'a assurré qu'ici je serais aussi caché qu'aux antipodes.

La Marquise. — Joliment ! un de vos officiers, monsieur de Limecœur, y était hier.

Alfonse. — Madame oublie qu'il ne sert plus.

La Marquise. — Il est vrai. Qu'avez-vous fait l'hiver, car le temps du semestre est expiré ? (Bas, à elle-même.) Je ne sais plus ce que je dis.

Alfonse. — J'apprenais le commerce, madame.

La Marquise. — Cet état vaudrait beaucoup mieux que la domesticité.

Alfonse (lui baisant la main avec passion.) — Je n'en conviendrai pas, surtout en ce moment.

La Marquise (s'animant). — Savez-vous que si vous n'étiez pas fou, je me croirais obligée...

Alfonse (redoublant de baisers sur cette belle main). — Que vous reviendrait-il de me perdre ? (Il jette rapidement un baiser sur la bouche de la marquise, et tout de suite, par-dessus le lit, un autre baiser à l'endroit sous lequel est le plus sacré de ses charmes.)

La Marquise (assez doucement). — Eh bien, eh bien ! quelles manières sont-ce là ?

Alfonse (hors de lui). — Voilà ma folie, madame !

La Marquise. — Comment, votre folie? d'insulter les femmes, d'oublier ce que vous êtes, ce qu'on est?

Alfonse (avec délire). — C'est un démon que je porte en moi !... (Ne tenant plus la main de la marquise que d'une des siennes,

il glisse brusquement l'autre sous la couverture et trouve sans aucun obstacle le divin bijou, par bonheur accessible entre deux cuisses modérément écartées...)

La Marquise (comme abasourdie). — Savez-vous bien ce que vous faites? et ne craignez-vous pas...

Alfonse. — Je sais, madame, que si vous n'êtes pas infiniment bonne, je suis un garçon perdu.

Tout en parlant, il agace avec adresse, une précieuse adresse, ce boutonnet infiniment sensible.... que madame Durut nommerait; mais on sait que nous ne cassons jamais les vitres sans nécessité. A peine cet important succès est-il arraché, que (comme chacun a sa folie ou son démon qui lui fait faire, à tort et à travers, tout ce qu'il lui plaît) la marquise ne peut plus lui parler ni s'opposer à rien. Elle s'écarte involontairement et donne, comme si elle y consentait, toute la facilité qui peut ajouter à l'effronterie du coupable Alfonse. Celui-ci, gardant bien l'apparence d'une convenable timidité, s'est si fort rapproché, que sa bouche est enfin attirée sur celle de

la belle marquise. Elles s'unissent pour un fixe baiser, qui devient plus ardent à mesure du désir plus irrité par une cessation momentanée du mouvement du doigt incendiaire. Finir ainsi n'aurait pas fait le compte de l'expert autant qu'amoureux jouvenceau. Cette ruse galante á tout l'effet possible : la marquise, après avoir frappé plusieurs coups très-vifs sur le lit, comme d'impatience ou de regret de sa faiblesse, porte avec pétulance une main à la ceinture du pantalon déjà déboutonné par un invisible soin du fripon d'Alfonse. Cet intéressant boute-joie, qu'on connaît, s'élance au-devant de la plus jolie main du monde, l'étonne et la brûle. De l'autre main, la marquise, hors d'elle-même, écarte avec une lascive fureur tout ce qui la couvrait.... et....

La Marquise. — Foutre! s'écrie-t-elle, mets-le donc (*), adorable fou, puisqu'on ne peut pas se soustraire à son étoile!

(*) Je déteste (comme sans doute tous les lecteurs délicats) ces malheureux moments où des femmes dont on a la meilleure opinion, et qui ont été bien élevées, s'abaissent aux indécences, à la brutalité du plus ignoble vulgaire... Je prie les gens d'esprit et ceux qui auront

Cette permission, ou cet ordre, était à peu près inutile, car Alfonse avait déjà une jambe sur le lit. Il s'élance... Deux verres d'eau ne sont pas plutôt mêlés, confondus, unifiés, que ces lascives et brûlantes créatures. « Fou... tre ! » souffle la marquise, avec un baiser volcanique, jusqu'au fond de la poitrine de son fortuné vainqueur.

La Marquise (ressuscitant). — Ah ! des fous comme toi sont bien faits pour dégoûter à jamais des gens raisonnables !

Il est superflu, sans doute, d'observer ici qu'après le degré de liaison qui venait de se former entre la marquise et le bel Alfonse il peut se croire dispensé de soutenir le double rôle de domestique et de fou. De courts éclaircissements, qui nous sont tout à fait inutiles, eurent bientôt mis l'heu-

l'expérience de ces sortes de conjonctures de m'adresser quelques tournures du bon ton, quelques jolies phrases qui, sans affaiblir les situations, puissent suppléer à des obscénités, véritables taches dans cet historique et très-moral ouvrage. Nous avons essayé de *triomphez donc*... d'*achevez ma défaite*... de *faites-moi mourir*,... etc. Tout cela ne nous a pas paru valoir cette énergique *foutre ! mets-le donc !*... Quel dommage qu'on ne puisse accommoder la bienséance qu'aux dépens de l'expression ou de la vérité !...

(*Note de l'Éditeur.*)

reux couple mutuellement au fait de ce qu'il lui importait de savoir. Le résultat fut qu'Alfonse (préalablement prié d'ouvrir la porte, afin que madame Durut pût entrer quand on la voudrait) se déshabilla, se mit au lit et fit oublier deux fois encore à la marquise l'engagement pris avec l'allié Limecœur.

Après avoir exercé pendant deux heures les solides assauts de la passion et les futiles escarmouches du caprice, on sonna pour madame Durut. Celle-ci fut plus réjouie qu'étonnée de trouver les angéliques athlètes amoureusement enlacés entre deux draps. Voulant se donner le plaisir de les voir *in naturalibus*, elle prit la liberté de les découvrir. La marquise, pour la frime, faisait de petites façons; Alfonse ne trouva pas, pour escamoter aux regards indiscrets de madame Durut les deux nudités, de meilleur expédient que de les confondre. Il *init* la marquise et dit gaiement à la curieuse matrone : « A ton aise maintenant; tu te lasseras plutôt de m'y voir que moi d'y rester! » En effet, madame Durut, fort occupée, ne pouvait leur

donner que quelques instants. Il s'agissait pour elle de recevoir les ordres et non de garder ainsi les manteaux.

On la chargea de faire monter à trois heures un dîner fin et restaurant. Elle offrit et fit accepter à ces bons enfants la récréation de voir, *incognito,* une débridée qui devait être exécutée le soir par gens de talents distingués. Le dîner survint à la minute. Belamour et Criquet servirent à table. Comme leur active ou plutôt passive matinée leur avait valu quelques profits et qu'on les avait grisés, il ne fut pas difficile de tirer d'eux les détails de la séance. Mais ces aveux n'auraient du piquant que pour l'infiniment plus petit nombre de nos lecteurs. Qu'importe aux autres de savoir comment deux fieffés rétroactifs se sont donné deux morveux; comment on a troqué, puis remonté tristement dans la voiture? Sexe enchanteur, houris célestes, où vous n'avez pas de rôle tout languit, tout m'offre un sombre aspect. Les fleurs que n'a point caressées votre haleine magique sont ternes, inodores, et ne sont bonnes à cueillir que pour les mêler,

comme des oppositions, aux bouquets éclatants et parfumés que nous nous permettons de moissonner dans l'inépuisablement fertile parterre des voluptés !

A QUOI BON? ON LE SAURA.

QUATRIÈME FRAGMENT.

—

Un prince étranger et un comte (qui va se décliner dans l'entretien suivant) sont ensemble dans une voiture fermée, telle qu'on l'a décrite (*), et vont grand train du côté de l'hospice des Aphrodites. Il n'est que cinq heures après-midi; mais comme il n'entre du jour de nulle part, ces messieurs pour se voir ont une petite bougie (**).

LE PRINCE, LE COMTE.

Le Prince (étonné de ce que pendant

(*) Voyez page 21, troisième numéro.

(**) On ne donne point ici leur signalement, parce qu'ils n'ont dans ce fragment qu'un rôle à peu près passif

près d'un quart d'heure le comte a gardé le silence). — Vous êtes rêveur, monsieur le comte, vous paraissez même affligé; auriez-vous quelque regret de vous être engagé dans un pari que vous commenceriez à craindre de perdre? Quoique bien sûr de vous gagner trois cents louis, je ne tiens pas assez à pareille bagatelle pour ne pas vous rendre, si vous voulez, votre parole.

Le Comte. — Mon prince, vous m'offenseriez si vous me soupçonniez capable de m'attrister pour quelque argent mis au hasard. Au surplus, c'est de mille livres qu'il s'agit.

Le Prince. — Je le sais, mais je n'en parie que trois cents contre vous; le reste est couvert par les acteurs eux-mêmes : jugez s'ils ont peur de perdre!

Le Comte. — A la bonne heure! Et moi, je me crois très-assuré de gagner. Quant à ma rêverie, dont je vous dois des excuses, c'est un état malheureux où je passe la moitie de ma vie. C'est l'effet d'une maladie de mon esprit et la suite funeste d'un malheur dont le sentiment m'est aussi vif au

bout de six ans que le premier jour, malheur dont rien ne peut me consoler ni me distraire. En vain ai-je fui le lieu de la catastrophe, voyagé par toute l'Europe, essayé toutes les distractions, jusqu'alors rien n'a pu guérir mon cœur déchiré.

Le Prince. — Certes, on ne vous soupçonnerait guère d'être mélancolique à ce point, quand on vous rencontre partout, quand aux jolis soupers, dans nos cercles, chez nos femmes à la mode, vous êtes l'un des plus stimulants boute-en-train de la folie.

Le Comte. — J'ai quelque empire sur moi-même ; d'ailleurs, le tourbillon du monde aimable et joyeux étant mon unique remède, ne sais-je pas qu'il serait absurde d'y verser l'ennui et d'y rendre contagieuse ma sombre mélancolie ? J'étais né gai jusqu'à la pétulance, j'avais tous les goûts qui peuvent contribuer au bonheur, j'ai de grands moyens pour les satisfaire : j'aime le faste, les voyages, les arts, les femmes... Les femmes ! (Il s'attriste.) une seule...

Le Prince.—Vous m'intéressez à l'excès. Oubliez un moment que nous avons en-

semble un procès de mille louis, et parlez-moi comme à un ami : vous me paraissez digne d'en avoir.

Le Comte. — Je m'estimerais fort honoré d'en acquérir un aussi aimable que Votre Altesse.

Le Prince (avec intérêt). — Que vous est-il donc arrivé de si fatal ?

Le Comte. — D'avoir commis des fautes impardonnables, d'en être puni, depuis six ans, par des remords qui ne finiront sans doute qu'avec ma vie.

Le Prince. — Je meurs d'impatience d'être au fait.

Le Comte. — Ayant été tour à tour page et gentilhomme de la chambre de l'Électeur de *** jusqu'à l'âge de vingt ans, j'eus le bonheur d'intéresser la plus jeune des dames de l'Électrice. Eulalie, jolie comme un ange, atteignait à peine quinze ans; elle me valait tout au moins par la naissance : il y avait d'ailleurs entre nous, quant aux biens, une grande disproportion. Le père d'Eulalie n'avait qu'un beau nom, des emplois à l'armée, des dignités et infiniment de mérite. Le mien possédait de

grands héritages, et, loin de la cour, travaillait infatigablement à augmenter encore sa fortune. N'importe; à peu près sûr d'obtenir l'agrément de ma famille lorsque je lui déclarerais mon désir d'épouser Eulalie. je me livrai vivement à l'intérêt que sa préférence avait su m'inspirer. Notre cour vit avec plaisir croître notre mutuelle inclination, qui promettait le bonheur de deux familles considérées, dont l'une allait rendre en faveurs ce que l'autre offrait en richesses. J'étais alors de bonne foi, notre mariage était consenti, l'on n'attendait plus pour le terminer que l'arrivée de plusieurs parents de ma fiancée, et notre état nous faisant jouir de quelque liberté, j'avais avec ma jolie future de fréquents tête à tête. Il y en eut un plus particulier, infiniment propice à l'amour; je fus pressant et même téméraire; la sage, mais faible, mais aimante et candide Eulalie ne put me résister : je fus heureux.

Elle était plus raisonnable que moi sans doute quand, les jours suivants, elle me refusa net les faveurs que je lui avais surprises, m'assurant que, si elle n'avait aucun



regret d'avoir comblé mes vœux, du moins voulait-elle me prouver qu'elle l'avait fait sans égarement et qu'elle méritait mon estime. Cette conduite dont, avec plus de bon sens, j'aurais dû être charmé, me déplut ; au contraire, je n'y vis que de la froideur. J'étais ardent ; j'accusai dans mon cœur Eulalie d'aimer faiblement, et j'eus en particulier mauvaise opinion de son organisation physique, lui voyant prendre si peu de goût à une chose dont il me semblait qu'on ne devait plus pouvoir se rassasier dès qu'on avait le bonheur de la connaître.

Sur ces entrefaites il m'arriva, dans un même jour, deux événements imprévus qui changèrent soudain la face de mes intérêts et préparèrent le piége où mon mauvais génie avait le dessein de me précipiter.

Le matin, une lettre m'apprit que par la mort d'un de mes cousins, seul mâle de sa branche, et qui n'était pas marié, des fiefs considérables retournaient à mon père. Sur le soir, parut à la cour la jeune comtesse douairière de****, qui après deux ans d'un triste mariage avait enfin enterré son vieil

époux. Belle, visiblement disposée à jouir des prérogatives de son nouvel état, connue d'ailleurs pour assez peu scrupuleuse, il ne lui fallait que me regarder avec l'apparence de quelques dispositions favorables pour m'enflammer, et me glacer d'autant au préjudice d'Eulalie. Je fus assez fat pour imaginer que la subite augmentation de ma fortune devait changer la face des précédents intérêts, et rendait possible qu'une princesse m'accordât sa main. La comtesse était née d'une maison souveraine. Elle s'aperçut à l'instant de l'effet de ses charmes sur mon cœur; on ne lui laissa point ignorer mon prochain mariage; peut-être sa coquetterie vit-elle quelque chose de piquant à me détourner d'Eulalie, qu'elle traitait de morveuse en m'en parlant... Quels reproches ne m'eût-on pas faits si l'on eût su que ce que l'on prenait pour de l'inconséquence était l'excès de la trahison et de l'ingratitude!

Eulalie ne put soutenir son malheur; elle tomba malade, et faisant appeler son frère, officier des gardes, jusque-là mon meilleur ami, la pauvre fille lui conta de point en

point tout ce dont je m'étais rendu coupable. Il courut chez moi, m'accabla d'injures; nous nous battîmes; un coup fourré nous jeta tous deux sur le carreau; nos témoins nous secoururent. Traités habilement, nous fûmes sauvés, mais ma disgrâce était prononcée. Dès que je fus en état de marcher, on signifia que j'avais perdu ma place et que l'Électeur me bannissait de sa cour. Le même jour de notre combat, Eulalie, se retirant, avait prié qu'on la transportât au couvent des chanoinesses, où elle était inscrite depuis l'enfance. Mon père était furieux. Si je n'avais pas été fils unique, il m'aurait infailliblement déshérité. Mais il était bon, il m'aimait jusqu'à la faiblesse. N'ayant pu fléchir en ma faveur une respectable famille à laquelle il offrait, ainsi que moi, de réparer de tout notre pouvoir mon détestable outrage, il m'enjoignit de voyager et de ne reparaître à ses yeux que lorsqu'il daignerait me rappeler. J'obéis.

Six mois après mon départ, on m'écrit qu'Eulalie, qui avait essuyé quelques mortifications dans son chapitre, venait de disparaître sans laisser aucun indice du parti

qu'elle avait pu prendre. J'eus horreur de penser que peut-être elle s'était ôté la vie dans quelque moment de désespoir. Comme mon père avait la bonté de me faire un sort très-considérable, il me fut facile de mettre à grands frais des émissaires en campagne dans tout l'Empire. De mon côté, je me mis à chercher, à tout hasard, chez l'étranger. Je parcourus la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie.

Mon père mourut avant de m'avoir fait grâce : le bien immense qu'il me laissait ne me consola point de n'avoir pu lui fermer les yeux. Je n'avais point d'état; j'essayai de m'en procurer un; je cherchai à faire le sacrifice de ma funeste liberté, mais aucune cour ne daigna me recevoir, et quelle eût été la personne convenable qui eût osé confondre ses destinées avec celles d'un homme célèbre par sa perfidie, dans un pays où les mœurs ont encore une grande partie de leur ancienne pureté? Les mépris de la comtesse ne m'avaient déjà que trop appris ce qu'on y pense d'un gentilhomme parjure au plus sacré des engagements!

Cependant il n'était pas prouvé qu'Eu-

lalie eût cessé de vivre. Je me remis à parcourir le monde, me flattant qu'un jour peut-être un de ces événements extraordinaires qu'on voit de temps en temps arriver pourrait me la rendre. Je fis serment de lui conserver ma main et ma fortune. J'erre depuis lors, entretenant une ivresse factice, abusant de tout sans jouir de rien, cherchant à savoir si c'est tout de bon qu'on ne peut être heureux ici-bas, ou s'il est réservé aux seuls infortunés, dont le cœur est ouvert au mépris d'eux-mêmes et au remords, de ne trouver au sein des jouissances que l'ennui, le vide et la mélancolie. C'est par une suite de ces tristes idées, mon prince, que je doute de tout ce qui paraît faire le bonheur d'autrui, que je n'ai pu croire, par conséquent, à cette félicité rassasiante dont vous m'offriez l'image quand vous prétendiez que vos Aphrodites ou Morosophes opèrent entre eux des prodiges de jouissance et de volupté.

Le Prince. — Je voudrais, comte, qu'il fût aussi possible de remettre en vos bras votre Eulalie qu'il le sera de vous prouver que nous buvons à longs traits dans la

coupe du bonheur. Quelques agitations que puissent endurer ailleurs les membres fortunés de notre confrérie, du moins où je vous conduis ne sont-ils jamais suivis de leurs peines. Je veux que vous-même vous n'ayez pas touché le seuil de notre temple sans vous sentir délivré du poids de vos chagrins.

Le Comte. — Je n'ose l'espérer.

Le Prince. — Quant aux folies dont l'agréable spectacle va, par votre faute, vous coûter un peu cher, croyez qu'il n'y a rien là de prodigieux. Où voyez-vous donc du miracle à ce que chacun de sept hommes bien constitués ait sept jolies femmes en deux heures?

Le Comte. — Je n'y crois pas encore. A peine y croirai-je lorsque je l'aurai vu.

Le Prince. — C'est autre chose. Quand vous parûtes incrédule sur ce point, je ne voulus pas vous démentir. Je pariai, vous acceptâtes : vous perdrez à coup sûr.

Le Comte. — Peu m'importe ; mais du moins nous verrons distinctement cette mêlée ?

Le Prince. — Tout aussi bien que du

parquet ou du balcon vous verriez une pantomime.

Le Comte. — Et vous avez dans votre ordre des femmes assez effrontées pour se donner sept hommes tour à tour?

Le Prince. — Sans doute.

Le Comte.—Réunis dans un même local?

Le Prince. — C'est ce qui fait le piquant de ces ébats. Mais au bruit de la voiture, je reconnais que nous entrons dans l'enceinte de nos foyers. En changeant brusquement de matière, vous m'avez empêché de vous remercier de votre histoire, que j'ai trouvée fort intéressante...

Le Comte. — Prince, n'en parlons plus. Je veux tout oublier, pour bien jouir du spectacle charmant que je vais vous devoir: il me sera si doux d'assister à semblable échauffourée, et par-dessus le marché de vous gagner votre argent!

Le Prince. — A la bonne heure; cependant, si vous voulez doubler la somme?...

Le Comte (souriant). — Non; mais je suis beau parieur, et ne vous refuserai point une revanche.

La voiture s'arrête; ils mettent pied à

terre; on les conduit à ce pavillon, au fond de la cour, où madame Durut amena le chevalier (*), le jour de sa première visite.

LE PRINCE, LE COMTE, MADAME DURUT.

Madame Durut (recevant des mains d'un de ses gens un sac de mille louis en or que le comte a apporté dans la voiture). — Soyez les bienvenus, messieurs.

Le Prince. — Bonsoir, ma chère Durut. Comte, vous avez devant vos yeux la surintendante de nos menus, la cheville ouvrière de notre bonheur, la femme à la fois la meilleure, la plus utile et, par ma foi! tout au moins la plus aimable.

Madame Durut (occupée de serrer l'or dans un bureau). — Ah! cher prince, dites-en beaucoup moins, afin qu'on puisse en croire quelque chose.

Le Prince. — Non, d'honneur! c'est qu'en vérité, Durut, ce que je viens de dire est senti; je suis si persuadé de ton mérite, que je veux te prouver un jour, tête à tête, à quel point je te rends justice.

(*) Voyez numéro premier, page 6.

Madame Durut. — Gare que je ne prenne Votre Altesse au mot!

LES MÊMES, CÉLESTINE.

Le Prince (accourant au devant). — Eh! voici la belle Célestine. (Il l'embrasse avec transport.) Comte, vîtes-vous jamais rien d'aussi complétement joli? n'y a-t-il pas là de quoi démonter toutes les cervelles? Allons, comte, je demande pour vous un baiser sur ces lèvres de rose!

Le Comte (approchant). — Tout à fait inconnu, je n'aurais osé solliciter une faveur si douce. (Il se présente pour la recevoir, on la lui accorde de bonne grâce.)

Célestine. — Excusez, messieurs, mais nous avons à nous occuper un peu plus sérieusement pour votre intérêt. (A madame Durut.) Tout sera prêt dans la minute. Les deux bandes complètes sont à se préparer: je n'ai rien vu de charmant comme tous et chacun de ces champions, et l'on ne peut afficher un plus bouillant courage...

Le prince et le comte, tandis que Céles-

tine parlait, se sont fait des signes à sa louange.

Le Prince. — Comte, entendez-vous? Voilà qui est de mauvais présage pour votre pari.

Le Comte. — Je prévois tant de plaisir, que, si je dois perdre, j'en suis d'avance consolé.

Célestine. — Ces messieurs ne seront pas fâchés de connaître les combattants. (Elle tire un papier de son sein.) Voici la liste.

Le Prince. — Il y aurait bien du plaisir à s'occuper du portefeuille! (Il y met agréablement la main; Célestine, en riant, lui donne un petit coup sur les doigts et court à d'autres affaires.)

Pendant que tout cela se passait, madame Durut s'occupait de compter une autre somme de mille louis en or, qui est la mise du prince et des sept parieurs. Madame Durut continue de compter.

Le Prince (lisant la liste). — « DAMES : N° 1, madame de Troubouillant. » Je connais cela, c'est de l'excellent. « N° 2, madame de Cognefort. » Admirable! « N° 3,

madame de Bandamoi. » Cela lui plaît à dire ! Cette fois elle permettra que ce soit pour ces dames. « N° 4, madame de Confriand. » Ah ! la petite coquine ! elle en est ; elle prétend, cependant, qu'il lui en faut peu, mais du bon...

Madame Durut (interrompant et comptant). — Elle aura aujourd'hui du bon et beaucoup : ce n'est pas déroger à son système.

Le Prince (à madame Durut). — Raisonné comme un ange ! (Il lit.) « N° 5, madame de Pillengins. » Peste ! ce n'est pas du menu, ceci ! « N° 6, madame de Beaudéduit. » Nous verrons cela.

Madame Durut. — Vous ne connaissez pas autre chose : c'est la Clorinde que ce vieux lord que vous savez trouva chez la Delaunay. Frappé de la supériorité des talents de cette belle créature, il en perdit la tête ; bientôt il l'épousa. Milady sut si bien entretenir l'admiration du vieil amateur, qu'il est mort depuis dix-huit mois, lui laissant quarante bonnes mille livres de rente sur la banque de Londres. Elle prétend avoir quelque part une terre du nom

qu'elle porte. En tout cas elle n'en impose pas, et tout au moins son fief est sous ses cotillons... Mais voilà que je me suis trompée en vous faisant ma note. (Elle se remet à compter ; ces messieurs rient.)

Le Prince (lisant). — « N° 7, madame de... de... (Il prononce :) de Ouakifuth! » Voila un nom du diable ! Voyez cela, comte... Vous autres étrangers...

Le Comte (souriant et prenant le papier). — Je ne vous croyais pas Français, mon prince.

Le Prince. — Je n'ai pas non plus cet honneur, mais quand on est sorti de son pays si jeune et qu'on n'a pas cessé de vivre à Paris... Comment ce nom se lit-il?

Le Comte (prononce) — « *Vaquifout.* » C'est un nom qui ne m'est pas inconnu. Je me rappelle d'avoir vu à notre cour un voyageur qui se nommait Wakifuth. C'était un bon gentilhomme du fond de la Courlande. Votre Altesse prononçait à l'anglaise, mais à l'allemande c'est : Vaquifout.

Le Prince. — A la bonne heure! C'est un nom fort respectable sans doute dans tous les pays du monde, et qui, s'il n'était

pas aussi dur, ferait infailliblement fortune dans celui-ci : c'est le cri de guerre de la société! Voyons les hommes. (Il reprend le papier et lit :) « N° 1, monsieur de Limefort. » On le trouve partout. Je ne sais comment il fait pour soutenir sa vieille réputation...

Madame Durut (interrompant). — Vieille! ce n'est pas le mot : il n'a que trente ans, et je le cautionne encore pour dix.

Le Prince. — Gaudeant bene nati...

Madame Durut. — Et *nanti* d'un vit de dix pouces trois lignes ! (Comptant.) Dix-sept, dix-huit, dix-neuf, quatre-vingts.

Le Prince (lisant). — « N° 2, monsieur de Boutavant. » Quel est celui-ci, Durut?

Madame Durut (comptant). — Sept, huit, neuf, dix... C'est un nouveau reçu, de la plus jolie figure du monde, et qui en porte un de neuf pouces et demi...

Le Prince (au comte). — Vous voyez que nous avons des sujets. (Il lit.) « N° 3, monsieur de Bellemontre. » Ah çà! Durut, je m'en suis entièrement rapporté à toi du

choix de ces messieurs : ce n'est pas tout que la montre, il faut le reste...

Madame Durut (comptant). — Dix-neuf, cent, huit cents... Soyez tranquille.

Le Prince (lisant). — « N° 4, monsieur de Foutencour. » Je le connais, c'est du bon, mais il ne durera pas. Quand on est lâché parmi les duchesses et les attachées, cela va grand train. (Il lit.) « N° 5, monsieur de Mâlejeu. » Tout à fait inconnu pour moi.

Madame Durut. — C'est un officier de dragons, reçu sans noviciat et avec acclamation à la dernière assemblée.

Le Prince. — A la bonne heure! (Lisant.) « N° 6, monsieur de Durengin. » Cela promet. « N° 7, monsieur de Pinefière. » Celui-ci est bien jeune, ma chère Durut...

Madame Durut. — Il est vrai, mais aux couilles bien nées le foutre n'attend pas le nombre des années (*) !

Le Prince. — Vous vous apercevez, comte, que notre surintendante a de l'érudition.

(*) Pardon pour madame Durut, cher lecteur.

Le Comte.—Je vois aussi que j'ai affaire à de redoutables antagonistes.

LES MÊMES, CÉLESTINE.

Célestine (accourant). — Allons, allons, en place! Il est quarante-cinq minutes à la grande pendule. Je ne crois pas nécessaire de vous rappeler, messieurs, que si, au coup de huit heures, chacun de nos tenants n'a pas fait subir, rubis sur l'ongle, à chacune de ces dames, ils perdront chacun cent louis, et le prince trois cents contre monsieur le comte. Mais que si, au contraire, le le tout fait, parfait et vérifié, huit heures n'ont pas sonné, les mille louis de monsieur le comte sont...

Le Prince (interrompant). — Ce que tu serais à l'instant, si tu voulais bien me le permettre...

Célestine (avec folie). — Ah bien oui! le moment serait bien choisi!... Au surplus, la proposition est fort aimable et vaut,... tiens!... (Elle lui donne un bon baiser.) Et à vous aussi, pauvre comte. (Elle l'embrasse de bon cœur.)

Le Comte (à mi-voix, la retenant un instant). — J'ai quelque pressentiment de perdre... Dans ce cas, il me faudrait bien un quart d'heure de votre compassion pour me consoler...

Célestine (lui touchant dans la main). — Cela va, foi de coquine!... Voilà toujours un à-compte. (Elle le baise avec la plus flatteuse expression.)

Le Prince (gaiement). — Pas mal. (On sort.)

On aura dans un nouveau cahier la suite de cette aventure.

FIN DU NUMÉRO TROIS.

NUMÉRO QUATRE.

—

SEMER POUR RECUEILLIR.

LA PIÈCE CURIEUSE.

JEAN S'EN ALLA COMME IL ÉTAIT VENU.

OU PEUT-ON ÊTRE MIEUX?

SEMER POUR RECUEILLIR.

PREMIER FRAGMENT.

—

Relevé du journal particulier de monsieur Visard, historiographe des Aphrodites, du mercredi (*) ... *juin* 1791.

« Je n'ai pas l'honneur d'être Aphrodite intime (**), mais j'ai le grade d'auxiliaire qui me donne mes entrées ; elles sont limitées, toutefois, et ne s'étendent guère au

(*) Tout ce qui était affaire, spéculation, compte, commerce, pari, par conséquent, se faisait chez les Aphrodites le mercredi, à cause de Mercure, qui gouverne ce jour de la semaine.

(**) La différence qu'il y a, chez les Aphrodites, entre les intimes et les auxiliaires, est à peu près la même que chez les francs-maçons entre les maîtres et les servants.

delà de certaines circonstances, de quelques solennités. Assez souvent, je ne suis pas seulement assistant libre, mais bien commandé, parce qu'il convient que je sois instruit par mes yeux, devant consigner dans les registres de l'ordre chaque fait avec tous ses détails d'une parfaite verité. Or, j'étais ainsi de service, à l'occasion de cette gageure (entre le prince et le comte) dont il est fait mention dans le précédent numéro.

« Afin que je puisse mieux remplir mon objet, on me confina dans une petite loge, tête à tête avec monsieur du Bossage, architecte, intendant des bâtiments et des machines de l'hospice. Il avait à la main le plan du local, et nous étions postés une heure avant le moment de la scène. Maître du Bossage, amoureux de ses conceptions, comme de raison (mais par malheur déraisonnablement babillard), me fit essuyer un récit fatigant des proportions de ceci, de cela ; en un mot, mille détails techniques qui me faisaient bâiller jusqu'aux oreilles et qui ne manqueraient pas d'en faire autant au lecteur. Il peut suffire à celui-ci

de savoir que (*) du point où j'étais je découvrais (à la faveur de mille petites ouvertures irrégulières dont étaient criblés des cartons qui tenaient lieu de grille à notre loge), je découvrais, dis-je, une enceinte circulaire d'ifs mêlés de jasmins d'Espagne, percée de huit hautes arcades entre chacune desquelles, au point milieu des trumeaux, était élevée sur son piédestal une

(*) C'est à regret que nous allons excéder peut-être le lecteur de détails descriptifs, mais heureux, sans lesquels il lui serait impossible de se représenter fidèlement la scène archi-priapique que nous entreprenons d'esquisser. L'être peu sensible aux effets des arts, à ce résultat harmonieux qu'on nomme magie, cet être frivole qui ne lit nulle feuille que pour courir après quelque gaillardise de fait ou de mot, peut franchir ici tout ce qui menacera de l'ennuyer. D'autres lecteurs aiment à se rendre compte de ce qui sollicite leur attention; il est bon que ceux-ci ne trouvent rien d'obscur dans une orgie compliquée, dont le seul piquant n'est assurément pas de mettre sept étalons à deux pieds aux prises avec sept insatiables Messalines. Nous devons des ménagements aux personnes délicates qui, susceptibles d'indulgence pour toutes les folies que la séduction des circonstances peut justifier, s'effarouchent avec raison des cochonneries dont on peut les assaillir à brûle-pourpoint. Nous rappellerons à tout le monde que les Aphrodites ou Morosophes font profession d'être fous à leur manière, que par conséquent leur histoire est celle d'une secte de fous; mais ce ne sont pas des brutes. Il convient donc d'établir avec soin tout ce qui milite en leur faveur et peut donner un sens à leur bizarre mais délicieux délire.

(Note du censeur, réviseur des feuilles)

jolie statue de génie enfant, alternativement de l'un et de l'autre sexe. Monsieur du Bossage m'étonna beaucoup lorsqu'il m'apprit que je ne voyais que de la peinture et des enfants de bois, tant l'effet de l'if, du jasmin, de l'albâtre, était frappant et naturel (*). Un baldaquin en verre de montre, tendu de taffetas du rose le plus tendre, à pentes retroussées de gaze d'argent, couvrait cette riante enceinte. D'amples rideaux roses partaient de la calotte, et venaient se perdre en fuyant derrière cette haie circulaire que monsieur du Bossage nommait les parois intérieures du salon d'ifs. Ce maudit homme me mit au désespoir en m'apprenant encore que le baldaquin et les rideaux cachaient à nos yeux une vilaine cbarpente, qu'il me fit voir dans ses coupes, et à laquelle le tout était suspendu; que ces mêmes rideaux nous cachaient de plus seize ouvertures par lesquelles entrait de tous côtés, par les bords d'un toit obtus à l'angle du fronton (**), une lumière plon-

(*) Monsieur Visard, fils et petit-fils d'historiographes des Aphrodites, était en fonction depuis très-peu de temps. *(Le censeur.)*

(**) Je répète ici les paroles de l'architecte : puisse-t-on les entendre mieux que moi! *(L'historiographe.)*

geante qui, criblée à travers le taffetas, procurait dans l'enceinte ce jour si égal, si animé, si harmonique dont j'étais ravi. Sans ces observations, malheureusement nécessaires pour que je fusse instruit, j'aurais pu croire à un lieu enchanté, tel que les fées ont le talent d'en créer avec leur baguette. Il m'obligea de noter : 1° que le diamètre de l'enceinte d'ifs était de trente pieds; la hauteur des parois (il n'en démordait pas!) de quinze pieds, et la hauteur, à partir du point central du sol jusqu'à celui de la calotte, de vingt-cinq; 2° que dans notre loge nous n'étions élevés que de huit pieds; les arcades étaient, à la vérité, percées à la hauteur de neuf, mais des draperies du même taffetas que le baldaquin, et qui décoraient pittoresquement les cintres, dissimulaient le surbaissement du second plan. (*) On saura plus tard quelle était la destination des espaces inférieurs, profonds de six pieds, où l'on communiquait par sept des arcades, la huitième étant réservée pour

(*) Il faut avouer que ce monsieur du Bossage est un cruel homme, avec ses mesures et ses termes de l'art ! *(Note du lecteur.)*

former l'entrée principale. Au-dessus de ces espaces inférieurs tournait un cercle de loges pareilles à celle où nous étions, et desservies par un corridor de deux pieds et demi.

« Tout le long de la haie d'ifs régnait un trottoir de cinq pieds, recouvert d'un drap jaunâtre, tirant sur le gris, qui faisait merveilleusement l'effet du sable. Au milieu de l'enceinte s'élevait, à la hauteur de dix-huit pouces, une plate-forme de dix pieds de diamètre, des bords de laquelle s'inclinait, jusqu'au trottoir, un talus rampant de verdure, aussi bien imitée que tout le reste. Au centre de la plate-forme était un petit autel antique, rond, d'excellent style, et qui, d'où nous étions, paraissait être de marbre violacé, décoré de têtes de bélier dorées qui servaient d'agrafes à des guirlandes de fleurs. Mais il me fallut bien supposer que tout cela n'était aussi qu'apparent, puisque monsieur du Bossage me prévint que le soir tout aurait changé de forme pour offrir un ordre d'architecture, un sol uni et des loges visibles. Cependant, n'anticipons point.

« J'en ai dit assez pour que le lecteur qui aurait bien voulu y réfléchir un peu se soit fait une idée juste du lieu de la scène, et pour qu'aucune invraisemblance ne l'inquiétant, il puisse donner toute son attention à l'événement qu'ont pour objet tant de préparations (*). Vingt minutes avant la représentation, plusieurs garçons de salle apportèrent et couchèrent sur le talus de verdure, en face des sept arcades qui n'étaient point celles de l'entrée, des meubles tels que je n'en avais jamais vu, et qui n'étaient ni des lits ni des siéges. Monsieur du Bossage, l'inventeur, me dit qu'il les avait nommés des *avantageuses*.

« Une avantageuse est une espèce d'affût destiné à recevoir un groupe de deux fouteurs. La dame, s'y présentant comme à tout autre siége, doit se laisser aller en arrière, après avoir saisi, de droite et de gauche, deux *tores* bien garnis, représen-

(*) Le même local (susceptible, comme l'on voit, d'être combiné de bien des manières) devant être le théâtre de plus d'une scène dont parleront nos feuilles, la corvée du lecteur est faite. Il n'entendra plus parler, du moins quant à ce lieu-ci, de hauteur, largeur, parois et diamètre.

tant, par fantaisie, deux vigoureux braquemarts. Un coussin ou demi-matelas assez épais et plus ferme que mollet, revêtu de satin, la supporte alors depuis le haut de la tête jusqu'à trois doigts seulement de la naissance du sillon des fesses; le reste vaguant en l'air jusqu'aux pieds, qui s'engagent, à peu de distance, dans deux espèces d'étriers, fixes, mais mollement rembourrés, et déterminent ainsi les jambes et les cuisses à se ployer en forme d'équerre. On conçoit quelle aisance cette position ne peut manquer de donner à la dame, pour l'écart et pour le jeu des hanches, qui dès lors n'est contrarié par aucun frottement. L'avantageuse ne place pas moins adroitement le cavalier. Tandis qu'une traverse assez large et douillette est sous ses genoux, ses pieds se trouvent appuyés par un troussequin. S'inclinant dans cette posture, il se trouve parfaitement à portée du but de son exercice: il passe alors ses bras sous ceux de la dame et trouve à la boiserie du meuble, en dehors, deux appuis cylindriques pour ses mains. Sur ce pied, la dame et le cavalier sont maîtres de ne se toucher, s'ils

le veulent, que par les points qui doivent les unir, et de s'engager plus ou moins, soit que le cavalier, s'amenant des mains, monte, ou que la dame, ployant un peu les genoux, descende contre lui. Je compris parfaitement que ces dispositions obviaient à tous les inconvénients des enlacements des bras, qui échauffent, qui gênent la respiration ; à l'embarras des jambes et des cuisses, qui, lorsque la dame se croise sur les reins du cavalier, rendent plus lent et moins facile le procédé frictif (*). Il en est sans doute de ce qui allait se passer dans un moment sur ces avantageuses, comme de ce qui a lieu aux courses de chevaux, où l'art s'épuise à calculer les moindres avantages. On sait bien que lorsque rien ne commande, il est infiniment doux de tenir dans un lit sa belle amie étendue sous soi (ou sur soi), d'avoir les bras passés autour d'un joli buste, d'être pressé contre deux divins tétons, où l'on peut aussi, à gogo, fourrer son nez ; de se sentir amené par

(*) Pourquoi pas frictif de friction, comme accusatif d'accusation ; justificatif de justification ; fictif de fiction, etc. !

une croix de deux jambes satinées, etc.; mais ce n'est pas avec tout ce badinage paresseux qu'on tape, en deux heures, sept vigoureux coups sujets à la preuve. Voici enfin le moment de savoir si nos sept couples les fourniront (*). »

On entend d'un peu loin des instruments à vent exécutant la marche des *Mariages samnites*, de Grétry. Cette musique s'approche; Zoé paraît à la tête de huit nègres qui sont les musiciens. Zoé, agitant un gros tambour de basque, marque le pas et la mesure avec autant de grâce que de précision. Elle est nue, sauf une draperie de taffetas ponceau, pittoresquement jetée autour des hanches et qui finit à trois doigts du genou. Cette écharpe forme à gauche un nœud bouffant dont les deux bouts sont garnis d'une haute dentelle d'argent. Zoé n'a de plus que des brodequins d'entrelacs de ruban blanc et argent, des bracelets, à la hauteur du téton, et un collier du même ruban, avec une toque bouillonnée de gaze d'argent et une touffe élevée de plumes cou-

(*) Fin de l'extrait.

leur de feu. Les musiciens sont costumés à peu près de même, excepté qu'au lieu d'écharpes ils ont aux hanches un tour fort ample et infiniment plissé d'écarlate bordé de franges d'argent; cette cotille descend jusqu'aux genoux. Les brodequins sont d'entrelacs d'écarlate; les bracelets, le collier, sont d'argent; la toque est de batiste à calotte rouge; les plumes sont mêlées de blanc, de noir et de couleur de feu. La musique est suivie de Belamour, aussi nu (*);

(*) Il n'a été que nommé; mais comme il prend maintenant un rôle actif, son signalement devient nécessaire. Belamour achève sa seizième anuée. Quand la marquise l'a traité de brunet, elle n'a voulu parler que des cheveux et des sourcils, qui sont d'un noir d'ébène; mais il a la peau d'une blancheur éblouissante. Grands yeux bruns, joli front, nez carré, bouche riante, dents blanches et courtes, des fossettes au menton et aux joues, les plus vives couleurs; taille qui promet beaucoup, ensemble charmant, petit pied. Tant de perfections n'a rien d'étonnant quand on sait qu'il est le fruit du caprice d'une jeune demoiselle, amateur de peinture, pour un de ses modèles. Belamour est cependant menacé d'avoir un jour quelque chose de monstrueux, puisque, si jeune, il est déjà porteur d'un gros boute-joie, long de cinq pouces dix lignes. Madame Durut ignorait parfaitement cette difformité, lorsque Loulou chassé, Belamour, ambitieux, et qui convoitait la survivance, vint décliner sa prétention et son titre. Mais madame Durut, qui pense bien, n'y eut point égard, trouvant le trait ingrat envers Célestine, quand celle-ci s'est donné tant de peine pour l'éducation de ce blanc-bec.

son écharpe, absolument semblable à celle de Zoé, est lilas; ses brodequins, ses bracelets et son collier, vert pomme et argent, ainsi que le ruban, qui, tournant autour de son front comme un bandeau d'Amour, fait derrière la tête un nœud auquel a l'air de se soutenir la grosse natte de ses longs cheveux. Belamour porte au bras un panier rempli de feuilles de vigne; derrière lui marchent sept couples de jeunes garçons et de jeunes filles, ajustés de même, mais avec plus de simplicité et sans variété dans les couleurs. Le premier couple d'enfants est blanc: ce sont Fanfan et Chonchon (*); le second, bleu de ciel: Bijou et Raton; le troisième, vert-pré: Fauvette et Minet; le quatrième, ponceau: Lolotte et Lutin; le cinquième, rose : Mouche et Mouton; le sixième, violet : Mimi et Toutou; le septième, orange: Follette et L'Étoile.

A trois pas de distance de cette jeunesse marchent les acteurs du pari; ceux-ci sont

(*) Le beau sexe est nommé le premier, comme de raison. Le plus âgé des garçons n'a pas seize ans, le plus jeune en a quatorze. La plus âgée des filles touche à treize; la plus jeune en a onze. On ne donne point ici le signalement de tous ces petits êtres, de peur d'ajouter à l'ennui de tant de détails.

vêtus: les dames ont par-dessus un simple jupon de taffetas blanc une casaque de fantaisie imitant la forme grecque, mais parfaitement bien à la taille et descendant jusqu'au genou. Cette casaque, rayée de blanc et de la couleur du numéro, a les manches tranchées à la hauteur du téton, et, ne croisant tout à fait qu'au-dessous de la gorge, elle en laisse voir parfaitement la séparation, avec plus de moitié de chacun de ses hémisphères. L'écharpe et le ruban (seul ornement de la tête, dont les cheveux n'ont point de poudre) sont en plein de la couleur qu'exige le numéro. Les cavaliers, en pantoufles de maroquin fort découvertes, en pantalons blancs, en gilets rayés d'étoffe pareille aux casaques des dames, le col nu, les cheveux sans poudre et relevés, ont aussi des écharpes de la couleur pleine de leur numéro. Chaque cavalier est à gauche, et marche son bras passé derrière les reins de sa dame. Celle-ci a la main gauche sur l'épaule droite de son cavalier, comme lorsqu'on se dispose à valser. Voici l'ordre et les couleurs de ce quadrille (*). Premier

(*) Nous pouvons d'autant moins nous dispenser ici

couple, blanc : la comtesse de Troubouillant (*), le chevalier de Limefort (**); second couple, bleu de ciel : la vidame de Cognefort (***), le chevalier de Boutavant (****);

de dire un mot à propos de ces personnages, qu'ils reparaîtront de temps en temps dans le cours de cette précieuse histoire.

(*) La comtesse de Troubouillant, vingt-trois ans, brune colorée, nez en l'air, œil brûlant, sourcil impérieux, bouche un peu grande mais étonnamment fraîche; agréablement spirituelle; formes rondes, dodues et fermes; beaucoup de tétons et de cul; le pied, la main, charmants; une forêt de cheveux noirs et crépus : jugez du reste!

(**) Le chevalier de Limefort, trente et un ans, beau, grand, musculeux, pectoré; chevalier de Malte; traits romains, port noble, jambe à étudier pour un artiste. Limefort met peu du sien dans une société où l'on se pique de fine galanterie ou de bel esprit, mais il est si parfaitement l'homme qu'il faut au boudoir, qu'on lui pardonne, ou plutôt qu'on lui sait gré de n'être bon à rien hors de là. Il ne faut pas le confondre avec des parents du même nom, plus aimables, mais qui n'approchent pas, à beaucoup près, de son mérite. Huit pouces dix lignes ! (Entende qui pourra !)

(***) La vidame de Cognefort, vingt et un ans, beauté du diable, ni brune, ni blonde; ni jolie, ni laide; ni grande, ni petite. Yeux pers, belles dents. Grasseyement qui donne à cette femme l'air de niaiserie le plus trompeur; luxure d'enfer. Talent de l'Opéra, santé tuante. On la connaît chez les Aphrodites sous le surnom de madame *Encore*. Elle est, au surplus, si bonne jouissance, que ses amoureux n'en ont jamais assez.

(****) Le chevalier de Boutavant, vingt-quatre ans, grand flandrin bien tourné, que le hasard de son heureuse conformation a mis à la mode. Cet homme est un

troisième couple, vert-pré: la marquise de Bandamoi (*), le marquis de Bellemontre (**); quatrième couple, ponceau: la duchesse

sans-souci qu'on épaule à son insu, et dont les femmes veulent faire, tôt ou tard, un personnage. A son régiment (qu'il a quitté, ne voulant pas jurer), on le nommait Gimblette ou Croquignole, parce qu'il ne marchait jamais sans une provision de ces fragiles anneaux faits à sa mesure. Il est plaisant de lui entendre conter comment pas une des femmes qui ont exigé parfois qu'il s'en mît cinq ou six n'a fini sans les avoir toutes cassées, fût-ce sans y mettre le doigt. C'est ainsi que, dans le genre du chevalier, les monstres font toujours à ces dames plus de peur que de mal. Dix pouces onze lignes (tout autant) sur six pouces deux lignes !

(*) La marquise de Bandamoi, superbe femme; sœur cadette d'un an de la duchesse de l'Enginière, et lui ressemblant si parfaitement, qu'on les prend souvent l'une pour l'autre. Mais la marquise a moins de caprices, et se met plus volontiers en frais d'amabilité. Il est vrai qu'elle vit depuis bien peu de temps dans le tourbillon où se gâtent les femmes. Elle avait suivi bourgeoisement son époux à une cour étrangère où il était envoyé. Ce galant homme est mort du chagrin de l'atteinte qu'un nouvel ordre de choses portait à la considération dont jouissait ci-devant le corps diplomatique. La veuve se console comme elle peut, dans le sein des Aprodites, le seul asile qu'il y ait peut-être encore en France pour le bonheur!

(**) Le marquis de Bellemontre, vingt-sept ans, l'un des plus aimables débauchés de Paris ; haute stature, physionomie douce, spirituelle et gaie; teint de jolie femme, tournure d'Apollon, cheveux d'un agréable châtain clair; de l'enjouement, de la galanterie, du faste et tout ce qui s'ensuit, comme l'inconduite, les dettes, etc., mais le marquis tient à tout, ce qui, par malheur, est aujourd'hui ne tenir à rien; huit pouces quatre

de Confriand (*), le marquis de Foutencour (**); cinquième couple, rose: la vicomtesse de Pillengins (***), le baron de Mâle-

lignes. Quelques dames Aphrodites ont eu la cruauté de lui reprocher que son beau nom n'est pas dignement soutenu, mais dans un monde ordinaire cette idée n'est venue à l'esprit de personne.

(*) La duchesse de Confriand, dix-neuf ans, jolie poupée blonde, mais ayant tout l'aimant, toute la vivacité d'une brune. Le duc son époux (qui sur ses vieux jours avait pris par air un *s* entre les deux syllabes de son nom) avait épousé cette enfant de la robe par une passion folle. Elle n'a duré que six mois, attendu qu'il en est mort. La prévoyante duchesse avait, même du vivant du cher duc, essayé de plusieurs de nos aimables, espérant d'en trouver enfin un qui fût digne de succéder au moribond; mais rien n'ayant pu la fixer, elle a pris le parti d'épouser l'ordre des Aphrodites, et, telle qu'Alexandre, elle y fait voir que dans un petit corps la nature s'amuse parfois à renfermer ur grand courage.

(**) Le marquis de Foutencour, trente ans. Né pour être aimable, le vent de la cour véreuse l'a gâté. C'est maintenant un comte de Tuflère, aussi vain, aussi mal partagé du côté de la fortune. On ne sait ce que peut devenir un homme aussi démonté, par les orages du temps qui court; il lui reste de l'impudence, une belle figure, et neuf pouces deux lignes!

(***) La vicomtesse de Pillengins, vingt-sept ans, brune, aussi grande qu'il est possible de l'être sans ridicule; marche et maintien d'un cavalier doué de grâces, goût, (rare chez les femmes) pour les plus violents exercices du corps. Il faut la voir de bien près pour reconnaître qu'elle a mille beautés féminines qui n'empêchent cependant pas nombre d'amateurs de se méprendre avec elle, tant elle flaire le beau garçon. La vicomtesse traite la douce affaire comme la chasse et l'équitation : elle y est

jeu (*);sixième couple, violet : milady Beaudéduit (**); le vicomte de Durengin (***);

infatigable; son allure lui a fait donner chez les Aphrodites le sobriquet de l'*Escarpolette*, à cause des grands balancements qu'elle fait éprouver à ceux qui ont l'honneur de la servir.

(*) Le baron de Mâlejeu, vingt-trois ans. Le premier homme, peut-être, qui ait imaginé d'avoir un *album amicarum*. (Dans certains pays on nomme *album amicorum* un livre à feuillets blancs où l'on recueille des témoignages d'amitié offerts ou accordés par les amis et les connaissances. C'est ordinairement une sentence, une strophe, ou un emblème dessiné, avec la signature des gens.) Le baron a eu l'adresse de se faire donner de ces sortes de certificats par une infinité de femmes, dont plusieurs sont très en crédit dans le genre dont les Aphrodites font estime. A la vue de cent quatorze noms revérés, qui tous attestent que le baron ne parle que par huit, neuf, dix, il a été reçu Aphrodite (comme je l'ai dit ailleurs) par acclamation. (Voyez le numéro 3, page 87.) Ces prouesses sont le passe-port d'une figure assez ordinaire, dont neuf pouces huit lignes sont le seul trait qui mérite un détail.

(**) Milady Beaudéduit, vingt-quatre-ans. On a déjà parlé d'elle, numéro 3, page 84, mais on doit ajouter que jamais femme ne mérita mieux qu'on lui appliquât le vers de la *Pucelle* :

Et sur son rang son esprit s'est monté.

Milady, régulièrement belle, est de plus très-jolie. Sa peau est d'une fraîcheur délectable; elle a tout le maintien, la grâce, et, quand elle veut, les tons et les caprices d'une dame de cour.

(***) Le vicomte de Durengin, vingt-deux ans. Ayant reçu une éducation assez austère, et destiné à l'état ecclésiastique, à vingt ans il ignorait encore à quel objet pouvait être employée certaine partie de lui-même, dont

septième couple, orange : la baronne de Vaquifout (*), le chevalier de Pine-

il n'était qu'incommodé, et avec laquelle ses supérieurs (mis dans le secret) avaient terriblement brouillé sa conscience. Mais Lucifer, sous la forme d'une blanchisseuse de rabats, vint enfin éclairer un beau jour le brûlant séminariste. Dès lors celui ci crut avoir deviné les véritables vues que la nature avait sur lui. Il quitta donc brusquement le petit collet et se jeta dans le tourbillon, avec toute la fureur à laquelle les gens passionnés sont sujets. Au bout de deux ans, on n'aperçoit chez Durengin presque plus aucune trace du théologien ni du cafard. Aphrodite depuis trois mois, les registres font foi qu'il a fait, lui seul, la besogne de quatre frères. Cet homme est mieux que mal fait, assez étoffé sans graisse, toujours riant, bon buveur et constamment en arrêt, quoiqu'il en porte un de neuf pouces cinq lignes!

(*) La baronne de Vaquifout. (On orthographie ici ce nom, pour la commodité du lecteur, comme on sait qu'il doit être prononcé. Voir plus haut.) La baronne est une superbe Allemande qui, n'en déplaise aux six autres dames, a plus de charmes qu'aucune d'elles, mais il lui manque leur pétillante vivacité. Cette femme est un modèle dans le goût de ceux dont Rubens aimait à occuper ses pinceaux. On ne vit jamais une plus belle tête. Des cheveux d'une rare longueur et épais à proportion, qui seraient plus admirés en France, si on n'y avait pas, en général, une sotte prévention contre le blond un peu vif. Celui de la baronne est justement à la dernière teinte possible avant le roux. Comme jouissance, la baronne est d'abord alarmante par sa distraite inaction; mais bientôt on est agréablement rassuré, lorsqu'on sent que son aimant intérieur supplée à tout, et que dans ses bras on se trouve plus souvent et plus longtemps homme, qu'avec nos sauteuses en liberté. On voudrait seulement qu'elle réformât la mauvaise habitude qu'elle a de fermer ses superbes yeux dans les instants décisifs. C'est trop

fière (*). A leur suite marchaient, dans un déshabillé fort propre et sans prétention, Célestine et Fringante (**), son adjointe, et enfin madame Durut.

de privation pour ses amants. Quelque-uns s'en sont effrayés, croyant qu'elle mourait tout de bon; mais les amis particuliers de la baronne sont parfaitement tranquilles sur cet accident, qui peut lui arriver, sans le moindre danger, quinze ou vingt fois par jour.

(*) Le chevalier de Pinefière, dix-neuf ans. Mis au monde, et dans le monde, par la plus adorable petite maîtresse de Paris, le fripon lui a dérobé toutes ses grâces, son esprit, son charme et son délicieux libertinage. Pinefière est blond comme sa mère, mais il n'en est pas moins vif jusqu'à la pétulance et ardent comme le feu. Une malheureuse aventure à Malte l'ayant fait surnommer le chevalier M... (*), il quitta la croix et se proposa de se marier. Mais lancé parmi les Aphrodites, chez qui sa mère tient un rang distingué, il renonça bientôt au projet de prendre aucune espèce de chaîne. Il est tout simplement homme à bonnes fortunes, en attendant de faire une fin. Beau, joli, fait au tour, il faut que les yeux voient absolument tout pour être sûr qu'il n'est point une femme; mais on n'en doute plus quand il a montré sept pouces neuf lignes!

(**) Fringante, fille aussi magique dans le genre de la brune que Célestine dans celui de la blonde. Fringante a dif-neuf ans, elle a figuré quelque temps à l'Opéra, mais elle s'est dégoûtée de ce tripot parce qu'elle est sans intrigue et dominée par un vorace tempérament qui lui gâtait toutes ses affaires d'intérêts Assez heureusement née pour ne priser dans l'homme que sa virilité, inaccessible à ces petites répugnances qui ne font grâce ni aux

(*) Ici était nommé un charmant acteur, peut-être injustement accusé de quelque chose dont tout le monde ne rit pas. Nous avons supprimé ce nom.

Ce cortége fait d'abord un tour entier. Lorsque les musiciens se retrouvent à portée de l'entrée principale, ils tournent à droite, comme pour sortir, mais ils restent dans le passage et continuent de jouer. Les pages et demoiselles (*) poursuivent leur marche jusqu'à ce que chaque couple (de même pour les champions) ait atteint l'*avantageuse* qu'indique son numéro, ce qui ramène Fanfan et Chonchon, madame de Troubouillant et Limefort jusqu'à la première avantageuse outre-passée au premier

années ni à la laideur, ayant d'ailleurs dans les yeux on ne sait quel charme qui produit des miracles sur certains individus jusque-là condamnés à ne plus se sentir renaître, cette étonnante créature a été une trouvaille pour madame Durut. Fringante n'a pas, à beaucoup près, l'intelligence et le liant de Célestine, mais elle répare ce désavantage par un zèle qui se conçoit à peine et dont chaque jour madame Durut entend répéter l'éloge. Fringante, un peu moins en chair que Célestine, est aussi un peu plus grande. Ces dignes collègues s'aiment avec tendresse, et s'évertuent à l'envi pour la plus grande prospérité de l'établissement.

(*) Ici ces qualifications sont une plaisanterie : on désigne chez madame Durut cette jeunesse domestique par le nom de *camilles*. Les garçons sont *camillons*, les filles *camillonnes*. Les gens instruits savent que ces dénominations ne sont pas de pure fantaisie : « Camilli et camillæ, ita dicebantur ministri et ministræ impuberes in sacris. »

tour; laissant à la suivante Bijou et Raton, madame de Cognefort et Boutavant; à la troisième, Fauvette et Minet, madame de Bandamoi et le marquis de Bellemontre; à la quatrième, Lolotte et Lutin, madame de Confriand et Foutencour; à la cinquième, Mouche et Mouton, madame de Pillengins et Mâlejeu; à la sixième, Mimi et Toutou, milady Beaudéduit et Durengin ; à la septième enfin, Follette et L'Étoile, madame de Vaquifout et Pinefière.

Tout le monde ainsi distribué, madame Durut, Célestine, Fringante, montent vers l'autel par trois marches dont est gradué le talus en face de l'entrée principale. Belamour leur apporte des tabourets, ensuite il se retire et vient dans le trottoir, son service dans cette occasion étant de veiller à ce que toute la petite jeunesse ne manque à rien de ce qui lui est prescrit.

LA PIÈCE CURIEUSE.

SECOND FRAGMENT.

—

C'est dommage, sans doute, de distraire un moment le lecteur, à qui l'on n'a déjà que trop fait attendre le spectacle du tournoi dont on vient de lui faire connaître la lice et les tenants; mais il est indispensable de mettre à sa vraie place une scène épisodique trop intimement liée à l'action principale et à la circonstance du moment pour qu'on puisse franchir ou différer.

Ce local, cet appareil, la beauté des champions, le prestige du tout, produisaient sur le comte parieur, placé avec son adversaire dans une des loges masquées, l'effet le plus délicieux, et déjâ cet ambulant, si difficile à distraire de sa profonde mélancolie, bénissait son bon génie de l'avoir conduit dans le sanctuaire des Aphrodites... Soudain, quel contraste! quel revers! La loge des parieurs était la première à droite au-dessus de l'entrée principale, celle par conséquent où se déployait le plus avantageusement aux yeux du comte la rare beauté du cortége; à chaque couple son admiration croissait;... mais quand le dernier met enfin le pied dans l'enceinte...

Le Comte (dit avec trouble). — Oh ciel! que vois-je?

Le Prince. — Qu'avez-vous donc?

Le Comte. — Rien, mon prince,... ce n'est rien,... ce ne sera rien...

Le Prince.— Impossible,... vous pâlissez! Vous trouvez-vous mal?...

Cependant la marche continue, l'objet dont on est frappé s'éloigne en tournant le dos; le comte, qui s'efforce, paraît un peu

plus calme. Mais lorsque, le tour s'achevant, on revient de son côté et qu'une figure dont le profil et l'ensemble lui ont causé tant d'agitation s'avance et présente la face, le saisissement du malheureux étranger redouble...

Le Comte (à lui-même). — Funeste imagination!... Si cette femme (la baronne de Vaquifout) n'était pas aussi grande,... je jurerais... Mais ce ne peut être elle... Pourtant... (Elle est plus près.) Oh ! c'est elle!... c'est bien elle !... Si mes yeux pouvaient la méconnaître, mon cœur,... ce cœur déchiré, ne me confirmerait que trop ce dont ils voudraient douter...

Le Prince. — Il n'est pas très-poli, cher comte, de vous faire observer que vous extravaguez.. A qui en avez-vous donc?

Le Comte. — Eulalie! prince... (Il paraît absorbé.)

Le Prince. — Mais paix donc! Savez-vous que, sans la musique, on vous aurait entendu! Si nous sommes ici, nous devons du moins y être dans le plus grand incognito.

Le Comte (du même ton). — Eulalie!... où et dans quelle circonstance le sort la rend-il à mes vœux?

Le Prince. — Sortons plutôt...

Le Comte (éperdu). — Non, je demeure... et j'en mourrai.

C'est dans ce moment que les couples de champions s'étant arrêtés devant leurs avantageuses respectives, chaque page se hâte de mettre une dame absolument à nu, et que chaque demoiselle en fait autant à un cavalier. On observera que, comme exprès, l'avantageuse de la baronne de Vaquifout était précisément la plus proche des yeux du comte délirant. Une pendule placée sur l'autel sonne. Au premier coup, les sept Vénus sont abattues sous les sept Mars : à l'instant chaque boute-joie s'est enfoncé. La foudre du plaisir gronde, c'est-à-dire les soupirs, les baisers, les accents! mais à peine l'œil faisant la ronde pourra-t-il donner un instant à chaque groupe, tant est prompt ce fougueux début... Le timbre de la pendule retentit encore que déjà la première couronne est enlevée. Les vainqueurs s'enfoncent aussitôt dans les retraites au-dessous des loges. Là chaque demoiselle va purifier un de ces messieurs, après avoir préalablement remis soit à

Fringante soit à Célestine deux feuilles de vigne entre lesquelles doit se trouver la preuve recueillie de l'outrance de chaque prouesse. Les pages s'approchent pour aider les dames à se lever, et les conduisent de même, pour l'objet de la toilette, chacune dans la retraite qui lui est destinée... Tout cela s'est fait avant qu'un premier morceau de musique, vivace et court, soit achevé. Cependant, tandis que le bonheur pleuvait dans le temple du plaisir, un malheureux, c'était le comte, s'était évanoui, n'ayant pu soutenir le supplice de voir son Eulalie se résignant, avec la sérénité d'une déesse qui s'endort, aux transports de l'adorable Pinefière. Le prince, à qui l'accident de son adversaire ne cause guère moins de frayeur que d'embarras, a pourtant la présence d'esprit d'écrire avec son crayon : « A nous, Durut ! » sur une carte de visite qu'il lance dans l'arène à travers l'une des visières de la loge. Cette carte est ramassée, Durut sort, mais tous les acteurs sont dans ce moment occupés de se préparer pour leur seconde accolade, et l'éclipse de Durut ne changera rien à l'exécution des sept sacri-

fices projetés (*). Laissons madame Durut prendre connaissance du triste fait pour lequel on vient l'appeler, et demeurons avec la bande heureuse.

A peine les combattants ont-ils disparu pendant trois minutes, qu'on voit les dames s'élancer sur leurs avantageuses avec une gaieté du plus heureux présage pour les nouveaux champions qui doivent les assaillir. C'est l'angélique Pinefière qui va s'unir à l'impétueuse Troubouillant. « Enfin donc on t'aura! » lui dit-elle se relevant un instant pour lui donner un baiser, et l'entraînant ensuite. Cependant Limefort, traité précédemment par la dame avec moins de

(*) TABLEAU DES

	N° 1 Madame de Troubouillant	N° 2 Madame de Cognefort.	N° 3 Madame de Bandamoi.
Premier.	Limefort.	Boutavant.	Bellemontre
Second.	Pinefière.	Limefort.	Boutavant.
Troisième.	Durengin.	Pinefière.	Limefort.
Quatrième.	Mâlejeu.	Durengin.	Pinefière.
Cinquième.	Foutencour.	Mâlejeu.	Durengin.
Sixième.	Bellemontre	Foutencour.	Mâlejeu.
Septième.	Boutavant.	Bellemontre	Foutencour.

distinction, n'a pas l'air de se formaliser de cette affectation de faveur; il passe fort tranquillement dans les bras de madame de Cognefort qui, n'étant pas non plus une complimenteuse, s'est déjà très-essentiellement transfigée quand sa voisine est encore à polissonner avec l'enjoué Pinefière. Le redoutable Boutavant se présentant à madame de Bandamoi lui en impose d'abord un peu: « Voyons, dit-elle en lui souriant, comment je m'en tirerai ! » Elle n'a cependant pas la petite pruderie de lui ordonner de se raccourcir au moyen des croquignoles. « Je ne l'aurais jamais cru ! » ajoute-t-elle, venant de vérifier que ce boute-joie ef-

SEPT ASSAUTS.

N° 4 Madame de Confriand.	N° 5 Madame de Pillengins.	No 6 Madame de Beaudéduit.	N° 7 Madame de Wakifuth.
Foutencour.	Mâlejeu.	Durengin.	Pinefière.
Bellemontre	Foutencour.	Mâlejeu.	Durengin.
Boutavant.	Bellemontre	Foutencour.	Mâlejeu.
Limefort.	Boutavant.	Bellemontre	Foutencour.
Pinefière.	Limefort.	Boutavant.	Bellemontre
Durengin.	Pinefière.	Limefort.	Boutavant.
Mâlejeu.	Durengin.	Pinefière.	Limefort.

frayant, même chez les Aphrodites, a pu se loger tout entier. Le marquis de Bellemontre est aux pieds de la petite duchesse : « C'est du plus loin qu'on se souvienne, marquis ! lui dit-elle avec une mine charmante ; fais-le-moi baiser... (Il obéit.) On doit bien cette petite amitié aux gens qui reviennent de voyage. » Le reconnaissant marquis prend pour lui la leçon, et jette gaiement à son tour un baiser sur le bijou rosé de sa championne. A l'instant même il la traite encore mieux. Foutencour est en présence avec madame de Pillengins ; elle s'est saisie du braquemart, du plus loin qu'avec ses grands bras elle a pu l'atteindre ; en se soulevant en arcade, elle se l'est planté avec un emportement bien aussi flatteur que de jolies phrases.

En même temps Mâlejeu tombe avec admiration dans les bras de milady Beaudéduit. « Ne vous pressez pas, lui dit-elle, après lui avoir laissé le soin de l'enfilade, je mourais d'envie de vous avoir... Laissez-moi le temps de vous goûter un peu. Nous n'arriverons pas pour cela plus tard que les autres au but ! » Le tout en remuant si

moelleusement des hanches, que c'était un grand plaisir de les voir. Quant à Durengin, qui échéait à la belle Vaquifout, déjà complétement maître de ses charmes et s'agitant à mesure qu'on paraissait moins s'occuper de lui, son inquiétude était que peut-être la dame, dont les superbes yeux étaient fermés, ne sût pas de qui elle faisait le bonheur; mais il fut bientôt rassuré quand, avec un sourire et un son de voix également obligeants, on lui dit : « Il ne m'en faut pas tant, mon cher Durengin! moins fort, tu me feras encore plus de plaisir. » Alors il ralentit, et telle est cette superlativement électrique baronne que ce couple eut des premiers fourni la seconde carrière. Il était au surplus impossible d'observer que personne y fût en retard. On procédait à la seconde purification générale quand la pendule frappa le quart de la première heure.

Le lecteur voit déjà que chacune de ces dames continuera de se conduire avec chaque nouveau jouteur selon son propre naturel et le degré de goût que l'individu pourra lui faire prendre à la chose. A la troisième accolade, Durengin fut parfaite-

ment accueilli par madame de Trou-bouillant. Pinefière étonna madame de Cognefort qui, n'ayant pas l'honneur de le connaître et ne voyant qu'un blanc-bec, avait mis à son début certain air de demi-intérêt qu'un moins bon enfant aurait pu prendre en mauvaise part. Mais comme bientôt il parut digne qu'on déployât avec lui tous ses talents, la chère dame se mit à le travailler en maîtresse. Quant à l'arrangement dont il s'agissait entre la petite duchesse et Boutavant, il y eut bien d'abord quelque difficulté. La duchesse prétendait que le pari, comme affaire d'argent, ne l'intéressait pas assez pour qu'elle se laissât estropier; qu'ainsi elle ne pouvait affronter l'énorme outil de ce monsieur. La contestation fut assez vive pour que les maréchales, Célestine et Fringante, fussent obligées de connaître du cas. Célestine emporta d'emblée les trois quarts de la peur de la duchesse en lui rappelant que, huit jours auparavant, elle avait subi dom Ribaudin (*),

(*) Un très-recommandable ex-abbé de l'ordre de Citeaux, à qui la Révolution a tout fait perdre, excepté son terrible mérite, avec lequel il se console, où il peut, des étranges malheurs arrivés à ces bons descendants de saint Bernard.

qui n'en a que deux lignes de moins que monsieur. Celui-ci achève d'aplanir l'obstacle, car il propose de ne se représenter qu'avec telle quantité de ses croquignoles qu'il peut plaire à madame d'ordonner. Pouvait-on rien de plus raisonnable? Les mesures étant ainsi prises contre les dangers de la longueur, la grosseur, on n'en parla point. La duchesse n'avait pas envie qu'on se moquât d'elle. Sur ce pied, Boutavant, garni de six croquignoles, et bien prié d'avoir des égards, eut enfin la permission d'enfiler l'anneau ducal. Mais les croquignoles se trouvaient mal cuites. Du premier coup il s'en brisa trois, dont les servants de ce couple viennent diligemment enlever les bribes. « Cassez, cassez le reste! leur dit vivement la duchesse; tout cela n'est bon qu'à estropier. — D'ailleurs, madame, dit Boutavant avec un grand air de bonne foi, je vous jure de ne point abuser... — Puis-je m'y fier? — Ma parole d'honneur! — Eh bien donc!... » Et la petite diablesse de se trémousser alors comme une folle... Ils consomment; mais quel est l'étonnement de la confiante dame quand,

voulant savoir de combien on lui avait fait grâce, elle se trouve engagée avec son champion poil à poil! « A la bonne heure, dit-elle gaiement, je me serais voulu du mal d'être moins heureuse que ces dames, pour qui, grâce à Dieu, rien n'est trop fort! — Quand je vous le disais! » lui jette de son estrade l'épigrammatique Célestine.

Il n'était pas encore tout à fait la demie lorsque Limefort finit avec madame de Bandamoi. La devise de cet homme étant : « *Che va piano va sano* », c'est lui que désormais on verra toujours le dernier à lâcher prise. Rien de remarquable ailleurs.

Quoiqu'il n'y ait pas de plus infaillible moyen pour ennuyer un lecteur que de ne rien lui laisser à deviner, on ne peut cependant se dispenser de dire ici que, pendant tout le temps où les avantageuses sont occupées, la musique ne cesse point de jouer. Pendant le premier acte elle a exécuté, comme on sait, un air analogue à l'impétuosité d'une première charge; pour le second acte, on a joué plus voluptueusement, et dans le même genre; mais avec variété, pour le troisième. Il faut aussi se

tenir pour dit qu'à la fin de chaque accolade la vérification est exactement pratiquée. Ce soin sera pris plus scrupuleusement à mesure que la tâche approchera de sa fin. Les feuilles de vigne qui doivent, après la cérémonie, témoigner aux yeux des parieurs, sont rangées, par Célestine et Fringante, sur des cartes au numéro de chacun des champions. Une remarque encore, c'est que les cavaliers n'ayant pas, dans leur état de nudité, le ruban (*) distinctif qui signale les dames, il y est suppléé par un bracelet que chacun de ces messieurs porte au bras gauche, selon la couleur de son numéro.

Entre la troisième et la quatrième accolade, on est sorti des retraites (garde-robes en cette occasion), les dames en chemise ou lévite et ceintes de leur écharpe, les cavaliers en longue lévite de basin, avec une grosse cravate, négligemment mise, dont les bordures sont de la couleur du numéro. Dans cet équipage, on se promène, on s'agace, on folâtre pendant un petit quart d'heure. Mais madame de Trouboui-

(*) On se souvient qu'ils l'ont à leurs cheveux.

lant, cédant la première aux instances de Mâlejeu, dont c'est le tour et qui a pour elle un goût particulier, dès qu'on voit ce couple quitter ses vêtements, tous les autres se hâtent d'imiter, et soudain toutes les avantageuses sont de nouveau foulées. C'est cette fois que (les cavaliers étant moins incommodés d'une surabondance de désirs) ces dames sont plus savoureusement servies. On présume comment, puisque le goût s'en mêle. Madame de Troubouillant doit s'y trouver bien de Mâlejeu; Durengin y jette madame de Cognefort dans un véritable délire; madame de Bandamoi y jure à Pinefière qu'il gagne infiniment à être connu; Limefort y mitonne à la petite duchesse une vraie jouissance de nonne; il faut à Boutavant toute la solidité de son moyen d'agencement pour n'être pas désarçonné par les haut-le-corps variés de madame de Pillengins; l'assaut régulier de Bellemontre avec Milady ressemble à celui de deux habiles maîtres d'armes qui s'amusent à la parade du contre; Foutencour, qui connaît le genre et les moyens de la magnétique baronne, se laisse couver à travers un presque imperceptible limage.

En quatre minutes, pendant lesquelles la musique exécutait une pastorale dont le motif n'a rien de fade, toute cette besogne s'est achevée; il n'est pourtant encore que deux minutes au delà des trois quarts.

Cependant madame Durut était absente sans l'être. Montée à la loge des parieurs et ayant fait, aidée du prince, ce qu'il fallait pour ressusciter le malheureux adorateur de madame Vaquifout, elle était restée avec ces messieurs dans leur loge, d'où, par une étrange folie, l'offensé comte n'avait pu se résoudre à sortir.

En vain, chaque fois que la baronne changeait de jouteur, le jaloux faisait-il la grimace d'un homme à qui l'on tourne un poignard dans le sein : il restait se lamentant, s'exclamant, à faire enfin mourir de rire deux témoins qui ne pouvaient plus estimer sa passion, ni plaindre son infortune. Il avait écrit au crayon un mot qu'il espérait de faire remettre, même avant la fin de cette crucifiante séance; mais, avait dit :

Madame Durut. — Vous voyez bien, monsieur le comte, qu'il y aurait de l'extra-

vagance à troubler une fête qui va le mieux du monde.

Le Comte. — Mais j'abandonne mon pari, j'ai perdu !

Madame Durut. — Vous avez affaire à des gens trop délicats pour qu'ils consentissent à s'approprier une somme cédée. D'ailleurs, que sait-on? Peut-être (Elle souriait au prince à part.) ne rempliront-ils pas les conditions de la gageure, et vous gagneriez ; ce serait toujours une petite consolation...

Le Comte. — Eh ! que mes mille louis aillent à tous les diables !... Tenez !... (C'était dans ce moment que Foutencour obombrait la baronne.) voyez avec quel calme ces monstres me distillent l'outrage...

Le Prince. — Mais quelle fureur aussi de demeurer cloué sur l'objet qui vous assassine...

Le Comte. — Je n'y tiens plus ! (Il avait envie de rouler son billet et de le jeter dans la salle, comme avait fait le prince pour avertir madame Durut.)

Madame Durut (l'arrêtant). — N'en faites rien; l'avis que vous donneriez ainsi de votre présence serait absolument inutile. Je

connais madame la baronne : elle saurait très-mauvais gré à qui que ce fût de l'avoir dérangée, et d'un; ensuite, que savez-vous si, ne devant être que peu prévenue en votre faveur, l'humeur que vous lui donneriez en ce moment ne gâterait pas absolument vos affaires; au lieu qu'en vous y prenant bien, il y aura peut-être encore du remède.

Le Prince. — Ma foi, comte, vous avouerez que Durut parle comme un oracle... Voyez tout, et si à la fin vous n'êtes pas désenchanté, libre à vous alors de risquer une reconnaissance...

Le comte ne répondit rien à ce persiflage. Comme il ne paraissait plus menacé de faire la carpe sur nouveaux frais, la présidente Durut descendit et reparut dans l'enceinte pendant l'entr'acte de la quatrième à la cinquième accolade.

Le cinquième accouplement mit Foutencour aux prises avec madame de Troubouillant, qui ne le couva pas comme avait fait la baronne. Mâlejeu passait à madame de Cognefort : il résulta de l'analogie de leurs manières une sorte de tempête qui

détourna sur eux l'attention d'une partie des spectateurs. (On saura en temps et lieu qu'il y en avait plus qu'on ne s'en doute.) Durengin réveilla madame de Bandamoi, qui s'était un peu trop attendrie avec Pinefière. Celui-ci fit un joli petit coup raffiné avec la duchesse, folle de ces figures que l'on nomme des miroirs à... Elle se voyait dans les beaux yeux de l'Adonis. Madame de Pillengins poussa Limefort au delà des bornes de sa trop régulière méthode. Milady fit briller tout son savoir-faire à l'occasion du recommandable Boutavant, qui se piquait d'émulation à son tour, cette belle lui ayant dit, fort obligeamment, qu'il lui touchait le cœur. La baronne de Vaquifout remercia Bellemontre, après l'affaire, par un baiser qu'elle n'avait accordé si tard à personne. Après avoir été fort attentive à la vérification, elle voulut bien encore poser, avec beaucoup de tendresse, ses lèvres de rose sur le museau du boutc-joie fortuné !

Dans ce moment il n'était que sept heures six minutes.

Pendant qu'on se purifiait, madame

Durut donna ses ordres à la musique pour que le sixième morceau fût émoustillant, et le septième tout ce qu'il y avait de plus vif.

Enfin, dès que les servants des deux sexes furent libres, elle leur fit porter à la ronde des tasses d'un bouillon confortatif pour les cavaliers; des glaces et d'autres rafraîchissements pour les dames; des pâtes et confitures, des fruits échauffants, des diabolini, des bonbons et pastilles à l'ambre. L'heureux quadrille était bien éloigné d'avoir l'air de remplir une tâche. La gaieté la plus folle prouvait à quel point chacun était sûr de soi. Loin que les entr'actes fussent prolongés, on avait peine à leur donner une durée raisonnable : chaque chevalier, attaché de bonne heure à sa nouvelle dame, presssit, lutinait et la forçait enfin à combler un importun désir.

C'est ainsi que le quart frappant, toutes ces dames, comme si on avait donné le signal, furent couchées : madame de Troubouillant sous Bellemontre; madame de Cognefort sous Foutencour; madame de Bandamoi sous Mâlejeu; madame de Con-

friand sous Durengin; madame de Pillengins sous Pinefière; madame de Beaudéduit sous Limefort, et madame de Vaquifout sous l'illustre Boutavant, qui, pour le coup (on en prit note pour le consigner ensuite dans les registres), qui, disons-nous, fit ouvrir deux fois les yeux à cette belle et lâcher au dernier moment un (*) *foutre!* dont l'espace retentit (**). Le pauvre comte en faillit tomber de sa chaise et fut plus de six minutes en convulsions. Il était alors sept heures vingt-deux minutes.

Sans doute, chers lecteurs, vous entre-

(*) Honni soit qui mal y pense! nous citons.

(**) On n'a pas parlé de ces sortes d'exclamations de la part des autres personnages, mais c'est que, cela va sans dire, ce trait n'est singulier que vu l'individu cité, dont, par nature, l'excessive sensibilité était jusque-là demeurée concentrée dans l'intérieur. Que le poëte charlatan ne manque pas de bigarrer ses récits de batailles des cris de la fureur, des douloureux accents de la mort, du hennissement des chevaux, de la fière sonnerie des trompettes, du tonnerre de l'artillerie, etc., ce bavard fait son métier. Le devoir d'un historien est de se borner aux simples faits, sans courir après la ressource des insidieux ornements; mais aussi doit-il ne pas négliger, quelque minitieuse qu'elle puisse paraître, une circonstance de caractère : en un mot, il doit parler de tout ce qui, faisant événement (comme ici), donne dans ses fastes plus de force aux couleurs de la vérité.

(*Note du censeur.*)

voyez d'ici que nos sept aimables couples ont ville gagnée, se trouvant trente-huit minutes devant eux et n'ayant plus qu'une poste à courir. Madame Durut était au comble de la joie, voyant que pas une preuve n'était équivoque, et que tous les champions faisaient, Dieu merci, la plus belle contenance imaginable. Prudente cependant, elle voulut s'assurer encore mieux de son monde et, sans affectation, demander à ces messieurs s'ils n'auraient pas besoin de quelque propice auxiliaire. Le premier qu'elle aborda était l'inamollissable Durengin qui, pour toute reponse, entr'ouvrit sa lévite. Elle passa, conservant d'autant moins de crainte à propos de celui-ci, qu'il avait sous le bras sa future, madame de Pillengins, femme à tirer de l'huile d'un caillou. Pinefière, à qui, mais avec beaucoup de ménagement, madame Durut laissa voir quelque doute, lui dit avec humilité : « Je ne serais pas sans inquiétude, si je n'étais rassuré par le charme irrésistible de milady. — Je réponds de lui ! » interrompit celle-ci, beaucoup moins modeste. « Vous êtes en bonnes mains, » va dire ensuite à Limefort

la bonne Durut, tandis qu'il flegmatisait avec la baronne... — Je le connais, dit celle-ci, n'ayez pas peur pour nous, dussions-nous être accrochés encore à la cinquante-neuvième minute. — Durut, je suis sur les dents, lui dit en passant la petite duchesse. — Bon! bon! lui répondit-on : monsieur (c'était Mâlejeu) vous relèvera du péché de paresse. » Foutencour avait l'air trop fanfaron pour qu'on osât seulement lui parler; d'ailleurs, la prétentieuse madame de Bandamoi aurait pris en très-mauvaise part qu'on eût l'air de douter du pouvoir de ses charmes. Bellemontre était le moins confiant de tous ces messieurs. Durut s'en aperçut, mais, de peur de le déconfire encore davantage, au lieu de lui parler, elle vint par derrière près de sa partenaire, madame de Cognefort, et lui dit : « Je vous recommande cet homme-là. — Je m'en charge, » répondit d'un ton avantageux la luronne Cognefort. « Il ne faut pas demander à monsieur de Boutavant, dit enfin à celui-ci madame Durut, en lui faisant une profonde révérence, s'il est sûr de son fait, puisqu'il aura l'honneur de finir avec ma-

dame de Troubouillant. — Finir ! riposta très-piqué le pétulant flandrin, oui, peut-être, quand avant de sortir d'ici je l'aurai mis à mesdames Durut, Fringante et Célestine! — Holà! holà! — Qu'on ne se fâche pas ou, ventrebleu! j'y fais passer aussi Zoé, Belamour et toute la mitraille du service! » A cette folle menace, madame Durut fit un saut en arrière et se signa.

C'est après s'être ainsi tour à tour occupé d'affaires sérieuses et de gaietés que le quadrille, qui avait fixé le septième exploit au moment de la quarantième minute, fut averti de cet instant par madame Durut, à haute et intelligible voix. Aussitôt toutes ces dames furent abattues, la musique faisant le diable, et tous et chacun des acteurs ne voulant pas avoir l'air de jouer du reste. Dieux! quelle ardeur! quels coups de culs! quels cliquetis de baisers, de sanglots, de cris et d'éloges! quel abandon! quel avant-goût de triomphe, même avant d'avoir consommé! Il n'y avait que la baronne, avec son Limefort, qui s'ébattissent paisiblement; tous les autres avaient fini; tout était vérifié; seul, le cruel couple (comme

s'il n'eût été question que de faire avaler au pauvre comte la lie du calice d'amertume), seuls ces gens-là ne désemparaient point. Limefort avait attaché une très-petite montre au ruban des cheveux de la baronne. « Quel heure est-il? demanda-t-elle. — Cinquante-cinq minutes. (Elle fut alors quelque temps sans parler...) Finis, maintenant. » Lorsqu'ils se relevèrent, il était cinquante-neuf minutes, la montre avançant de quel-secondes sur la pendule.

Alors toutes les loges (elles étaient remplies) s'ouvrirent brusquement, et des applaudissements continus firent retentir la salle.

Cependant le fameux Boutavant, qui le premier avait mis le nez hors de la garde-robe, n'oubliait point une fanfaronnade par laquelle il se croyait engagé. Le voilà donc venu saisir à l'improviste et porter sur la plus proche avantageuse la bonne Durut, tandis qu'elle ne pensait qu'à l'objet du bien public... Mâlejeu, Durengin, ne voyant pas sans une égale émulation ce trait de bravoure galante, ils accourent; le premier s'empare de Fringante, le second de Céles-

tine... et la fraîche présidente, ses délectables acolytes, toutes trois sont impitoyablement violées, sans respect pour la gravité de leur ministère public. Quarante paires de mains célèbrent si vivement ce piquant impromptu qu'on croirait entendre le bruit de toute une chambrée à quelque grand spectacle, lorsque paraît sur la scène l'auteur demandé d'une pièce qui vient d'obtenir la couronne (*).

(*) Nous espérons qu'aucun de nos lecteurs ne s'étonnera des hauts faits que nous venons de raconter. Nous leur souhaitons, au contraire, à tous, d'être capables des mêmes prouesses. Que s'il plaisait à quelque incrédule (dans le goût du comte parieur) de nous chicaner ici sur la vraisemblance, en dépit de ce beau vers : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, » nous faisons d'abord des vœux pour que sa femme, ou, qui pis est, sa maîtresse, lui donne (comme la baronne à son jaloux) une preuve pleinement démonstrative de l'existence de ces messieurs pour qui sept ou huit ne sont qu'un badinage. Ensuite, pour notre justification personnelle, nous citerons le véridique Brantôme, qui assure que Mahomet, époux de onze femmes, ne mettait qu'une heure à les *bistoquer* toutes. Comparés avec le prophète, nos héros ne sont encore que de bien petits garçons.

JEAN S'EN ALLA COMME IL ÉTAIT VENU.

TROISIÈME FRAGMENT (même lieu).

—

Cependant la boutade de messieurs de Boutavant, Durengin et Mâlejeu, dérangeait étonnamment l'ordre que madame Durut avait imaginé pour la retraite, comme pour l'entrée elle s'était fait admirer. Les tenantes, les tenants rajustés, tous les petits servants des deux sexes s'étaient amassés dans le trottoir, par pelotons partagés entre les trois groupes, et se livraient à la plus folle joie. Les spectateurs des loges, à découvert, riaient, encourageaient, applaudissant à tout rompre. La musique avait cru devoir répéter, avec la plus extrême vivacité, le morceau

de clôture; mais il n'était guère possible de l'entendre. On s'enivrait de folie, on délirait, tandis que madame Durut, Fringante et Célestine, la tête perdue, ne voyaient, n'entendaient plus, et en détachaient de tout leur cœur.

L'exemple est contagieux. A travers cette confusion, Belamour, doux, mais espiègle et plus chaud que ne l'annonce son air enfantin, convoite, cherche et retrouve Zoé, qui, depuis le départ de Loulou, lui trottait en cervelle. Dans un moment où tout lui semble rendre excusable un trait d'insubordination, il attaque la négrillonne, qui d'abord le reçoit en badinant, et joue; mais c'est tout de bon : il s'y prend de manière à ne pas lui laisser d'incertitude sur l'outrance de son objet. Cette gaieté ravive la galerie ; les bravos, le claquement des mains, ajoutent à l'ardeur des jeunes combattants. Bien attaqué, bien défendu : Belamour a le courage d'un lionceau, Zoé, l'adresse d'une jeune biche. Mais le beau sexe est toujours le plus faible, surtout quand on le prend par où le fripon de Belamour était enfin maître de Zoé.. Il la pressait contre une

avantageuse : elle y tombe, et comme il est impossible d'être supportablement sur ce meuble sans engager ses pieds, elle le fait à l'instant par absolue nécessité. Dès lors il serait ridicule qu'elle fît plus de résistance; puisqu'elle en est là, pourquoi ne pas faire tout de suite les choses de bonne amitié ? Elle se soumet à la circonstance, et, rassurée par un applaudissement général, elle n'a plus que l'ambition de mériter le suffrage de tant de connaisseurs qui sont prêts à la juger. Belamour gagne beaucoup à ce noble élan de l'amour-propre : qu'on s'imagine voir une Psyché d'ébène berçant, baisant et mordillant l'Amour.

A travers ces ébats, madame Durut, quitte enfin de son enragé Boutavant, survient et prend connaissance du cas. Son premier mouvement est de la colère : sans doute, elle troublerait des enfants charmants qui, dans cet instant, hélas ! ne savent guère si l'on conspire contre leur bonheur ; mais ces dames du tournoi, ces messieurs font obstacle, et le petit coup est complétement fourbi sans esclandre. C'est ainsi qu'au théâtre, après quelque chef-d'œuvre de nos

fameux auteurs dramatiques, on pourrait voir le spectacle terminé par une scène de marionnettes. Durut, qu'on a calmée et qui finit par rire de la passade, laisse Belamour jouir des félicitations de toutes ces dames, qui, l'embrassant tour à tour, lui souhaitent, comme autant de fées, tous les biens qu'il mérite, autant de jolies femmes qu'il en pourra servir, en un mot, tout ce qui peut contribuer au bonheur.

Le moindre retard pouvait nuire beaucoup à la marche des choses ordonnées par madame Durut. Elle supprime donc le reste de la cérémonie, et prie les assistants de vouloir bien se retirer de l'enceinte, qui doit, comme on sait, être métamorphosée pour le soir. Tout le monde de la salle et des loges s'en va dans les jardins, où la promenade, une barque, une escarpolette, un trou-madame, un billard, un jeu de bague, etc., occupent ceux qui ne préfèrent pas les mystérieux et propices détours des bosquets anglais parsemés de temples et d'autels érigés au dieu du plaisir. Pendant que, d'un autre côté, le machiniste, le décorateur et leurs ouvriers s'évertuent, madame

Durut réunit les parieurs. On démontre au malheureux comte que ses mille louis sont bien perdus. Ce n'est pas ce qui l'afflige le plus. Chacun des sept gagnants reçoit cinquante louis. Ces dames, qui, bien entendu, ont été mises secrètement de moitié, seraient incapables de toucher les cinquante qu'on laisse pour chacune d'elles. Mais madame Durut les porte ostensiblement en recette sur le grand-livre, à la marge de leur compte. Le prince, qui a ordonné une fête (à l'occasion de laquelle le monde des loges était invité), veut laisser cent cinquante louis, mais les parieurs-gagnants, qui sont dans le secret, ne permettent pas que le prince supporte seul les frais de cette galanterie. Après bien des débats de délicatesse, on s'en rapporte enfin à madame Durut, qui décide que chacun des sept tenants donnera cent écus et que le prince doublera la somme totale : « Laissez-moi faire, dit-elle, et ne songez plus qu'à vous divertir. Défendez-moi d'aller jamais me faire foutre, si je ne vous fais pas joliment passer votre temps. Bonsoir. » Alors elle les met gaiement à la porte et s'enferme dans son intérieur.

La scène est dans une pièce de l'appartement de madame Durut.

Certains penseurs prétendent que l'amour est peut-être moins encore dans le cœur que dans la tête : il faut qu'ils aient à peu près raison, puisque le comte de Schimpfreich (*), cocu par sept rivaux, en sa présence, avait encore, malgré tant d'affronts, la fureur de vouloir se mettre incontinent aux pieds de madame de Wakifuth.

— Quoi ! disait le prince à cet étonnant mortel, vous n'êtes pas encore guéri?

Le Comte — Je suis plus malade qu'avant de l'avoir revue. Elle est devenue si belle!...

Le Prince. — Mais si communicative!

Le Comte. — Je ne lui avais supposé qu'un défaut.

Le Prince. — Ah ! oui, je m'en souviens: d'être froide. Il est très-vrai, mon cher

(*) C'est le nom de notre parieur-perdant. Le comte est un petit maigre, élégant blondin conservant un léger goût de terroir ; traits passables, mais qui ne composent point une physionomie. Quant au mérite essentiellement estimé chez les Aphrodites, on doit en supposer peu pourvu un homme qui croit difficilement à certain degré de talents, et choisit si mal quand il parie.

comte, que vous savez maintenant à quoi vous en tenir... Que voulez-vous enfin à cette femme?

Le Comte (avec feu). — Lui vouer mes soupirs, mes désirs, tout mon être; réparer mes anciens torts, la prier d'agréer ma main et le partage de ma fortune...

Le Prince (d'un ton sec et froid, après un moment de silence). — Vous avez raison, monsieur; chacun sait mieux que qui que ce soit au monde ce qu'il lui faut pour être heureux; vous ferez très-bien de vous satisfaire...

Le Comte. — L'honneur le veut...

Le Prince (interrompant). — Sans doute. (Il salue et s'en va.)

On se représente aisément l'embarras du comte, si brusquement délaissé par la seule personne qu'il connaisse dans un séjour où il est arrivé sans même en avoir vu la route. Cependant il tient outrément à son idée : il lui faut un intermédiaire... Célestine paraît; elle a une de ces physionomies sensibles qui promettent tout aux malheureux.

Le Comte (accourant près d'elle, avec un

air d'agitation). — Ah! mademoiselle, quel bonheur!...

Célestine. — Chut!... chut!... ce n'est pas encore le moment.

Le Comte. — Il ne s'agit point de ce que vous imaginez, belle Célestine...

Il lui conte ses doléances, l'instruit de tout, la prie, la supplie de se charger d'une première ouverture auprès de la baronne... Célestine a le cœur plus sensible encore que la physionomie. Elle a pris au malheur du comte un vif intérêt; elle veut bien aller, de ce pas, pérorer madame de Wakifuth.

Célestine. — Si je réussis à l'engager dans un entretien particulier, c'est ici que je l'amènerai. Retirez-vous là dedans. (Elle ouvre un petit cabinet.) Vous entendrez tout, et selon que la chance tournera, vous serez libre de vous montrer ou de rester invisible... (Fort gaiement :) Et de l'aventure me voilà cassée aux gages?...

Le Comte (lui baisant la main). — Adorable Célestine, vous méritez mieux que je ne vaux! (Il se précipite une seconde fois sur sa main et la baise.)

Célestine. — Ce pauvre comte! il me

fait pitié. Tenez (lui donnant un baiser sur le bec), patientez toujours avec cela, jusqu'à ce que je vous amène votre archi fouteuse Eulalie. (Elle ferme sur le comte la porte du cabinet.)

Célestine, qui croyait facilement trouver madame de Wakifuth, y eut beaucoup de peine. Cinq des dames du tournoi, auxquelles elle s'était adressée, n'avaient pu lui donner des nouvelles de la baronne; mais enfin madame de Troubouillant (qui revenait de faire un tour au jardin anglais, avec le comte de Beauguindal) lui dit qu'il lui semblait avoir entendu madame de Wakifuth, tout au fond du bosquet, rire de bon cœur avec un homme. Célestine courut à l'endroit indiqué, mais, après avoir cherché longtemps et écouté à plusieurs portes, elle désespérait enfin de joindre cette introuvable femme. Par bonheur, apparut soudain, sortant d'une niche à laquelle Célestine n'avait pas fait attention, la baronne accompagnée du chevalier de Tireneuf (*),

(*) Le chevalier de Tireneuf, garde du roi du temps qu'il y en avait; cinq pieds dix pouces de haut. L'Hercule-Farnèse à vingt-quatre ans, et francisé. Les

l'un des plus impitoyables causeurs de l'ordre. C'était quelque éclaircissement qu'ils venaient d'avoir ensemble, ou quelque confidence très-gaie qu'ils s'étaient faite, car on les voyait fort émoustillés.

Célestine (d'un peu loin). — Madame! madame!

La Baronne. — Que me veux-tu? (Elle venait à Célestine.)

Tireneuf. — Quoi! vous me quittez, madame?

La Baronne (indécise). — Eh! mon Dieu! ne faut-il pas répondre aux gens?

Tireneuf. — Mais je ne vous ai pas dit la moitié de mon affaire!

La Baronne. — Nous la reprendrons.

Tireneuf. — Faites donc vite.

La Baronne (à Tireneuf). — Tu sais que j'expédie assez lestement les conver-

femmes et le jeu mettent cet enfant de Paris au pair avec un ordre de gens dont son peu de fortune voudrait le séparer. Il est, a-t-on dit, grand causeur; voici comment: ses discours sont, pour l'ordinaire, divisés en neuf, dix, ou plus de points; cependant ils n'ennuient jamais ces dames. C'est l'effet de la magie de l'organe oratoire, du style et du geste, à la beauté desquels prêtent beaucoup dix pouces forts!

sations. Attends-moi-là. (A Célestine.) Eh bien! que me voulez-vous, mademoiselle?

Célestine. — Vous parler en particulier de quelque chose... que vous n'entendrez peut-être pas sans intérêt.

La Baronne. — Je suis peu curieuse de mon naturel: n'importe...

Célestine. — Il faudrait avoir la bonté de me suivre quelque part.

La Baronne. — Voilà bien du mystère!

Célestine. — Un peu de complaisance.

La Baronne. — Assurément, je ne l'aurais pas pour tout autre que toi, mais je t'aime de tout mon cœur... J'aurais pourtant souhaité que tu prisses mieux ton temps...

Célestine. — Pouvais-je, en conscience, vous supposer des affaires, quand vous veniez à peine de finir un travail?

La Baronne (se retournant, voit Tireneuf qui n'est éloigné que de quelques pas). — Du moins, cher chevalier, ne t'éloigne pas!

Tireneuf. — Faut-il attendre ici de pied ferme?

La Baronne. — Sans doute; si tu rentrais dans la foule, nous ne saurions peut-

être où nous retrouver : retourne, crois-moi, t'emparer du cabinet.

La baronne a pris Célestine sous le bras. Elles marchent assez vite et sans parler. La curiosité, dans ce moment, balance chez la baronne l'attrait du plaisir qu'elle sait que fait goûter la mâle éloquence de Tireneuf.

Maintenant dans le cabinet où Célestine et le comte se sont parlé. On est assis.

Célestine (d'un ton préparé). — Quelle impression feraient sur vous, céleste Eulalie, des nouvelles sûres de l'existence du repentir et des généreuses intentions d'un homme qui fut autrefois bien coupable envers vous?

La Baronne (froidement). — Tu veux parler, je le vois, du comte de Schimpfreich?...

Célestine. — De lui-même.

La Baronne. — Eh bien, puisqu'il existe encore, taut mieux pour lui! S'il se repent, cela lui fait honneur, je l'en félicite, et cela le punit, j'en suis enchantée. Quant à ses intentions, je ne me soucie nullement de les connaître, parce que cet homme est,

depuis bien longtemps, tout ce qu'il y a de plus étranger pour moi sur la terre.

Célestine. — Savez-vous qu'il est devenu puissamment riche?

La Baronne. — Je sais de plus qu'il est devenu puissamment fou.

Celestine. — Mais s'il perd l'esprit, c'est d'amour pour vous, c'est de regret de...

La Baronne. — Je n'ignore aucun des détails de son extravagence. Il m'a réduite à le faire épier avec autant de soin qu'il en met lui-même à me poursuivre. Je le sais à Paris, et c'est pour qu'il ne puisse me déterrer enfin que je vais, dès demain, me mettre en pension ici pour tout le temps qu'il doit passer dans cette capitale avant d'aller en Angleterre, où je compte bien qu'il volera dès qu'un faux avis, tel que vingt fois je lui en ai fait donner, l'assurera que je vis à Londres.

Célestine. — Quelle rigueur! Pourquoi fuir un homme contrit qui vous idolâtre, qui veut vous combler de biens?

La Baronne. — Je jouis des seuls que je désire: l'aisance et la liberté. Schimpfreich me doit un unique bienfait, il n'a

qu'une manière d'être généreux à mon égard : c'est de renoncer à toutes vues sur moi.

Célestine. — Vous le haïssez mortellement ?

La Baronne. — Dès longtemps je ne lui fais plus cet honneur.

Célestine. — Mais si vous veniez à le voir ?

La Baronne. — Le ciel m'en préserve !

Célestine. — S'il vous avait déjà vue ?

La Baronne. — J'en serais bien fâchée.

Célestine (s'animant). — Si, par un de ces hasards singuliers qui tiennent du roman, le malheureux comte avait été témoin de ce qui vient de se passer dans l'enceinte ; si, malgré tant de disgrâces, plus brûlant, plus éperdu que jamais, il était prêt à mettre à vos pieds sa passion, sa fortune et sa vie ?

La Baronne (se levant). — Il mettrait le comble à mon mépris, à moins que je n'apprisse en même temps qu'il aurait fait retenir un logement à Bedlam (*), et que c'est l'objet réel de son prochain voyage d'Angleterre... Adieu... (Elle veut s'en aller).

(*) Maison où l'on enferme les fous à Londres.

LES MÊMES, LE COMTE.

Le Comte (ouvrant avec précipitation la porte du cabinet qui le cachait). — Ah ! c'en est trop, cruelle !...

Le sang-froid de la baronne est désespérant pour un homme passionné qui s'était promis que sa brusque apparition allait produire un grand coup de théâtre.

La Baronne. — Ah! vous voilà, monsieur ! (Le comte, ne sachant plus ce qu'il doit faire, va s'appuyer la tête contre le mur et souffle comme un bœuf effaré.) Je suis charmée que vous m'ayez entendue, et que Célestine, d'ailleurs excellent avocat, se trouve exempte du pénible détail des invariables sentiments que j'ai pour vous.

LES MÊMES, LE PRINCE (*).

Celui-ci, qui ne prend, à la vérité, aucun

(*) Le prince, vingt-neuf ans. Cette fois la nature n'a point fait de quiproquo : c'est bien l'âme d'un prince qu'elle a placée dans une enveloppe du plus noble modèle. Edmond est à la fois brave, galant, affable et généreux. Plein d'esprit, il est peu jaloux de briller; cependant il entraîne tous les suffrages. Persuadé qu'un

intérêt à la passion d'un homme dont il ne peut plus estimer le caractère, a pourtant fait la guerre à l'œil. Il voit dans ce moment la baronne et le comte réunis; il est curieux de savoir ce qui peut se passer entre eux, et, comme sans dessein, il entre en courant dans leur chambre.

Le Prince (feignant un grand étonnement). — Ah! que de pardons ne dois-je pas vous demander! (Il fait semblant de vouloir se retirer.)

La Baronne (quoiqu'elle ne connaisse le prince que de vue). — Non, non, monsieur, restez.

Le Comte (s'écriant). — Prince, je suis perdu! Plus cruelle qu'une hyène, cette femme achevait de me déchirer le cœur!

La Baronne (avec tranquillité). — Point

seul ami console de vingt ingrats, il sert, il oblige avec un zèle infatigable. Heureux avec beaucoup de femmes, jamais aucune n'eut à se plaindre de lui; c'est compléter son éloge, dans un siècle affreux où la clique des hommes à bonnes fortunes semble exercer cette profession moins pour leur propre agrément que pour le supplice des malheureuses qui les ont bien traités. Sexe charmant, puissent les Furies, détruisant jusqu'au dernier de ces monstres, faire place enfin à des hommes dignes de toi, qui sachent cultiver, au lieu de l'abattre, ce bel arbre dont il est si doux de manger le fruit!

de ces grands mots, monsieur. Je serai, moi, fort unie dans mes expressions. (Le comte paraît hors de lui.)

Le Prince. — Comte, assurez-vous, et voyons ce que dira madame.

Célestine. — Mon prince, faites-moi le plaisir de me remplacer. Ma mission est finie. Mille soins m'appellent ailleurs. (Elle court.)

Le Prince (vivement). — Célestine, Célestine! vous oubliez quelque chose.

Célestine. — Quoi donc?

Le Prince. — De me donner deux baisers...

Célestine. — Je suis si pressée... Encore ne vient-il pas les chercher! (Elle rentre lestement. Ils s'embrassent de tout leur cœur. Célestine sort.)

La Baronne. — Savez-vous, mon prince, quel procès ancien il y a entre monsieur et moi?

Le Prince. — Oui, très-belle dame: le comte a bien voulu me mettre au fait.

La Baronne. — Eh bien, daignez nous juger! Je fus trahie par monsieur, que j'aimais; mon respectable père mourut de

chagrin, et mon frère unique, le plus cher de mes amis, périt, trois ans plus tard, des suites de la blessure qu'il reçut en voulant me venger. Pourrais-je, sans opprobre, conserver le moindre bon sentiment en faveur d'un homme aussi fatal à ma famille qu'à moi-même?

Le Prince. — Mais un profond repentir...

La Baronne (interrompant.) — Ne peut ressusciter sans doute un père, un frère vertueux et chéri; ne peut me rendre la considération, l'état que je perdis; ne peut me dédommager de l'estime publique, de la mienne propre, ni de la paix dont je cessai de jouir dès le moment de ma funeste aventure. Un honnête gentilhomme osa bien m'épouser avec toutes mes taches: peu riche, du moins il pensait noblement. (Un coup d'œil accusatif fait baisser la vue au comte.) Malheureux de m'aimer trop, monsieur de Wakifuth (*), à qui sa santé débile prescrivait de grands ménagements, trouva, malgré moi, dans mes bras, une mort prématurée qui devait m'enlever le seul appui

(*) C'était le même que le comte se souvenait d'avoir vu.

que j'eusse sur la terre. Veuve au bout de moins d'une année, je me trouvai, comme la feuille détachée de l'arbre, jouet de tous les vents. Ils me transportèrent en France, où, contente de peu, mais parfaitement libre, je vois s'effacer insensiblement, sous la lime du temps, les profondes impressions de mes anciens malheurs. Dès longtemps je n'ai plus qu'un souci : celui d'éviter un homme qui semble ne vivre que pour remplir le rôle de mon opiniâtre persécuteur. Prince, je supplie monsieur de Schimpfreich de s'expliquer enfin en votre présence. Veut-il s'obstiner à me poursuivre ? c'est moi dès lors qui, sans asile, rompant tous les liens de mes habitudes, vais courir l'univers avec l'anxiété de la perdrix sans cesse menacée des serres d'un impitoyable vautour... Ou le cœur de monsieur le comte est-il enfin susceptible de quelque sentiment généreux ? qu'il jure devant vous de renoncer à sa tyrannique poursuite : alors je pourrai quelque jour le plaindre, et peut-être enfin l'estimer.

Le Comte (avec dédain). — M'estimer !... (Son regard, frappant de colère et de mé-

pris, trahit un reproche humiliant qu'il fait à la baronne, et la comparaison qu'il croit pouvoir faire, à son propre avantage, d'elle à lui.)

La Baronne (au comte). — Je te devine à ce nouveau trait ! je viens de te reconnaître, et tu viens de fermer encore mieux mon cœur à la pitié !...

Le Prince. — Calmez-vous, madame. Comte, je tremble, sur le point de vous donner un conseil.

Le Comte. — Parlez, prince; quel qu'il soit, il sera moins cruel que l'arrêt qu'il me semble de mon devoir de prononcer contre moi-même après ce funeste éclaircissement... Mon prince, daignez parler.

Le Prince. — A votre place, je promettrais à madame de ne plus troubler son repos, je ferais avec elle une trêve et donnerais ma parole de ne plus reparaître... (Il consulte des yeux la baronne.)

La Baronne (durement). — Jamais !

Le Comte (au prince). — Vous l'entendez... est-elle assez inhumaine !

Le Prince (à la baronne). — L'arrêt est trop cruel : j'allais proposer un an?... (Le comte attend en silence.)

La Baronne (ayant réfléchi). — Un an, je veux bien (*).

Le Prince. — Vous permettrez que dans un an, pas plus tôt, le comte revienne tomber à vos pieds, et s'il pense toujours de même, s'il a religieusement gardé sa parole de ne vous donner aucune inquiétude, il aura sans doute quelque droit à vos bons sentiments ?

Le Comte (tombant aux genoux de la baronne). — Prononcez, Eulalie !

La Baronne (hésitant). — Eh bien !... je ne dédirai point le prince. Un an, soit... Mais à condition que monsieur retournera sur-le-champ à Paris, et qu'il en sera parti dans les vingt-quatre heures.

Le Comte. — L'ordre est despotique, mais encore vaut-il mieux obéir que de mourir. Oui, prince, j'allais également me retirer, mais c'était pour me brûler la cervelle !

La Baronne (avec un sourire de dédain). — Vous y songez un peu tard. Mais gar-

(*) Son idée est que, gagnant ainsi du temps, elle saura bien, au bout de l'année, trouver quelque nouveau moyen d'éviter un homme qui lui est froidement odieux.

dez votre cervelle, monsieur, et faites, s'il se peut, un heureux voyage.

Le Comte. — Et vous me permettez d'espérer que dans un an...

La Baronne. — Je promets de vous revoir alors. Mais gardez-vous bien de me donner le moindre sujet de plainte. Sonnez. (Il obéit. A un domestique qui paraît.) Madame Durut ou Célestine.

LES MÊMES, CÉLESTINE.

Célestine (qui était à portée). — Me voici. La paix est-elle faite?

La Baronne—Monsieur part à l'instant. Faites-moi le plaisir, Célestine, de donner vos ordres pour cela.

Célestine. — Vous ne pouviez m'appeler plus à propos: une autre personne va partir à la minute, et c'est une jolie femme encore. On pourra se parler en chemin.

Le Comte (interrompant). — Tout un an, cruelle!

La Baronne (sèchement). — Ou jamais!

Célestine. — Allons, allons, ne laissons pas partir cette voiture, dont le cocher

n'est pas prévenu. Marchons, mon pauvre comte. (Elle l'entraîne. Il a bien de la peine à sortir ; il cède enfin, et disparaît.)

LA BARONNE, LE PRINCE.

Le Prince (ployant les épaules). — Pauvre sot !

La Baronne. — Pensez-vous, prince, qu'il aura la bonne foi de s'éloigner, et me croyez-vous quitte de lui ?

Le Prince. — Vous devriez vous en croire assurée, il y a tant de motifs ! D'ailleurs, votre ascendant sur ce pauvre malheureux ne peut assez se concevoir.

La Baronne. — Mais l'ascendant n'a de vraie prise que sur les caractères prononcés : cet homme n'a pas même celui de la faiblesse, il n'a que de l'opiniâtreté. Cependant, mon prince, je dois vous demander bien des pardons de vous avoir fait passer un ennuyeux quart d'heure.

Le Prince (galamment). — Il serait charmant, belle Eulalie, que vous voulussiez bien à l'instant m'en dédommager.

La Baronne (gaiement). — Cela serait

d'une folie qui n'aurait pas le sens commun. Vous savez...

Le Prince. — Oui, qu'il resterait bien encore, si vous vouliez, un peu de marge pour moi dans la destination d'un jour heureux.

La Baronne (avec bonté). — J'y consens, avec la condition que vous me permettrez de ne me mêler de rien : on m'a si fatiguée !

Le Prince (gaiement). — Ne vous mêler de rien! je sais que c'est votre manière, mais personne ne s'en plaint. (Ils se baisent.)

La Baronne. — Fermez donc. (Tandis que le prince obéit, elle s'est pittoresquement établie sur l'ottomane. Le prince ne peut s'empêcher de sourire de cet excès de résignation.) Que voulez-vous, lui dit-elle, souriant à son tour, voilà comme je suis ! Viens, viens, mon joli prince ! (Il l'init.)

Bientôt le prince est étonné de trouver tant de justes proportions et tant de douceur à jouir d'une femme qui vient pourtant d'endurer des colosses. Il conçoit alors que la nature a de grandes ressources et fait des miracles en faveur de ses bien-

aimés. Il se tient pour dit que, comme le feu brûle et l'eau mouille, la baronne aimante, électrise et confit ses amants; il savoure à longs traits les délices d'une jouissance d'un genre absolument neuf pour lui. Après quoi, de l'impression qu'a faite le caractère que la baronne a déployé dans son dernier entretien, et de celle qui naît de son inexplicable charme, il résulte chez le prince une indulgence et même une sorte d'intérêt pour cette femme singulière à laquelle il croyait d'abord n'être dû que du mépris. Comme ce n'est jamais la baronne qui rompt la première des nœuds aussi doux que ceux qui l'attachent en ce moment, le prince, qui, sans se piquer d'être un Boutavant, un Mâlejeu, ne laisse cependant pas d'être fort amateur, profite de la fixité de la baronne et la travaille une seconde fois. C'est surtout alors qu'il se confirme dans tous les bons sentiments qu'elle vient, à si peu de frais, de lui inspirer. Vers le moment de la clôture, il lui fait les plus tendres caresses, et lui jure de demeurer écrit, pour jamais, sur la liste de ses plus fervents sacrificateurs. « Accepté, »

répond l'expirante baronne, lui donnant un profond et brûlant baiser... (Ils se lèvent et s'en vont.)

Mais c'est Tireneuf dont il faut bien un peu rire : qu'il avait bonne grâce à garder là-bas un cabinet!

OU PEUT-ON ÊTRE MIEUX ?

QUATRIÈME FRAGMENT.

La scène est d'abord dans le bosquet anglais.

Heureusement pour Tireneuf, la vieille (*) comtesse de La Bistoquière (qui l'avait aperçu dans les loges, et depuis le cher-

(*) Chez les Aphrodites on nomme vieille toute femme qui passe quarante ans; mais ces dames ont droit d'assister jusqu'à ce qu'elles ne marquent plus. Alors, à moins d'un relief, elles perdent leurs entrées, excepté le jeudi, pour le service de ces messieurs dont il est fait mention dans une note du numéro deux, page 86, et le samedi, pour des raisons que l'occasion naîtra de déduire ailleurs. Madame de la Bistoquière : brune, grisonnante, a de beaux et grands restes, assez bien conservés, à l'entretien desquels elle n'épargne ni ses soins ni sa bourse. Elle a pour réparation cinq ou six affidés-maçons, de la force de Tireneuf.

chait partout) vint à passer seule, et fort en souci, près de l'endroit où le pauvre diable croquait le marmot, en attendant la baronne. Tireneuf, homme d'affût (*), et qui sait que la comtesse a pris enfin le parti de plaire de la poche, se laisse voir: on lui saute au cou. Le cabinet se referme: la comtesse propose alors vingt louis à gagner, en quatre parties liées. Tireneuf se met aussitôt à les jouer de la meilleure grâce du monde.

Cet arrangement sauve la baronne, qui, fidèle à sa parole, mais en retard, ne revenait pas à ce cabinet sans un certain serrement de cœur, car mons Tireneuf n'a pas encore tout à fait émoussé parmi le beau monde les aspérités de sa robuste constitution et de ses premières habitudes. Heureusement, disons-nous, la baronne trouve la place prise. C'est le sournois commandeur de Concraignant (*) qui, par derrière, la

(*) Synonyme diminutif d'escroc.

(**) Le commandeur de Concraignant: trente-sept ans, charmant petit-maître à ruban vert Les plus délicieuses fortunes de la cour l'ayant successivement accommodé pis que ne l'auraient fait celles des coulisses, par un beau jour il proféra le terrible serment de ne plus

surprenant à écouter ce qui se passe dans le cabinet, ose, à la faveur des ténèbres croissantes et... Mais la baronne s'apercevant d'un genre d'hommage qui n'est pas celui qui l'intéresse le plus, pense se fâcher. « Monsieur, dit-elle (ne sachant pas encore à qui elle parle), sans m'en prier, c'est un peu fort ! — Comment, c'est vous, délicieuse baronne, répond Concraignant qui redouble d'ardeur, je ne vous avais prise, ma foi, que pour madame de Curival qui m'avait promis de venir par ici s'égarer à mon profit. Je suis un grand maladroit de ne m'être pas d'abord aperçu de tout ce que je gagne à la méprise. »

Cependant l'arrière-besogne allait son train. Outre que la baronne était sensible au compliment, elle n'était pas fâchée que Concraignant négligeât d'adoucir sa voix ; ainsi, tout à la fois, elle faisait preuve de

s'exposer à de si cuisants repentirs. Dès lors, ayant du caractère, et ses modestes six pouces et demi ne l'ayant pas mis dans le cas d'être réclamé du souverain oriental, il sert l'occidental avec autant de constance que de zèle. Là se borne son hérésie, car où l'objet de sa terreur (non de sa haine) ne se trouve pas, il n'y a point de plaisir pour ce galant homme.

charmes, acte de présence, changement de chère, et se vengeait aussi, car il n'était pas doux pour le spéculateur Tireneuf de n'avoir dans ses bras qu'une quadragénaire matrone, tandis que son rendez-vous prêtait le... collet à un rival qui, son travers à part, était infiniment aimable.

« Foutre! disait avec humeur la grosse comtesse, voyant à Tireneuf quelques distractions dont le reste souffrait, ces gens-là choisissent bien mal leur champ de bataille! Ne pouvaient-ils pas aller mignonner ailleurs? »

Ils entendaient à leur tour; leur passade finissait; ils s'en allèrent, riant aux éclats et poussant de la sorte à bout l'humoriste antiquaille.

Il en coûta au pauvre Tireneuf, en sus des quatre fiches de la partie, une cinquième de consolation.

On ne finirait jamais, cher lecteur, si l'on voulait vous rendre compte avec la même exactitude de la conduite de trente-six paires, soit profès, soit affiliés, réunies ce jour-là dans l'hospice. Figurez-vous seulement partout, mais principalement dans le

bosquet d'où sort la baronne, un ramage confus de baisers, d'accents, de soupirs, d'éclats échappés au délire des voluptés, comparable à celui que font au lever de l'aurore mille oiseaux habitants d'une forêt parée de ses feuilles nouvelles.

Une première bombe avertit enfin l'essaim dispersé que c'est le moment du feu d'artifice. On accourt de toutes parts, et l'on borde les deux tiers de la circonférence du grand bassin; lieu ordinaire de ce divertissement. Le ciel s'est voilé comme exprès. Peu, mais de l'excellent, c'est la règle établie chez les Aphrodites, et la sévère Durut a grand soin que, dans aucune partie de son administration, il n'y soit dérogé...

Du jardin on passe deux à deux dans la rotonde, qui n'est plus un salon d'ifs, mais un lieu de fête, décoré d'un ordre de seize colonnes ioniques gris de lin, à bases et chapiteaux blancs, avec l'entablemet paré de festons de fleurs imitant le naturel. Une coupole analogue, élégamment enrichie d'arabesques, supporte, à son centre, un lustre simple, mais d'un goût exquis, figurant un cercle chargé de trente-deux

grosses bougies. Il est suffisamment abaissé dans le moment pour que, seul, il éclaire de la plus agréable lumière tout l'espace, et particulièrement la table en fer à cheval circulaire, interrompue en face de l'entrée et garnie de trente-six couverts. Les dames seules y prennent place.

Les goûts sont si différents que chacun se passionne pour quelque spectacle favori. Quant à moi, je ne sais s'il y a rien de plus enchanteur au monde que ce cercle de femmes, toutes plus ou moins belles, jeunes ou jolies, toutes galantes surtout, qui ont épuisé dans leur voluptueuse parure la quintessence de la mode et du goût? Que j'aime à voir, derrière elles, cette élite des vrais aimables de la première (*) capitale de l'Europe, leur formant une cour, empressée sans esclavage, familière sans impertinence, spirituelle sans tours de force, gaie sans pétulance, ardente sans brutalité!

Un ambigu délicieux, se mêlant à mille fleurs, offre tout ce qui peut flatter la sensibilité du sens subalterne dont ce moment

(*) Puisse-t-on, hélas! ne pas dire bientôt la dernière.

est le règne. Au centre, une large table et quatre officieuses de plusieurs étages montent et descendent sans cesse, apportant tout ce que peut exiger le service, et remportant tout ce qui n'est plus utile... Aucun regard profane (*) ne souille ce banquet, image de ceux de l'Olympe... Eh! les Aphrodites ne sont-ils pas des demi-dieux sur la terre? Avoir la jeunesse, la beauté et les grâces, tous les dons que peut répandre la nature, et jouir de toutes les voluptés imaginables, n'est-ce pas exister surhumainement?

A minuit on quitta la table. Alors, par huit issues on put se répandre de tous côtés dans de petites pièces très-éclairées, dont pour lors les dessous des loges étaient devenus les antichambres. Là, huit à huit, quatre à quatre, plus ou moins, on pouvait causer, batifoler ou jouer des jeux de

(*) Les douze enfants de chaque sexe qu'on sait être attachés à l'établissement étaient seuls employés au service, les filles fixées en dedans du fer à cheval, les garçons errants autour de la table. L'une, ou de madame Durut, ou de Célestine, ou de Fringante, tour à tour présidait aux fonctions : il y régnait un ordre admirable. Bien entendu qu'on soupait au bruit des instruments d'harmonie.

société. Dans une pièce plus grande était une table de pharaon, les dames aimant assez généralement tous les jeux où l'on fait des cornes. En moins d'une demi-heure, l'attirail du banquet avait entièrement disparu. Une vive lumière éclatait pour lors dans toute la rotonde. Le bruit des instruments de bal appelait les amateurs de danse; ils y accoururent, il y en eut constamment assez pour que, pendant quatre heures, le bal ne languît pas une minute. On dansait, on allait, on venait. Tous les boudoirs étaient ouverts. On souriait de voir telle danseuse plus agitée lorsqu'elle venait de se rafraîchir qu'elle ne l'était en quittant la danse. Certaines fringantes, telles que mesdames de Troumutin, de Malepine, de Confort, de Pompamour, de Vadouze, de Chaudpertuis (*), etc., faisaient perpétuellement la navette, dansant avec ménagement, cependant paraissant à la fin accablées de fatigue. Quoiqu'en général le défaut des Aphrodites ne soit pas d'être caustiques, quelques espiègles ne

(*) Leurs portraits arriveront à mesure qu'elles figureront dans des scènes particulières.

laissaient cependant pas d'observer que mesdames d'Aisevaux, de Curival, de Bigaîne, de Confessu, de Branval et de Beaurevers, soupçonnées d'être ambidextres, ne sortaient en effet jamais sans emmener à la fois deux cavaliers dont quelques-uns, tels que messieurs de Trichecon, de Cognebran, de Fauxconnier, d'Obergu, montraient la corde. C'est à travers de cette confusion que, par une maladroite éclipse, le comte de Vitbléreau, malgré ses quarante ans, compromit le jeune marquis de Fessange de manière à lui laisser une note indélébile.

La jolie madame de Condoux, par une précaution contraire, et quoiqu'on ne la vît ni danser ni disparaître, donna beaucoup à penser à ceux qui remarquaient que dans une loge du haut, en dehors de laquelle on la voyait se pencher beaucoup, elle recevait coup sur coup des visites de gens appelés auxquels elle ne disait pourtant qu'un mot lorsqu'ils entraient, et presque rien quand ils faisaient retraite. Ce manége, qui n'avait peut-être au plus d'incivil que les apparences, avait duré toute la nuit.

Vers le jour, on dansa des rondes et des branles assez branlants, dont quelques-uns, fort ingénieux, seront rapportés dans un recueil de cette espèce d'académie coïro-pygo-glotto-phalurgique (*). Une farandole enfin, où se firent des chaînes, des passes, des haut-le-corps qui ne peuvent se décrire, couronna follement le bal le plus actif qui se fût peut-être jamais donné dans l'hospice.

Il s'agissait enfin de décerner un prix auquel bien des concurrents semblaient prétendre. Il y était pourtant attaché une condition assez difficile à remplir pour gagner. Il fallait être le seul qui eût atteint un nombre quelconque de prouesses prouvées. Deux rivaux qui se seraient trouvés égaux s'excluaient mutuellement. Monsieur de Boutavant, qui avait achevé sa douzaine, ne comptait sur rien, parce que Tireneuf s'était mis à l'extraordinaire et se vantait

(*) Ceux qui savent le grec comprennent à merveille ce que cela veut dire : académie où l'on travaille du con, du cul, du vit et de la langue. On est bien malheureux d'être obligé, sous peine de passer pour ignare, à donner de semblables explications ; c'est un soin que les écrivains eux-mêmes devraient bien épargner aux éditeurs.

de treize exploits. Mais celui-ci eut lui-même un pied de nez, quand le timide Plantamour, âgé de vingt ans, murmura qu'il était en état de faire preuve de quatorze. On se récriait, mais quatorze dames, non moins étonnées que les cavaliers eux-mêmes, furent obligées de lui rendre publiquement justice. C'étaient les quatorze plus âgées, parmi lesquelles madame de La Bistoquière avait pour anciennes mesdames de La Conassière, de Vaginasse, et la doyenne, madame la présidente de Conbanal. Il avait dansé une fois avec chacune de ces dames, et les avait conduites, tour à tour, aux rafraîchissements. Les bras en tombèrent d'abord à tout le monde, mais il fallut les relever pour applaudir à ce prodige de puissance et de zèle phalurgique. Le prix était une répétition enrichie pour laquelle madame Durut avait reçu un louis de chaque individu masculin. Plantamour fut moins sensible au gain de la montre qu'aux éloges dont on le comblait, et au soin que prenaient toutes les jeunes dames d'inscrire son beau nom sur leurs tablettes. C'est ainsi qu'un pur hasard fit sortir tout à

coup de dessous le boisseau le plus surprenant mérite. On prit note de cette singularité, pour qu'il en fût fait rapport à la plus prochaine assemblée (*).

(*) Plantamour était agréé depuis six mois, mais non reçu, son grand air de jeunesse et sa proportion, qui n'excédait pas sept pouces neuf lignes, ayant fait naître quelques difficultés.

FIN DU NUMÉRO QUATRE.



[illegible]

TABLE

DES NUMÉROS TROIS ET QUATRE.

—

NUMÉRO TROIS

NUMÉRO QUATRE

[illegible]



